

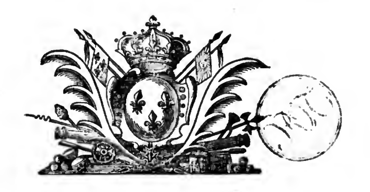
TABLEAU GÉNÉRAL

DE LA

CAVALERIE GRECQUE,

Composé de deux Mémoires & d'une Traduction du Traité de Xénophon, intitulé *le Commandant de la Cavalerie*, avec des notes, accompagné d'un détail de la composition de la Phalange, & précédé d'un Mémoire sur la Guerre considérée comme Science.

Par M. JOLY DE MAIZEROY, *Lieutenant-colonel d'Infanterie, de l'Académie Royale des Inscriptions & Belles-Lettres.*



A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE ROYALE.

M. DCCLXXX.

AVERTISSEMENT.

Les trois Mémoires & la traduction du Traité de Xénophon, fur le Commandant de la Cavalerie, *qui compofent ce Volume, ayant été agréés par l'Académie des Infcriptions & Belles-Lettres, pour être inférés dans fes Mémoires, j'ai cru que plufieurs Militaires qui ne font point à portée de lire cette Collection ou de fe la procurer, me fauroient gré d'en avoir détaché une partie, dont le fujet peut les intéreffer particulièrement. L'Académie a bien voulu y confentir; & M. Amelot, un de fes Membres, Miniftre du département de Paris, a eu la bonté d'y donner fon approbation.*





MÉMOIRE SUR LA GUERRE,

Considérée comme Science.

PREMIÈRE PARTIE.

L'AMBITION la plus naturelle à l'homme, & j'ose dire la plus noble, est d'étendre ses idées en multipliant ses connoissances. Cette espèce d'inquiétude lui fait porter en même temps ses vues sur le passé & l'avenir; mais apercevant entre lui & le futur un voile impénétrable, il regarde aussitôt en arrière où son œil peut s'étendre dans le lointain. Toutes ses affections refluent, pour ainsi dire, vers l'origine des choses, d'où il descend en considérant leurs progrès de siècle en siècle, & les suivant dans leur décadence. Cependant si cette ardeur à percer dans la nuit des temps, si ce desir insatiable de connoître, n'avoit d'autre objet que de satisfaire une vaine curiosité, nulle occupation ne seroit peut-être plus frivole : mais non-seulement l'étude assidue de l'antiquité, en faisant passer sous nos yeux le tableau des révolutions humaines, produit des réflexions utiles pour les mœurs; elle est encore une source où nous puisons ce qu'il importe le plus de connoître dans chaque état : nous en retirons des préceptes sûrs pour les Sciences & les Arts, & nous y trouvons des modèles dans tous les genres, qui servent à nous perfectionner.

Si l'on recherche avec empressement l'Ordonnance, les Règles, le goût des Anciens dans les choses de pur agrément, quel intérêt ne doit-on pas prendre à tout ce qui concerne la Guerre; puisque c'est une Science qui embrasse presque toutes les autres, qui en est le bouclier, comme la sauvegarde des États, & que nous avons des preuves que les

Anciens l'ont possédée dans son plus haut degré de perfection ! Je sais que le Philosophe regarde la Guerre sous un point de vue bien différent : il ne considère que la désolation, les meurtres, les ravages qu'elle produit, les larmes qu'elle fait répandre. Il déteste la fureur des hommes appliqués à s'entre-détruire ; les plaint d'en avoir fait un Art qu'ils s'efforcent chaque jour de perfectionner ; & ne voit qu'avec horreur ces scènes sanglantes, où le Vainqueur, abreuvé de sang, assis sur des monceaux de cadavres, chante sa gloire & son triomphe. Mais si les passions inséparables du cœur humain devoient enfanter la discorde, la discorde, à son tour, ne devoit-elle pas produire la Guerre ? Elle a dû naître du choc des intérêts de plusieurs peuples voisins, de l'ambition des uns, de la crainte des autres, du desir que des peuplades errantes avoient de former des établissemens solides. La Guerre est donc un de ces maux inévitables, attachés à la condition humaine : c'est l'état d'une Nation qui sort du repos pour attaquer ou se défendre. Si après avoir cherché toutes les voies possibles de pacification, elle se voit forcée de repousser la violence, de secourir un foible opprimé, de prévenir des entreprises injustes, elle ne fait rien alors qui ne soit dans l'ordre du droit des Gens & dans celui de la Nature même. L'objet de la prise d'armes étant la victoire, afin d'y parvenir, on assemble des troupes ; on forme des projets, & l'on prend des moyens pour les exécuter. Ces moyens se déduisent de la comparaison des forces, des situations respectives, & d'une infinité de combinaisons sur des causes Physiques, Politiques & Morales. Ainsi faire la guerre, c'est réfléchir, combiner, prévoir, assortir différens moyens. En faut-il davantage pour convaincre que ce n'est point un Métier, comme on l'appelle vulgairement, mais une Science que les Grecs exprimoient par le terme Στρατηγία, *Stratégie ;* c'est-à-dire, la Science du Général, qui embrassoit toutes les autres parties qui lui étoient subordonnées ; science des plus importantes, puisqu'elle assure aux peuples la possession de leurs établissemens & le maintien de leur tranquillité ;

ſublime, parce qu'elle exige un courage réglé par la prudence, & qu'il faut joindre l'adreſſe à la force, pour aſſaillir ou repouſſer l'ennemi. Non-ſeulement elle demande les talens de l'eſprit, mais encore les vertus de l'ame ; & ce qui eſt aſſez remarquable, c'eſt qu'elle les emprunte de cette même Philoſophie qui la condamne : telles ſont la fermeté, la conſtance, la réſignation aux évènemens, l'égalité d'eſprit, le ſang-froid d'où naiſſent la multitude des reſſources, le déſintéreſſement, l'équité & l'amour de l'ordre.

D'après cet expoſé, il eſt aiſé de ſentir que l'on ne peut plus demander ſi la Guerre doit être miſe au nombre des Sciences. Cette queſtion pouvoit être agitée lorſque l'aurore de nos connoiſſances ne répandoit encore qu'un foible jour, & que le cercle des idées, qui s'étendoit lentement, ne pouvoit les embraſſer toutes : mais dans un ſiècle éclairé où les notions ſont formées, où tout ayant paſſé à l'examen, eſt apprécié, où les erreurs ſont dévoilées & les préjugés détruits ; ce n'eſt plus un problème à réſoudre ; c'eſt au contraire une vérité inconteſtable ſur laquelle on ne peut élever aucun doute. Cet axiome une fois poſé, il eſt évident que chaque Science étant fondée ſur des principes & dirigée par des règles, il doit en être de même de celle des armes, que l'ignorance & un préjugé barbare ont cru dépendre entièrement de la valeur & du haſard.

Les maximes qui ont été recueillies ſur la conduite des plus habiles maîtres, le tableau de leurs grandes actions, & plus encore celui de leurs fautes, nous prouvent que cette Science renferme une chaîne de principes qui ſe lient l'un à l'autre, depuis les élémens juſqu'aux parties les plus ſublimes. Si nous n'avions pas ce qui nous reſte, à cet égard, des Anciens, leur hiſtoire ſeule ſerviroit à nous convaincre qu'il faut remonter juſqu'à eux, pour retrouver dans toute ſa pureté la ſource de ces principes dont ils ſont les créateurs, & que les Modernes n'ont ſuivis qu'en les altérant.

Les branches principales de cette vaſte & profonde Science, ſont la Tactique, la Stratopédie ou Caſtramétation, l'Architecture Militaire & Civile, la Balliſtique & la Poliorcétique.

La Tactique comprend l'Art de lever, de former, de discipliner des Soldats, de les ranger & de les séparer en plusieurs divisions, pour les faire mouvoir de concert relativement aux lieux, aux circonstances, & à l'objet qu'on se propose.

La Castramétation est l'art de choisir, de disposer un Camp, d'y établir avec régularité & sûreté les différens corps de troupes.

L'Architecture comprend la manière de fortifier les villes, les postes qui servent de point d'appui, les camps même, quand on veut les fermer, en corrigeant le vice de la situation, & tirant tout le parti possible des avantages qu'elle peut offrir. Elle est en même temps Militaire & Civile; parce que la construction des édifices destinés aux magasins, aux logemens des Troupes, celle des arsenaux, des digues, des écluses, des ponts, ne sont pas moins du ressort de l'Ingénieur que les différentes pièces de fortification qui composent une forteresse.

La Ballistique étoit, chez les Anciens, la Science de faire les machines de jet dans toutes leurs proportions, de les manœuvrer & de les mettre en jeu. Cette partie appartenoit aux Architectes qui étoient aussi Mécaniciens, ainsi que la construction des tours, des béliers, des tortues, & de tout ce qui composoit l'attirail des siéges. La Ballistique a été remplacée, chez les Modernes, par l'Artillerie qui embrasse non-seulement la fonte des pièces, la fabrique des affûts, l'Art de la Manœuvre, l'emplacement & la construction des batteries, la composition de la poudre, mais encore les armes de toute espèce & les machines dont elle doit s'aider ; ce qui suppose nécessairement l'étude de la Géométrie, de la Mécanique & de la Physique.

La Poliorcétique enfin est l'art d'attaquer & de défendre les Places, en y employant tous les moyens connus, & tous ceux que le courage, ainsi que l'industrie, peuvent suggérer selon l'occasion.

Chacune de ces branches a ses principes élémentaires,

ſes méthodes & ſes maximes; mais comme elles ſe prêtent mutuellement des ſecours, & qu'elles doivent concourir enſemble au but de la Stratégie, ſi quelqu'une dans la pratique s'écarte des bons principes, & ſe conduit par de fauſſes maximes, le vice ſe communique bientôt aux autres: elles s'altèrent en proportion du degré d'affinité qu'elles ont avec celle qui eſt corrompue; l'harmonie ſe détruit, la juſteſſe des rapports ſe perd, & la force des reſſorts étant diminuée, ils n'agiſſent que foiblement, & n'ont plus la même influence ſur le mouvement général.

Les bornes dans leſquelles ce Mémoire doit être reſſerré, ne me permettent point d'examiner ſéparément chacune des parties de la Guerre, ni même de traiter tout ce qui auroit rapport à une ſeule. Je me contente d'en conſidérer l'enſemble, & de montrer par quelles voies la Science de la Guerre, proprement dite, fut portée autrefois au point de perfection le plus élevé.

Deux peuples célèbres, les Grecs & les Romains, ont brillé ſur la ſcène du Monde, & ſe ſont diſputé la gloire des armes. Les Grecs étoient déjà policés & puiſſans, lorſque Rome encore agreſte enlevoit aux Toſcans, aux Eques & Volſques, les champs voiſins du Tibre. Diviſés en pluſieurs États, jaloux de leur liberté, ils s'appliquèrent avec ſoin à tous les exercices propres à rendre le corps robuſte, & former des Guerriers. Ces uſages remontoient au-delà du ſiége de Troie; & l'on voit qu'à cette époque, leur ordonnance & leur diſcipline étoient très-ſupérieures à celles des autres Nations. Ils ne perdirent rien de cet avantage dans les ſiècles ſuivans: ils quittèrent la coutume de combattre ſur des chars, & s'attachèrent entièrement à ſe former au ſervice de l'Infanterie.

Les Grecs Ioniens, ſoumis aux rois de Perſe, s'étant ſoulevés, Darius, après les avoir réduits, voulut ſe venger des Athéniens qui les avoient ſecourus. Deux de ſes Généraux, Datis & Artapherne, ſe jetèrent dans l'Eubée avec deux cents mille hommes: ils prirent & brûlèrent la ville d'Érétrie; après *Diod.*

quoi Datis passa dans l'Attique avec cent mille Fantassins & dix mille chevaux. Dix mille hommes de pied, dont mille Platéens, composoient toutes les forces d'Athènes. Elle attendoit un renfort de Lacédémone : cependant le danger pressoit ; il s'agissoit de combattre sans attendre le secours, ou de se renfermer dans la ville. Miltiade fit décider qu'on iroit au-devant des ennemis. L'extrême supériorité du nombre n'étonna point ce grand homme, & n'imprima aucune terreur à ses Troupes : elles étoient composées de l'élite des citoyens attachés à leur patrie, & qui préféroient une mort glorieuse à la honte de la servitude ; elles étoient d'ailleurs pleines de confiance dans leur discipline & dans leurs Chefs. Ceux-ci choisirent un terrein favorable où l'ennemi ne pouvoit s'étendre. Les Perses furent vaincus ; & cette fameuse journée commença la gloire de la Grèce : elle connut mieux que jamais l'avantage que donnent le courage, l'émulation & un certain ordre dirigé avec art, sur une armée nombreuse qui, manquant de ces principes, n'a plus rien de redoutable. Les Grecs vifs & spirituels avoient depuis long-temps fait ces réflexions qui les mettoient sur la voie des bons principes, selon lesquels on voit que leur Infanterie étoit déjà constituée ; mais leur génie, encouragé par ce succès brillant, prit son dernier essor, & perça bientôt dans les secrets de l'art les plus cachés. On calcula les différens degrés de force ; on compara les chocs & les résistances ; on apprécia le nombre sur l'ordre & la forme de l'arrangement, sur les causes Physiques & Morales ; & l'on parvint enfin à un terme de connoissances soumises à des règles certaines & invariables. C'est d'après ces combinaisons que se forma ce corps formidable, connu sous le nom de Phalange, dans lequel l'Infanterie pesamment armée, l'Infanterie légère & la Cavalerie étoient réunies dans la proportion la plus naturelle & la plus convenable à ces trois espèces d'armes.

L'application sérieuse que les Grecs donnèrent à la science de la Guerre, produisit cette excellente composition, où chaque espèce d'hommes tenoit la place qui lui convenoit

le plus, où toutes les divisions étoient compassées de telle sorte, qu'en doublant le nombre de l'unité on pouvoit monter au tout, & du tout descendre à l'unité en dédoublant *(a)*. Il résultoit de-là une justesse & une précision admirables dans tous les mouvemens, ce qui donnoit une merveilleuse facilité pour opérer les changemens de positions & les grandes manœuvres en présence de l'ennemi. De ce que je viens de dire, il s'étoit formé une théorie élémentaire regardée comme la base de la Science, dont le sanctuaire étoit fermé pour tous ceux qui vouloient suivre au hasard leur imagination & leurs caprices.

Cette théorie s'enseignoit dans des Écoles publiques séparément de toute pratique; ce dont on verra les preuves à la suite de ce Mémoire. On y démontroit l'arrangement des hommes dans une troupe, celui de plusieurs troupes réunies, leurs divers mouvemens selon les différens cas, la disposition des ordres de bataille, la manière de camper, de se mettre en marche & de se former, l'art de porter le fort contre le foible, de prévoir les ruses & de les éviter. Les Maîtres ne poussèrent pas tous leurs lumières jusqu'à cette savante Dialectique qui forme & dirige le plan d'une Campagne, en conduisant les opérations relativement à la nature du pays & aux positions de l'ennemi : mais du moins ce qui étoit réduit en théorie, donnoit une base assurée sur laquelle on pouvoit se conduire ; & ces premières règles fournissoient au génie des moyens faciles d'exécuter de grandes choses, en s'élevant à des parties plus sublimes. Sans elle, les noms de Miltiade, de Xénophon, d'Agésilas, d'Épaminondas, ne fixeroient point notre attention, & ne seroient venus jusqu'à nous, que comme tant d'autres confondus dans la foule, sans être dignes d'aucune remarque.

(a) La perfection du calcul dans la composition de la Phalange venoit des Tacticiens, & non de Philippe de Macédoine : il ne fit que former un corps permanent sur ce principe ; encore ne paroit-il pas qu'il ait été totalement complet.

La Guerre étoit donc regardée, chez les Grecs, comme une Science dont il falloit connoître les règles, avant de la pratiquer. Non-ſeulement ceux qui s'y deſtinoient particulièrement s'y faiſoient initier, mais encore ceux qui ſe propoſoient d'être employés dans les affaires publiques, & d'avoir quelque part au Gouvernement. Ceci n'étoit pas préciſément parce que l'exercice des Armes & celui de la Magiſtrature étoient compatibles dans la même perſonne; c'étoit parce que la théorie Militaire établie faiſoit partie de l'Adminiſtration, & qu'un Homme d'État devoit être inſtruit de tout ce qui la concernoit. C'eſt ce qui rendit la Grèce une pépinière d'habiles Guerriers, recherchés par les Nations étrangères, & dont pluſieurs eurent la gloire de relever des États ſur le penchant de leur ruine : tel fut Timoléon qui ſauva Syracuſe ; & ce célèbre Xantippe à qui les Carthaginois, preſſés par les armes Romaines, remirent toute leur confiance. Annibal même, ſi redoutable aux Romains, ne tira pas un médiocre avantage de la ſociété de deux Lacédémoniens, Soſile & Philénius, dont il ſe fit accompagner dans ſes Campagnes *(b)*. Si les Grecs euſſent été toujours unis entre eux, ſi la puiſſance Macédonienne, pouſſée au-delà des juſtes bornes, n'eût pas dû tomber par ſon propre poids, cet Empire & la liberté des Grecs euſſent été plus durables. Malgré les avantages de la Légion, la Phalange pouvoit n'être pas vaincue, ou du moins, en réparant ſes pertes, elle auroit fatigué long-temps ſes Vainqueurs; mais le défaut d'union & une infinité de cauſes morales devoient

(b) Annibal reçut ſes principales inſtructions de ſon père Amilcar Barcas & de ſon oncle Aſdrubal ; mais il eſt vraiſemblable que ces deux Lacédémoniens ne lui furent pas inutiles, & qu'il ſe trouvoit bien de leurs lumières, puiſqu'il les garda toujours avec lui. Cornelius Nepos *(in Annib.)* dit que Soſile avoit inſtruit Annibal dans les Lettres Grecques ; mais il cite en même temps Soſile & Philénius, comme ceux à qui il avoit particulièrement confié le ſoin d'écrire ſes Campagnes ; ce qui fait juger qu'ils avoient aſſez de connoiſſance de la Guerre, pour en bien décrire les opérations : *Hujus bella geſta multi memoriæ prodiderunt ; ſed ex his duo qui cum eo in caſtris fuerunt, ſimulque vixerunt, quandiù fortuna paſſa eſt.*

produire

produire les révolutions qui firent passer la Grèce & l'Asie sous la domination des Romains.

On ne voit pas qu'il y ait eu à Rome des Maîtres de Tactique & des Écoles publiques de Théorie, comme à Lacédémone & dans Athènes. Aussi les Romains furent-ils d'abord moins habiles que les Grecs dans la science des armes, sur-tout dans cette partie si essentielle aux Généraux, fondée principalement sur les opérations de l'esprit. Néanmoins ce qu'ils pratiquoient étoit appuyé sur des règles & des principes qu'ils s'étoient formés. L'ordre de la Légion, quoique moins géométrique que celui de la Phalange, avoit son calcul; & l'art avec lequel il étoit composé l'emportoit de beaucoup sur celui des Grecs, par l'espèce des armes, des divisions, par les différentes classes de Soldats, & la manière de combattre. Il faut observer que ce Peuple, né au sein du brigandage, guerrier par principes & par besoin, conçut, pour ainsi dire au berceau, l'idée de la Légion & de son ordonnance, à laquelle il changea très-peu de chose dans la suite; il y ajouta seulement ce qui fut jugé nécessaire pour la perfectionner. Il semble qu'étant destiné à l'Empire de l'Univers, la Providence lui avoit découvert tous les moyens d'y parvenir; en effet, réunissant les causes physiques à la supériorité des vertus & à l'art d'enflammer les courages, il portoit contre ses ennemis une force irrésistible, & leur opposoit, dans ses revers, une constance dont il étoit le premier exemple. On avoit vu chez les Grecs l'art militaire, marchant du même pas que les autres, croître & se perfectionner avec eux. On vit au contraire les Romains, plongés dans la plus profonde ignorance, briller dans la seule science des armes : l'Italie étoit assujettie, la Grèce, la Macédoine & l'Asie vaincues, que tous les arts étoient encore à Rome dans l'enfance : la guerre avoit absorbé toute leur attention, & l'art de la Tactique, presque né avec eux, étoit parvenu à son degré de perfection. Une fois établi sur des principes invariables, lorsque la Légion étoit assemblée, on désignoit aux Soldats l'ordre qu'ils devoient tenir, & on

les formoit à toutes les motions qui en dérivoient. Quoique les Troupes ne se levassent qu'au moment de la guerre, la paix n'étoit pas pour les Romains un temps de repos : la Jeunesse s'instruisoit dans le Champ de Mars à lancer le javelot, à parer les coups de son bouclier, à s'escrimer avec l'épée contre un pieu ; elle s'exerçoit à courir, à sauter, & se jetoit ensuite à la nage dans le Tibre, pour y laver la sueur & la poussière dont elle étoit couverte. Le moment de la guerre trouvoit donc des hommes déjà formés, endurcis aux travaux, préparés aux dangers, & dont la discipline faisoit bientôt d'excellens Soldats. Ceux qui aspiroient au commandement, partageoient avec les autres la fatigue & les exercices du corps ; mais ils apprenoient, par une étude privée, l'art de commander & de faire exécuter les manœuvres. Si l'on ne voit pas à Rome d'Écoles publiques où la guerre fût enseignée, on ne peut douter qu'il n'y ait eu des livres qui en traitassent. On sait que ceux de Caton l'ancien, intitulés, *De Re Militari*, parloient non-seulement des Loix sur la discipline militaire qu'il avoit recueillies en un Corps, mais aussi des ordres de bataille & des différentes évolutions : c'est ce qu'on infère aisément de divers passages qu'on trouve dans Nonius-Marcellus le Grammairien, Festus, Pline le Naturaliste, Aulu-Gelle & Servius : quelques-uns sont même des témoignages qu'il a été copié mot à mot dans certains endroits par Végéce *(c)*. Cincius-Alimentus, C. Celsus & Paternus, sont cités comme des Auteurs profonds dans la science des armes ; Varron, le plus docte des Romains, qui avoit écrit sur toutes les matières, avoit traité aussi de la guerre : on en a pour preuve un passage rapporté dans Servius, où il est question des deux différens ordres de marche des

(c) Una est depugnatio fronte longa, quadrato exercitu, sicut etiam nunc & propè solet prælium fieri. Ce passage est rapporté de même par Nonius Marcellus, comme tiré de Caton. Cet autre qui suit, est rapporté par Festus qui le cite aussi d'après le livre de Caton, *De Re Militari. Sive opus sit cuneo, aut globo, aut forcipe, aut ferrâ, uti adoriare.* On retrouve dans Végèce, comme je le ferai voir ci-après, l'usage de ces mots & leur explication.

Légions, qu'il paroissoit connoître très-exactement. Si l'on n'est point assuré qu'aucun livre sur la guerre ait précédé celui de Caton, il est du moins probable que l'on conservoit par écrit le système d'ordonnance qu'on s'étoit formé, ainsi que les Loix sur la discipline : l'ordre du service, du campement, des marches, & les principales évolutions devoient être aussi consignés dans un Code. Comme dans le temps de la République, qui est celui où l'art militaire fut le plus en vigueur, rien ne s'altéroit dans l'ordonnance, il n'y avoit point de défauts à relever : par conséquent ceux qui auroient voulu écrire, n'ayant que peu de chose à traiter, n'auroient dit que ce qu'on savoit déjà, ou n'auroient point été écoutés s'ils avoient tenté de donner de nouvelles idées. La discipline seule pouvoit s'affoiblir, & de temps à autre avoir besoin de correction : c'est aussi à cette partie que les Romains donnèrent leur principale attention : comme elle tenoit essentiellement aux mœurs, elle étoit du ressort de la censure, & l'on ne trouvoit pas d'occupation plus utile que de travailler à en conserver les maximes. Ce qu'on appeloit discipline comprenoit non-seulement les divers exercices, la police des camps & les Loix pénales contre les délits, mais aussi les récompenses pour les actions de valeur. A côté des motifs qui devoient imprimer la crainte, on avoit soin de placer ceux qui pouvoient animer l'espoir. C'est l'art d'employer ces deux puissans ressorts, dont l'un soumet les volontés, tandis que l'autre élève l'ame & l'élance vers la gloire, qui rendit les troupes Romaines si supérieures à toutes celles qui les combattirent. Si les peines étoient très-sévères, les récompenses étoient grandes & flatteuses : le guerrier s'enflammoit au souvenir des couronnes que ses compagnons avoient remportées, & des éloges publics qu'ils avoient mérités; il n'aspiroit de s'élever à des grades supérieurs que par l'éclat de ses actions; il servoit sans aucune vue d'intérêt ni de fortune, & n'attendoit de la patrie que des marques d'honneur, seules dignes d'être offertes au Citoyen vertueux pour prix du sang qu'on lui demande.

Les manœuvres étant ſimples, en petit nombre & déterminées pour chaque occaſion, les Romains ne crurent pas avoir beſoin de démonſtrateurs comme les Grecs : peut-être fut-ce un défaut, mais dont ils tirèrent l'avantage de ne rien faire que d'utile ; ils ne chargèrent point leur théorie de calculs & d'évolutions de parade, que l'imagination des Profeſſeurs Grecs ajoutoit ſouvent à ce que la pratique pouvoit avouer. Le Général exerçoit ſon armée ſelon l'uſage reçu, en y ajoutant ce qu'il croyoit propre aux circonſtances où il ſe trouvoit,* & tirant de ſon propre fonds les reſſources que ſon génie ou ſon expérience lui dictoient. C'eſt ainſi que les Romains ſe conduiſirent juſqu'à la ſeconde Punique : vaincus ſouvent dans le cours de cette guerre par les ruſes d'Annibal, ils apprirent à s'en ſervir; ils ſentirent mieux que jamais que l'adreſſe eſt plus puiſſante que la force ; & c'eſt en effet depuis ce temps qu'on remarque ce qu'ils ont mis de fineſſe dans les grandes manœuvres, & d'habileté dans la conduite de la guerre.

Rome, alarmée de ſes défaites, avoit été raſſurée par Fabius qui avoit ſu, ſans combattre, arrêter les progrès d'Annibal. A ce chef-d'œuvre de défenſive, Scipion en joignit un d'offenſive non moins admirable. Nommé à l'âge de vingt-ſix ans, pour remplacer ſon père & ſon oncle, tués en Eſpagne, il recueillit les reſtes diſperſés de leurs troupes, ranima leur confiance, évita les fautes qui avoient occaſionné les échecs reçus, & ſurprit, par une marche auſſi hardie que ſavante, Carthage-la-neuve, dépôt principal des reſſources de l'ennemi : bientôt après combattant à Élinge contre Aſdrubal, il y déploya tout ce que l'art de la Tactique pouvoit avoir de plus raffiné, & remporta une victoire complette. Celle de Zama, qui la ſuivit & termina cette guerre par l'humiliation de Carthage, fut de même le fruit de ſon profond ſavoir dans l'art de diſpoſer les troupes & de les faire manœuvrer. Ne croyons pas que ces grands ſuccès ne fuſſent dûs qu'à ſon génie. Entraîné vers les grandes choſes, il avoit fait de bonne heure une étude réfléchie de la Guerre ;

& lorsqu'il se vit commander en chef, son esprit, étendant rapidement ses idées, lui montra toutes les ressources qu'il pouvoit tirer des principes dont il s'étoit muni. La guerre que les Romains eurent contre Pyrrhus, & la première Punique qui suivit d'assez près, leur avoient ouvert une communication avec la Grèce & l'Afrique. Les livres Grecs ne tardèrent pas à s'introduire dans Rome, & ceux des bons Tacticiens fournirent à ses Généraux des connoissances avec des idées *stratagématiques* qui leur étoient nouvelles : c'est de quoi je vais donner des preuves qui paroissent porter une conviction intime. On lit, dans Festus, un extrait du livre de Caton, qui dénote que les différentes évolutions y étoient traitées ; le passage extrait étant une espèce de récapitulation qui suppose l'explication préalable des termes qu'elle renferme : *Sive opus sit cuneo, aut globo, aut forcipe, aut turribus, aut serrâ, uti adoriare.* On trouve, dans Aulu-Gelle, une espèce de Vocabulaire de diverses évolutions & parties des ordres de bataille, dont il dit que les Auteurs militaires parloient : *Vocabula sunt Militaria quibus instructa certo modo acies appellari solet, frons, subsidia, cuneus, orbis, globus, forfices, serra, alæ, turris, hæc & quædam, item alia invenire est in libris eorum qui de Militari Disciplinâ scripserunt.* On retrouve ici plusieurs des mêmes mots qui sont dans le passage tiré de Caton ; & Végèce, qui de son aveu a copié ce dernier, les rapporte avec l'explication. Mais il faut remarquer que les évolutions appelées *forfices* & *cuneus* n'avoient aucune analogie avec l'ordonnance Romaine, & qu'elles étoient de pures manœuvres de la phalange. L'explication qu'en donne Végèce, & l'usage auquel il les met, ne pouvoient même convenir qu'à la Tactique Grecque. *Cuneus*, qui vouloit dire *le coin*, a été employé par les Romains sous la forme d'une colonne, c'est-à-dire, d'une troupe qui a plus de hauteur que de front : ils s'en sont servis dans des cas extraordinaires, pour percer & se tirer d'un mauvais pas, mais non pas en pleine bataille selon la manière donnée par Végèce. C'étoit la même chose que

De Significatione Verborum.

Lib. X, c. IX.

Lib. IV.

l'Embolon des Grecs, que certains Tacticiens formoient comme une forte de triangle un peu tronqué par sa pointe qu'il présentoit. Ils lui opposoient la tenaille, κοιλεμβολος *, en Latin, *forceps*, c'est-à-dire, une phalange brisée à angle rentrant qui embrassoit le coin. Ces sortes de manœuvres étoient absolument de la Tactique Grecque ; ce qui prouve que Caton, ainsi que d'autres, les avoient tirées des livres qui en traitoient ; & Végèce, en les prenant de ces derniers, nous les a transmises. On ne peut même douter que cet Auteur n'ait pris de Caton, ou de Paternus, ou de C. Alimentus, les sept dispositions de bataille qu'il rapporte, & que ceux-ci ne les aient tirées des Tacticiens Grecs.

* Littéralement *Embolon*, vide, renversé. *Tact. d'Élien, cap. XXXV.*

Voy. Polybe, l. XI, c. V.

La manœuvre brillante de l'armée Romaine à Elinge en Espagne, où elle attaqua en double oblique, savoir par les deux ailes, en refusant le centre, étoit un de ces sept ordres de bataille désignés par les Grecs, que le premier Scipion l'Africain n'a pu avoir étudié que dans leurs Ouvrages. Il s'en servit, en l'appliquant à l'ordonnance de ses Troupes, avec tout l'art dont elle étoit susceptible. Il est donc naturel de conclure que les Ouvrages des Grecs sur la Guerre s'introduisirent à Rome bien avant Caton le Censeur, & à peu-près, comme je l'ai dit, vers le temps de la première Punique. Les Romains commencèrent à se livrer alors à cette étude, & ceux qui voulurent traiter cette matière, prirent dans les auteurs Grecs tout ce qu'ils y trouvèrent, sans s'embarrasser de l'application, & sans trop distinguer ce qui pouvoit convenir à l'ordre de la Légion, de ce qui n'étoit propre qu'à la Phalange. Peut-être même que les premiers qui écrivirent, ne firent pas choix des meilleurs livres, & qu'ils s'attachèrent à quelques-uns de ceux qui étoient plutôt le fruit de l'imagination, que de la réflexion & de l'expérience. Ces dernières, n'admettant rien qui ne soit éprouvé par la pratique, rejettent toutes les manœuvres de parade qui s'écartent des vrais & solides principes ; elles les condamnent comme des occupations frivoles, même pernicieuses par les fausses idées qu'elles impriment dans

l'eſprit des jeunes Militaires. Ceci me conduit à une remarque des plus importantes : c'eſt que ſi les principes de la Tactique ſont fixes & déterminés, la manière de s'en ſervir, en les appliquant, n'eſt pas toujours la même : elle doit s'accommoder aux cas, à l'eſpèce des Troupes, à leurs armes, à leur conſtitution politique & à leur coutume ſavorite de combattre. Comme cette dernière découle toujours du caractère national, elle doit par cette raiſon former la baſe du ſyſtème militaire. Il eſt à ſouhaiter que ceci ſoit un jour bien compris, afin de s'épargner une infinité de peines ſuperflues, & ne plus ſe fatiguer en vain par des imitations dangereuſes.

DEUXIÈME PARTIE.

J'AI expoſé ſommairement l'état où étoit la ſcience des Armes dans les beaux jours de Rome & de la Grèce : j'ai parlé de la diſcipline, de l'ordonnance des Troupes, & de l'art des Manœuvres : mais l'homme étant compoſé de Phyſique & de Moral, & ces deux puiſſances agiſſant preſque toujours en lui de concert, il ne ſuffiſoit pas d'enflammer le zèle par des motifs de gloire & de liberté; il falloit encore allumer le ſang & impoſer à la Nature qui, dans le commun des hommes, tremble & pâlit à la vue des dangers. Les cris, le chant des hymnes & le ſon des inſtrumens ont été les moyens dont les Anciens ſe ſervoient pour animer le courage dans les combats, & ſoutenir la patience dans les marches.

Les Romains & une partie des Grecs, comme les Argiens, les Mantinéens & les Macédoniens, avoient pour maxime d'aller à la charge, en pouſſant des cris mêlés au bruit des inſtrumens de guerre. Les Gaulois, les Germains, les Parthes & tous les Barbares, en uſoient de même ; mais ce qui n'étoit, chez ces derniers, qu'un bruit confus excité par un mouvement impétueux, ſe faiſoit en ordre & ſe régloit, chez les autres, par la diſcipline. Lorſqu'on étoit en préſence, avant de s'ébranler, on jetoit un cri général qui s'appeloit le cri du combat, & dont le ſignal étoit donné par les

trompettes : le ton fort ou foible avec lequel il étoit poussé, faisoit juger de la disposition des Troupes. Aussi-tôt après, on sonnoit la charge, on s'ébranloit, & l'on couroit sur l'ennemi. Les Romains frappoient en même temps de leur javelot ou de l'épée sur leurs boucliers, ce qui augmentoit encore le bruit, en le rendant plus terrible & plus menaçant. La plupart des Grecs, avant de pousser le cri de la charge, chantoient une sorte d'hymne qu'on appeloit l'*Hymne du combat.* On trouve encore des traces de cet usage chez quelques peuples de la Macédoine, sujets à présent des Turcs. Pleins de force & de valeur, comme leurs Ancêtres, ils vont au combat en courant avec rapidité : le Chef chante, & la Troupe y répond en précipitant sa marche.

Rien n'est plus capable d'élever l'ame & d'embrâser le courage, qu'une poësie forte & sublime, accompagnée de l'harmonie du chant. Horace nous fait entendre l'effet admirable que les poësies d'Homère & celles de Tirtée produisoient sur les Guerriers :

Post hos insignis Homerus
Tyrtæusque mares animos in martia bella
Versibus exacuit.

Horat. Art. Poët. v. 401.

On sait que ce dernier ranima tellement par ses Vérs les Lacédémoniens abattus de leurs défaites dans la deuxième guerre de Messène, qu'il leur fit reprendre la supériorité. Polybe nous apprend que les Crétois & les Lacédémoniens cultivoient beaucoup la Musique propre à élever l'ame, & animer les Soldats. *Ce ne fut point*, dit-il, *sans raison, qu'ils prirent la flûte & des airs modulés, au lieu de trompettes.* On lit encore dans Thucydide, que de son temps ils marchoient en silence au son des flûtes, réglant les pas sur la mesure, pour mieux garder les rangs, ce qui est remarqué par cet Historien, comme un effet de leur grande discipline *(d)*. Xénophon

Lib. IV, c. v.

(d) Un passage d'Athénée nous prouve que les Lacédémoniens avoient un chant qu'ils joignoient, du moins quelquefois, aux airs des flûtes. Le poëte Philocore, cité dans cet endroit *(l. XIV)*, dit que les Lacédémoniens vont

nous apprend que les Athéniens étoient dans l'uſage de chanter l'hymne d'Apollon : cela s'exprimoit par le terme Παιανίσαι, *Pæana canere*, dont l'étymologie venoit de Παίειν, *frapper*, parce qu'on en rapportoit l'origine à la victoire de ce Dieu ſur le ſerpent Python ; fable allégorique dont le véritable ſens étoit la fin d'une peſte occaſionnée par des eaux croupies que le Soleil deſſécha. Ce fut donc à l'honneur de cet aſtre, ſous le nom d'Apollon, que ſe fit le premier hymne chanté par le peuple de Delphes, & qui commençoit par ces mots, Ἰὴ, ἰὴ, παιῆον ἵει βέλος, *Oui, oui, frappe & lance tes traits.* Tous les autres ſe firent ſur ce modèle & commençoient de même ; ce qui nous eſt confirmé par celui de Callimaque & par un fragment d'Ariſtophane rapporté dans Suidas. Cet hymne n'étoit pas ſeulement conſacré aux combats ; on le chantoit dans certains cas d'allégreſſe, & les Ouvriers s'en ſervoient auſſi pour ſe délaſſer & s'encourager dans leurs travaux.

Le cri que jetoient les Grecs, avant d'aller à la charge, étoit un ſon articulé ſur les ſyllabes Α, Αα, Αω, ou Αλα, Αη, d'où il s'appeloit Ἀλαγμος ou Ἀλαλάγμος; ce qui ſignifioit un cri de joie, parce qu'il s'élevoit de même parmi les Troupes victorieuſes, dès que l'ennemi étoit en fuite. On voit qu'à la bataille de Coronée, les Thébains jetèrent le cri, & en même temps marchèrent vivement à la charge: Ἀλαλάξαντες οἱ Θηβαῖοι δρόμῳ ὁμόσε ἐφέροντο. Quand il étoit queſtion du chant de l'hymne, cela s'indiquoit par le mot Παιανίσαι ; comme on le voit à l'égard des Athéniens, au récit de la bataille de Némée : Ἐπεὶ δὲ ἐπαιάνισαν, τότε δὲ ἔγνωσαν. Ils (les Lacédémoniens) les reconnurent au chant de l'hymne. Quand on chantoit l'hymne, elle précédoit toujours le cri.

Xenoph. Hiſt. Grecq. liv. IV.

Idem.

vont au combat, d'un pas meſuré, ſur l'air des Poëſies de Tyrtée, qu'ils chantoient : Οἱ Λάκωνες ἐν τοῖς πολέμοις τὰ Τυρταίου ποιήματα ἀπομνημονεύοντες ἐν ῥυθμῷ κίνησιν ποιοῦνται. Peu après, il dit que les Lacédémoniens avoient ſeuls conſervé l'uſage de la Danſe Pyrrhique, comme un exercice qui préparoit à la guerre.

Les Romains avoient jugé la méthode de pouſſer le cri & d'aller à la charge en courant, préférable à toutes les autres qu'ils n'ignoroient point. En effet, la rapidité du mouvement de la courſe, jointe au bruit des cris, des trompettes & des cors, devoit les enflammer & les remplir d'une ſorte de fureur, modérée néanmoins par la diſcipline. Ce peuple, dont toutes les penſées étoient tournées à la guerre, avoit trop bien étudié la nature du cœur humain, pour ne pas ſentir que l'homme en général veut être étourdi ſur les dangers *(e)*.

L'uſage des armes à feu, dont le bruit inſpire tant de terreur, & dont l'effet eſt le plus ſouvent ſi médiocre, a fait naître l'idée à un grand Roi d'en retirer le même avantage que les Anciens trouvoient dans les cris, les chants & le ſon des inſtrumens guerriers. Le feu de l'infanterie Pruſſienne, exercée à tirer avec tant de vîteſſe, a bien moins pour objet la deſtruction de l'ennemi, que d'occuper le Soldat & lui ôter le temps de réfléchir. Ce moyen, puiſé par un Héros philoſophe dans la profonde connoiſſance de l'homme, a paru à des Obſervateurs ſuperficiels un point capital dont il faiſoit dépendre le ſuccès des combats : tous ſes voiſins ont voulu l'imiter ; mais ceux qui n'ont pas connu le véritable eſprit de ſes inſtructions, ont été pris pour dupes & ſe ſont égarés. Quiconque ignore le cœur humain & les reſſorts qui peuvent l'agiter, ne ſaiſira jamais les vrais principes de la Science des armes, ſi parfaitement connus des Anciens. Ceux-ci étoient ſi perſuadés des effets merveilleux de la Muſique, qu'ils la regardoient comme une partie eſſentielle de la Tactique. Les amuſemens même de leurs Soldats devenoient pour eux des exercices militaires. Le but principal de la Danſe appelée Pyrrhique étoit de

(e) C'étoit par la manière dont le cri étoit jeté, qu'on jugeoit de la diſpoſition des Troupes. Hirtius, en parlant de la bataille de Munda, dit : *Vehemens fiebat ab utriſque clamor telorumque miſſu concurſus, ſic ut propè noſtri diffiderent victoriæ. Congreſſus enim & clamor* (de Bello Iberi) *quibus rebus maximè hoſtes conterentur, in collatu pari erant conditione.*

donner de l'agilité & de déployer les forces du corps : elle s'exécutoit tout armé, & fut long-temps en usage chez les Grecs. Strabon prétend que Minos l'établit en Crète lorsqu'il y donna ses Loix, cent ans avant le siége de Troie, & que Pyrrhus, fils d'Achille, de qui elle paroît avoir tiré son nom, ne fit que l'imiter en l'introduisant dans ses Troupes. Quoi qu'il en soit, l'on sait qu'elle comprenoit une manière de marcher au son d'un air gai & militaire.

Ceux des Grecs qui adoptèrent les flûtes, eurent bien moins pour objet d'enflammer le courage des Soldats, que de régler ses mouvemens & de maintenir l'ensemble : *Non prorsùs ut excitarentur atque evibrarentur animi, quòd cornua & litui moliuntur, sed contrà ut moderatiores modulatioresque fierent, quòd tibicinis numeris temperatur.* D'ailleurs, il résultoit de cette harmonie une sorte de gaieté & d'assurance qui se communiquoit aux plus timides : *Et mæsti atque formidantes ab hâc tam intrepidâ ac tam decorâ incedendi modulatione alieni sunt.* Les autres Grecs qui avoient des trompettes, les employoient pour donner le signal de la charge : au premier son, l'on entonnoit l'hymne, ensuite on jetoit le cri.

Aulu-Gel. lib. I, c. II.

Idem.

De Exped. Cyr. l. VI.

Les Romains ont eu pour instrumens de guerre, des trompettes, des cornets & des buccines. Chacun d'eux sonnoit pour différentes occasions, & chaque espèce de son étoit un signal qui désignoit un mouvement. Les trompettes avec les cornets donnoient pour la charge, & leur son étant beaucoup plus élevé que celui des flûtes, devoit aussi produire un plus grand effet. C'est ce qui faisoit dire à Quintilien : *In nostris Legionibus cornua ac tubæ, quorum concentus, quantò vehementior, tantùm Romana in bellis gloria cæteris præstat.*

Lib. II.

C'étoit encore à l'aide de la Musique, que les Anciens faisoient quelquefois des marches longues & rapides, dont on est étonné. Le Consul C. Néron, campé à Venuse dans la Pouille, vis-à-vis d'Annibal, déroba sa marche, & partit pour joindre son collègue qui attendoit Asdrubal au fleuve

Métaure : il fit, dans fix jours, deux cents quarante milles d'Italie, & revint dans le même efpace de temps, après avoir battu Afdrubal. Céfar étoit occupé au fiége de Clermont, lorfqu'il apprit que Litavicus, feigneur Autunois, qui devoit le venir joindre avec un corps de dix mille hommes de fa Nation, s'étoit foulevé, & avoit entraîné dans fon parti ceux qui le fuivoient, en leur perfuadant que plufieurs de leurs concitoyens avoient été maffacrés par les Romains. Céfar partit dès le matin avec fa Cavalerie & quatre Légions fans équipages; il atteignit les Autunois qui s'étoient arrêtés à vingt-cinq milles de fon camp, les détrompa fur le prétendu meurtre de leurs compagnons, & les remit dans le devoir. Cette affaire terminée, & ayant donné trois heures de repos à fes Troupes, il fe remit en chemin pour regagner fon camp qui avoit été attaqué pendant fon abfence. La crainte d'une nouvelle entreprife lui fit preffer fa marche, de manière qu'il arriva avant le lever du Soleil. Ainfi l'on peut affurer que, dans l'efpace d'environ vingt de nos heures, les Légions de Céfar firent cinquante mille pas géométriques, qui, chez les Romains, comme chez les Modernes, étoient évalués à cinq pieds : le pied Romain n'avoit qu'un pouce environ moins que le nôtre. On fait que les Romains étoient habitués dans les promenades militaires à faire vingt milles dans cinq heures d'été, & même vingt-quatre milles d'un pas plus vîte, dans le même nombre d'heures. Il feroit fort difficile de fixer à une Troupe un efpace à parcourir dans un temps déterminé, fi l'on ne régloit la longueur du pas & fa viteffe. Il eft donc certain que les Romains ont eu un pas mefuré; d'où l'on peut inférer que la chute en étoit marquée par les inftrumens de Mufique. C'étoit par ce moyen qu'ils foutenoient des traites longues & pénibles, comme celles dont je viens de parler. Le fon de nos caiffes ne produiroit point autant d'effet. Cet inftrument bon pour marquer le pas, mais dur & défagréable, n'a pas fur les organes la même puiffance que les autres. Ceux-ci animent & foutiennent le mouvement, dilatent les efprits, donnent

Gergovia.

De Bello Gall. lib. VII.

du reſſort aux membres, & les agitent ſans les fatiguer. Les tambours n'ont été connus autrefois que des Barbares. Les Parthes en avoient une grande quantité, garnis de petites clochettes qu'ils frappoient en cadence. Ils nous ſont venus des Arabes qui les ont portés en Eſpagne, d'où ils ont paſſé bientôt dans toute l'Europe.

Si l'on n'étoit point maîtriſé par l'uſage & ce préjugé qui fait croire qu'aucune des méthodes anciennes ne peut nous convenir, il y en a pluſieurs qu'on pourroit adopter avec ſuccès. Nos Ancêtres, qui n'étudioient guère les Anciens, ont néanmoins ſenti, comme eux, la néceſſité d'exciter le courage du Guerrier : les moyens qu'ils prirent, quoique très-imparfaits, furent puiſés dans la Nature même. Les premiers François jetoient des cris confus, comme tous les autres Barbares. Dans les ſiècles poſtérieurs, chaque Troupe eut un cri particulier qui étoit le mot de ralliement de ſon Chef. Ils adoptèrent auſſi des chants, comme, par exemple, celui de Roland qui contenoit les louanges de Charlemagne. Guillaume-le-Conquérant le fit entonner par ſon Écuyer, nommé Taillefer, à la bataille de Haſting, où il défit Harold ſon concurrent au trône d'Angleterre.

Guſtave Adolphe *(f)*, auquel il n'échappoit aucun des moyens propres à encourager les Troupes, avoit coutume de faire entonner aux ſiennes, avant le combat, une chanſon vive & militaire dont il étoit l'auteur. Quel avantage ne retireroit-on pas d'une ſemblable imitation, & quel honneur pour le Poëte qui, par ſes chants, auroit contribué à la victoire ! C'eſt dans ces occaſions ſur-tout qu'il ſeroit important de remettre ſous les yeux des François les Héros de la Nation, d'évoquer leurs ombres, &, ſi j'oſe m'exprimer ainſi, ouvrir les portes du Temple de Mémoire, pour les montrer à leurs deſcendans.

(f) Voyez ſon Hiſtoire en Allemand, par un Écoſſois qui ſervoit dans ſes Troupes.

Comme ce Mémoire devoit être lû en Public à une rentrée de l'Académie, j'avois ménagé les citations, & négligé d'y joindre l'autorité de divers passages qui pouvoient être alors superflus : j'ai cru depuis qu'il seroit à propos de les rapporter, du moins séparément, pour satisfaire les Lecteurs qui aiment à trouver sous leurs yeux les preuves des choses dont on leur fait le récit. Il s'agit d'abord de prouver que les Romains se mettoient à la course pour charger l'ennemi, après avoir jeté le cri : *Neque frustra antiquitatùs institutum est ut signa undique concinerent, clamoremque universi tollerent.* On peut lire l'article de la bataille de Pharsale où les Soldats de César, après avoir jeté le cri, se mirent à la course, tandis que ceux de Pompée restèrent de pied-ferme sur leur terrein ; ce que César a blâmé comme une très-mauvaise maxime : *Propterea quòd est quædam animi incitatio atque alacritas naturaliter innata omnibus, quæ studio pugnæ incenditur; hanc non reprimere, sed augere Imperatores debent.* Les Romains avoient toujours combattu sur ce principe ; ce dont on trouve une multitude de preuves dans Tite-Live & dans Polybe. Les Volsques, les Èques, les Samnites, les Étrusques étoient aussi accoutumés à jeter le cri du combat. Ces peuples long-temps redoutables aux Romains, avoient à peu de chose près les mêmes usages & les mêmes armes. Le cri se répétoit autant de fois qu'on revenoit à la charge, soit que l'on voulût aborder l'ennemi l'épée à la main, ou que l'on ne fît que lancer des traits : *Qui cùm aliquo loco a nostris recepti essent, ut consuessent, ex simili virtute, clamore facto, hostes aversati sunt prælium facere.* Dans une bataille contre les Toscans, ceux-ci ayant attaqué avec furie les Romains, postés sur une hauteur d'où ils les accabloient d'une grêle de traits & de pierres, les Hastaires & les Princes, les voyant flotter, renouvelèrent le cri, en fondant sur eux : *Redintegrato clamore, strictis gladiis, Hastati & Principes invadunt.* Ce passage n'est pas le seul dans Tite-Live, où l'on voit renouveler le cri par les Troupes qui reviennent à la charge.

Cæsar. de Bello civili, lib. III.

Id. lib. III.

Hirtius, de Bello Iber.

Tit. Liv. lib. IX, n.° 35.

J'ai dit que les Lacédémoniens marchoient au combat au son des flûtes dont ils suivoient la cadence. Voici comme Thucydide s'exprime au récit de la première bataille de Mantinée : Καὶ μετὰ ταῦτα ἡ ξύνοδος ἦν. Ἀργεῖοι μὲν καὶ οἱ ξύμμαχοι ἐντόνως καὶ ὁρμῇ χωροῦντες. Λακεδαιμόνιοι βραδέως καὶ ὑπὸ αὐλητῶν πολλῶν ὁμοῦ ἐγκαθεστώτων. Οὐ τοῦ θείου χάριν, ἀλλὰ ἵνα ὁμαλῶς μετὰ ῥυθμοῦ βαίνοντες προσέλθοιεν, καὶ μὴ διασπασθείη αὐτοῖς ἡ τάξις. Les Crétois ont eu aussi l'usage de marcher au combat en silence & au son des flûtes : *Cretenses quoque prælia ingredi solitos memoriæ datum est, præcinente ac præmoderante citharâ gressus.* Homère a peint les Grecs marchant au combat dans un grand silence, afin d'écouter la voix de leurs Chefs, & de suivre leurs ordres :

Liv. V, 14.e année de la guerre du Pélopon.

Auli Gellii lib. I, c. 11.

Οἳ δ' ἄρ' ἴσαν σιγῇ μένεα πνείοντες Ἀχαιοί,
Ἐν θυμῷ μεμαῶτες ἀλεξέμεναι ἀλληλοίσιν.

Iliad. lib. II.

On peut conjecturer de ce passage, ainsi que de plusieurs autres de l'Iliade, que, dès le temps du siége de Troie, il régnoit, dans les Troupes des Grecs, une grande discipline. Ceci ne prouve pas cependant qu'ils ne jetoient point de cris, ou qu'ils ne chantoient point d'hymne, parce que cela se faisoit un moment avant la charge, & que jusque-là on devoit marcher en silence. Plutarque dit que « lorsque les Lacédémoniens étoient en présence de l'ennemi, le Roi, « après avoir sacrifié une chèvre, & donné l'ordre aux Soldats « de se couronner de fleurs, commandoit aux Joueurs de « flûte de jouer l'air de Castor, & qu'entonnant lui-même le « Cantique, signal de la charge, il marchoit à la tête des « Troupes ; de sorte, ajoute-t-il, que c'étoit un très-beau « spectacle de les voir marcher ainsi en cadence au son des « flûtes, sans jamais rompre leurs rangs, ni donner aucune « marque de crainte. » Il paroît, par ce passage, que la coutume de marcher en cadence au son des flûtes n'excluoit point celle de chanter l'hymne, comme les autres peuples de la Grèce, & que cela étoit même établi dès le temps

Vie de Lycurgue.

de Lycurgue. L'hymne ſe chantoit ſur le même air que jouoient les flûtes ; & celui-ci étoit modulé de manière à régler les pas par la cadence : tels étoient les chants du Poëte Tyrtée, qu'on appeloit pour cette raiſon Εμβατήρια μέλη. *Embaterium*, dit Marius Victorinus, *quod eſt proprium carmen Lacedæmoniorum, id in præliis ad incentivum virium per tibias canunt incedentes ad pedem ante pugnæ initium.* On y employoit le mode Ypodorien, parce qu'il étoit mâle, nerveux, mêlé de gravité & d'allégreſſe, par conſéquent très-propre à marquer les mouvemens lents ou accélérés d'une marche militaire. Quand il étoit employé aux airs deſtinés pour la guerre, on lui donnoit l'épithète Ενόπλιον, qui veut dire *armé* ou *prêt au combat* : il étoit adapté à la danſe Pyrrhique qui a été ſi fort en uſage chez les Grecs & même chez les Romains.

De Metris.

Athénée, l. XIV, p. 630.

Les flûtes étoient réparties dans les différens corps qui compoſoient la phalange Lacédémonienne, & qu'on appeloit Λόχοι. Chaque corps étoit de cinq cents douze hommes, commandés par un Polémarque. Il ſeroit poſſible que Lycurgue eût pris en Crète l'idée de la marche cadencée qui devoit y être alors établie, puiſqu'il y trouva, au rapport de Plutarque, une partie de leurs inſtitutions ſi belles, qu'il les prit pour les établir à Sparte; & que Strabon dit, d'après Éphore, qu'il forma une troupe de Chevaliers, à l'imitation de ceux de Crète. Il ſe pourroit auſſi que cette méthode fût plus ancienne à Sparte, que les établiſſemens de Lycurgue. On trouve, dans Polyen, que les Lacédémoniens ayant attaqué un jour les Héraclides, ceux-ci conſervèrent ſi bien leurs rangs par le moyen de leur Muſique, qu'ils furent victorieux; que depuis les Lacédémoniens adoptèrent l'uſage de faire tous leurs mouvemens & d'aller au combat au ſon des inſtrumens. Cet Auteur ajoute que, pour rendre cette règle immuable, ceux qui l'introduiſirent, firent parler l'Oracle qui leur promettoit la victoire, tant qu'ils en conſerveroient l'uſage. Comme les Héraclides s'emparèrent du Péloponnèſe environ quatre-vingts ans après la priſe de Troie,

V. Polybe, liv. IV, c. V. Athénée, l. XIV, p. 626.

L. I, c. 11.

Troie, & que deux de leurs Chefs, Euryſthènes & Proclès, s'établirent à Sparte où ils commencèrent une nouvelle race de Rois; il y a lieu de croire que ce fut après la conquête, que les Lacédémoniens prirent une méthode qui avoit ſi bien réuſſi à ceux qui les avoient vaincus. Il paroît que cette maxime de marcher au ſon des inſtrumens n'a pas été inconnue dans l'Aſie mineure, & peut-être eſt-elle venue de-là en Grèce, comme beaucoup d'autres choſes. Hérodote rapporte qu'Alyatte, roi de Lydie, qui régnoit immédiatement avant Créſus, fit pluſieurs expéditions contre les Miléſiens, dans leſquelles il faiſoit marcher ſes Troupes au ſon des flûtes & d'autres inſtrumens qui étoient à cordes: *Ἐστρατεύετο δὲ ὑπὸ συρίγγων τε καὶ πηκτίδων καὶ αὐλοῦ γυναικείου τε καὶ ἀνδρείου.* On ne peut aſſurer que l'Infanterie du roi de Lydie réglât exactement ſes pas ſur la meſure des airs joués par ces inſtrumens : cependant il eſt certain qu'une Troupe, habituée à marcher avec de la Muſique, ſe mettra d'elle-même à la meſure, ſans qu'on l'en avertiſſe, & qu'il ſoit néceſſaire de l'y former. Nous n'avons pas aſſez bonne opinion de l'habileté des Lydiens, pour croire qu'ils tiroient de cet uſage tout l'avantage dont il eſt ſuſceptible. Mais les Lacédémoniens, attentifs à tout ce qui pouvoit leur être utile à la Guerre, en firent un point de diſcipline, qu'ils perfectionnèrent & maintinrent conſtamment.

Liv. I, n.° 16. 17.

J'AI dit dans la première partie de ce Mémoire, qu'il y avoit en Grèce des Maîtres qui faiſoient profeſſion d'enſeigner la Tactique, & que l'on étoit perſuadé que la ſcience de la Guerre devoit s'apprendre par règles & par principes. Je vais en rapporter des Preuves que je tirerai de Xénophon ou de Végèce, & qui feront ſuffiſantes pour opérer une entière conviction.

Après la bataille de Cunaxa & la mort de Cyrus le jeune, « il vint, dit Xénophon, des Hérauts de la part du Roi...... Il y « avoit parmi eux Phalin qui étoit Grec, & faiſoit profeſſion de bien « ſavoir la Tactique; ce qui lui donnoit de la conſidération chez les « Barbares : *Προσποιούμενος ἐπιστήμων εἶναι ἀμφὶ τὰς τάξεις καὶ ὁπλομαχίαν.* » Peu

Expédit. de Cyrus-le-jeune, l. II.

après, Xénophon, en parlant de Proxène, un des cinq Généraux qui se rendirent auprès de Tissapherne, sur la parole donnée, & furent indignement massacrés, il dit que cet Officier avoit aspiré aux grandes choses dès sa jeunesse, & tâché de s'en rendre capable; que, dans cette vue, il donna de l'argent à Gorgias-le-Léontin pour l'instruire, & que, lorsqu'il se vit en état de commander, il se mit au service de Cyrus.

Expédit. de Cyrus-le-jeune, liv. II.

Dans la Cyropédie, *liv. I.er*, lorsque Cyrus va chez le roi des Mèdes, Cambyse qui le conduit, l'entretient, chemin faisant, des vertus & des devoirs de celui qui est destiné à commander. « Vous » rappelez-vous, mon fils, dit Cambyse, quelques autres points » auxquels je vous disois qu'il n'est pas moins important d'être attentif. » Je m'en souviens, répond Cyrus : c'est sans doute lorsque je vous » demandai de l'argent pour celui qui s'étoit chargé de m'enseigner » l'art de commander les Troupes : Φάσκοντι με Στρατηγεῖν πεπαιδευκέναι. » Après m'avoir accordé ma demande, vous me questionnates sur ce » qu'il m'avoit appris ; je répondis qu'il m'avoit montré les ordres » de bataille, τὰ Τακτικὰ : sur quoi vous me fites connoître que cela » n'étoit qu'une petite partie des devoirs du Général..... Je vous » demandai si vous pouviez m'enseigner les autres ; vous me conseillates » de m'adresser à ceux qui passoient pour être les plus versés dans » la science de la Guerre, de m'entretenir avec eux, & d'en tirer » par la conversation des lumières sur chacun des objets dont vous m'aviez parlé. »

Dans le *liv. III.e* des choses mémorables de Socrate, il est rapporté que ce Philosophe apprenant qu'il étoit arrivé à Athènes un certain Dionysidore qui s'annonçoit pour enseigner la *Stratégie*, c'est-à-dire, la science du Général, Στρατηγεῖν διδάξειν, il dit à un jeune homme qui aspiroit aux grandes charges : « Ne seroit-il pas » honteux que celui qui veut être chef des autres, négligeât d'ap» prendre à commander, lorsqu'il s'en présente une si belle occasion. » Il semble même qu'il mériteroit plutôt d'être châtié, que celui qui » entreprendroit de faire une statue, sans avoir jamais appris l'art du » Sculpteur, puisque toute la fortune de la République repose sur » un Général.... Par ces raisons, il persuada ce jeune homme de » se faire instruire...... Socrate s'étant depuis rencontré avec lui » en compagnie, dit en riant à ceux qui étoient présens, s'il vous » souvient qu'Homère, parlant d'Agamemnon, lui donne le surnom » de Vénérable, Γεραρὸν ἔφη εἶναι, ne penseriez-vous pas que ce jeune » citoyen mérite plus d'égards, depuis qu'il sait commander...... » Si un jeune homme qui sait la Médecine ne laisse pas d'être Mé» decin, quoiqu'il n'exerce pas cet Art, de même ce jeune homme

est devenu Général d'armée, quoique personne ne lui ait donné sa voix pour l'être en effet..... Socrate se tournant de son côté, lui dit : Comme il pourroit arriver qu'on donnât à quelqu'un de nous une division de Troupes à conduire, afin que nous ne fussions pas tout-à-fait ignorans, dites-nous par où l'on a commencé à vous montrer la science de la Guerre. Dites par où l'on a fini, repliqua le jeune homme ; car on m'a fait voir seulement l'ordre qui doit se tenir dans une armée pour marcher, camper & combattre. Ce n'est-là, dit Socrate, qu'une partie de la charge d'un Géneral..... J'avoue qu'il est très-important de bien savoir ranger ses Troupes en bataille. L'ordre est nécessaire dans une armée, & sans cela il est aussi impossible de s'en servir, que de tirer quelqu'avantage d'un tas confus de bois, de pierres, de briques & de tuiles : mais il faut que chaque chose soit mise à sa place, comme dans un bâtiment, où, lorsque tous les matériaux sont liés ensemble & bien arrangés, que les fondemens sont bons, & que le tout est bien couvert, il en résulte une maison solide qui est comptée au nombre des possessions considérables ». Le jeune homme prend occasion de cette comparaison, pour dire à Socrate qu'on lui a enseigné de mettre toujours les meilleurs hommes aux premiers & derniers rangs, afin que les moindres se trouvant dans le milieu, soient menés par les uns, & poussés par les autres. « On vous a donc appris, dit Socrate, à discerner les bons soldats des mauvais : non, repliqua le disciple, & je pense qu'il faudra l'apprendre de moi-même........ Mais, poursuivit Socrate, lorsqu'on vous a montré les différentes manières de ranger une armée, vous a-t-on dit quand il falloit se servir de l'une ou de l'autre : nullement, répondit-il. Cependant, reprit Socrate, on doit changer l'ordre selon les occasions..... Allez le trouver, ajouta-t-il, & l'interrogez là-dessus ; car s'il le sait & qu'il ait un peu d'honneur, il sera honteux d'avoir pris votre argent, & de vous renvoyer sans instruction. »

Dans le même livre des choses mémorables de Socrate, ce Philosophe s'entretient avec le fils de Périclès qui lui dit : « Je sai qu'il faut beaucoup d'ordre, de discipline & d'obéissance à la guerre, & c'est ce qui manque aux Athéniens. Il se peut aussi, reprend Socrate, que ceux qui commandent, n'y entendent rien. Ne remarquez-vous pas que personne n'entreprend de diriger des Musiciens, des Comédiens, des Danseurs ou des Athlètes, sans en être capable, & que tous ceux qui se chargent de pareils emplois, pourroient montrer où ils ont été instruits des choses auxquelles ils président ; mais la plupart des Généraux vont hardiment exercer leur emploi à l'armée, sans consulter leur capacité. Je sais bien

» que vous n'êtes pas de même, & que vous pourriez également
» rendre compte du temps que vous avez employé à vous instruire
» dans la science de la Guerre, comme dans les exercices de la
» Palestre : j'imagine même que vous avez appris de votre père
» beaucoup de stratagêmes *(a)*, & que vous en aurez recueilli
» d'ailleurs autant que vous aurez pu. Je ne doute pas non plus que
» vous ne méditiez souvent sur ces matières, afin qu'il ne vous échappe
» rien de ce qui peut être utile à un Général ; ἢ τῶν εἰς Στρατηγίαν
» ὠφελίμων, tellement que si vous croyiez ignorer quelque chose, vous
» n'épargniez ni les présens, ni les caresses, pour engager ceux qui
» le savent, à vous instruire. Ah ! Socrate, s'écria Périclès, vous ne
» m'en ferez pas accroire : vous savez bien que je n'ai pas fait ce
» que vous dites ; mais vous m'enseignez ce que je dois faire.....
Je l'avoue, repartit Socrate. »

On peut connoître par ce que je viens de rapporter, si l'on regardoit la Guerre comme une science qui dût s'apprendre par principes, comme toutes les autres, & l'on peut juger à peu-près jusqu'à quel point les Maîtres ordinaires poussoient leurs instructions. Tous les endroits d'où j'ai extrait ces passages, que j'ai abrégés le plus qu'il m'a été possible, demandent d'être lûs dans l'Auteur même, & médités sérieusement.

Je vais joindre à ce que j'ai tiré de Xénophon, un extrait de la Préface du troisième livre de Végèce, qui ne servira pas moins d'autorité, parce que cet Auteur avoit sous les yeux les livres des Grecs qui traitoient de la Guerre, & qu'il n'ignoroit pas ce qu'ils avoient pratiqué anciennement. « L'histoire des anciens peuples nous
» apprend que les Athéniens & les Lacédémoniens donnèrent la Loi
» dans la Grèce avant les Macédoniens : mais Athènes ne se distingua
» pas seulement dans les Armes ; elle cultiva les Sciences & les Arts ;
» au lieu que les Spartiates firent leur étude propre de la Guerre. On
» assure qu'ils furent les premiers à s'instruire sur les divers évènemens
» des batailles ; qu'ils mirent par écrit leurs Observations militaires,
» & qu'ils parvinrent bientôt à réduire à des règles raisonnées & à des
» principes méthodiques, ce qui ne sembloit jusqu'alors dépendre que
» de la valeur & de la fortune. De-là, l'établissement de leurs Écoles
» de Tactique, pour enseigner à la jeunesse les manœuvres de la Guerre

(a) Le mot Στρατήγημα, *Stratagema*, avoit un sens plus étendu chez les Grecs & même chez les Romains qui l'adoptèrent, que nous ne lui en donnons. Il ne signifioit pas seulement ruse, moyen pour tromper l'ennemi ; il vouloit dire aussi habileté, adresse dans les dispositions, prévoyance, prudence dans la conduite, expédiens, ressource. *Voyez* Suidas sur ce mot.

& les différentes dispositions pour combattre...... Les Romains, « marchant sur leurs traces, se sont aussi formés par expérience un « systême de Tactique, & en ont de même conservé les règles dans « leurs Écrits ; & ce sont, Empereur invincible, ces mêmes principes « dispersés dans un grand nombre d'Ouvrages, que j'ai recueillis & « abrégés par vos ordres, afin d'épargner l'ennui de la lecture trop « étendue des originaux, & d'en réunir toute l'autorité. » Végèce donne ensuite pour preuve des progrès que firent les Lacédémoniens dans l'Art des dispositions, l'exemple de Xantippe, qui, prêtant sa science pour tout secours aux Carthaginois épuisés par leurs défaites, battit Attilius Regulus & le fit prisonnier avec les restes de son armée échappés du carnage. « Ce ne fut pas avec moins de succès, ajoute-t-il, qu'Annibal se préparant à porter la guerre en « Italie, voulut prendre des leçons d'un Lacédémonien ; leçons qui « furent funestes à tant de Consuls & à tant de Légions, quoique ce « Général fût toujours inférieur en nombre aux Romains. » Ce Lacédémonien étoit vraisemblablement un des deux que j'ai dit, dans la première partie de mon Mémoire, avoir suivi Annibal, & auxquels il avoit confié le soin d'écrire ses Campagnes ; emploi que les Anciens pensoient ne pouvoir être bien rempli, si l'on n'avoit point étudié la Guerre, & si l'on n'en possédoit pas parfaitement la théorie. C'est pourquoi Philopœmen, dans Plutarque, disoit que cette Science étoit un des plus sûrs moyens de faire valoir toutes sortes de vertus.

Il est assez vraisemblable que les Lacédémoniens sont les premiers qui aient mis par écrit leurs Observations, pour en tirer des règles & des principes méthodiques. Les Institutions Militaires de Lycurgue peuvent constater cette opinion. Aucun des États de la Grèce n'en avoit alors qui leur fussent comparables, soit pour la discipline, ou pour la constitution & la formation de l'Infanterie, ainsi que pour les manœuvres. Chacun des différens corps dont la phalange de Sparte étoit composée, avoit beaucoup de rapport avec ce que nous appelons un bataillon. On nommoit son Chef, *Polémarque ;* il avoit sous lui quatre *Locagues*, *λοχάγοι*, chefs d'autant de troupes dont chacune comprenoit quatre *Enomoties.* L'Énomotie contenoit trente-deux hommes, formant quatre files : ainsi la troupe du *Locague* étoit de cent vingt-huit hommes ; il avoit sous lui deux Officiers immédiats, dont chacun commandoit deux Énomoties : cette division se nommoit *Pentecoste.* La *Polémarchie* avoit donc pour Officiers le *Polémarque*, quatre *Locagues*, huit *Pentecostéres*, seize *Énomotarques.* Telles sont les divisions marquées par Xénophon dans son livre de la République de Lacédémone, & que l'on retrouve dans le *V.e liv.* de Thucydide, au récit de la première bataille de Mantinée, où il

exprime le nombre d'hommes de chaque ſubdiviſion & celui des files, ce que Xénophon a négligé. Lycurgue avoit diviſé tout le corps d'Infanterie peſante que Sparte devoit mettre ſur pied en ſix *Polémarchies*. Il y en a eu ſouvent dans la ſuite un plus grand nombre ſuivant le beſoin qu'on en avoit ; mais on y conſerva toujours la conſtitution primitive. Xénophon marque auſſi l'ordre qu'on obſervoit à la guerre pour le ſervice & la forme des camps qui étoient ordinairement ronds, à moins que l'armée ne fût appuyée à une montagne, une rivière, ou autre choſe équivalente. Lycurgue établit auſſi un corps de Cavalerie, diviſé en ſix troupes qu'on appeloit *Oulames*, & dont chacune formoit un eſcadron. Je n'entre ici dans aucun détail ſur cette matière qui ſera traitée dans le Mémoire ſuivant.

Xenoph. Rép. de Lacéd.

Plutarq. dans Lycurg.



TABLEAU GÉNÉRAL
DE LA
CAVALERIE GRECQUE,

Composé de deux Mémoires & d'une Traduction du Traité de Xénophon, intitulé Ἱππαρχικὸς, le Commandant de la Cavalerie, *avec des Notes.*

Premier Mémoire.

Quoique les Ouvrages de Xénophon ſoient très-célèbres, cependant il y a quelques-uns de ſes livres généralement peu connus : le Traité qui a pour titre Περὶ Ἱππικῆς, *de l'Équitation*, & celui du *Commandant de la Cavalerie*, ſont de ce nombre. Soit que la matière ait paru trop sèche, ou que l'on ait imaginé que le Public y prendroit peu d'intérêt, perſonne n'avoit penſé juſqu'ici à les traduire dans notre Langue, du moins, depuis plus d'un ſiècle & demi ; car il y en a une verſion Françoiſe, ainſi que de tous les autres Ouvrages de Xénophon, dont l'édition eſt de 1619, mais dont le ſtyle n'eſt plus ſupportable. Il y a quelques années que je m'occupai de la traduction de ces deux Traités, qui par leur analogie paroiſſent faits pour être enſemble : lorſqu'elle fut achevée, je vis paroître celle du Traité Περὶ Ἱππικῆς *, par M. du Paty de Clam, qu'il a jointe à ſon *Eſſai ſur la Théorie de l'Équitation*, imprimé en 1772. Je jugeai que la mienne devenoit inutile, & je me borne aujourd'hui à donner celle du Commandant ou Général de la Cavalerie, à laquelle j'ai joint des notes qui ſerviront non-ſeulement à l'éclairciſſement du texte, mais auſſi à faire connoître les principes fondamentaux de la Tactique des Grecs, & leurs uſages militaires, du moins autant que les

* *De l'Équitation.*

bornes où je me suis renfermé, pourront le permettre. C'est aussi dans cette vue que je présente ici un tableau historique de la Cavalerie grecque, selon l'ordre des temps, afin de faire connoître ses progrès & les différentes proportions où elle a été avec l'Infanterie. Ce tableau dont ma traduction tiendra le milieu, sera divisé en deux Mémoires : l'un traitera de l'état de la Cavalerie chez les Grecs, depuis le temps où on les voit s'en servir, jusqu'à la mort d'Épaminondas ; l'autre, depuis cette époque, jusqu'à la bataille des Cynocéphales, où Philippe II de Macédoine fut vaincu par Flamininus. J'indiquerai, sur la fin du premier, les différentes espèces de Cavalerie qui ont été en usage, ainsi que la manière dont elles étoient armées : on trouvera, dans le second, la forme de leurs ordonnances, la méthode de se ranger pour combattre, & ce que nous pouvons savoir de leurs exercices. J'ai mis, à la suite du premier Mémoire, un Précis assez détaillé de la composition de la Phalange : je l'ai cru nécessaire pour faciliter l'intelligence de plusieurs choses qui y sont relatives dans la traduction, dans le second Mémoire & dans mes notes. Cela servira d'ailleurs à faire connoître, du moins en général, ce qu'il y avoit de plus important dans la Tactique des Grecs.

Il semble qu'il seroit de mon sujet de remonter à l'origine de l'Équitation dans la Grèce, & de faire connoître en quel temps on a commencé à s'y servir de chevaux pour monture; mais les recherches qui ont déjà été faites à cet égard, m'ayant convaincu que l'on tenteroit en vain cette entreprise, je me bornerai à quelques Observations générales, d'où je passerai à l'époque de la première institution que l'on voie en Grèce, d'un corps de Cavalerie. Si l'on pouvoit découvrir les premiers temps de l'Équitation, ce seroit ou par l'Histoire, ou par les Poëtes, ou par les monumens dont la mémoire a été conservée. L'Histoire des temps vrais ne nous donne à cet égard aucune lumière, & l'on ne trouve rien dans celle des temps fabuleux, sur quoi l'on puisse asseoir un jugement assuré. On ne tirera jamais que des conjectures très-

très-hasardées, de la fable de Bellérophon, ainsi que de celle des Centaures & des Lapithes.

Pline fait Bellérophon, inventeur de l'Équitation, & rapporte que Péléthronius imagina la bride avec le reste du harnois. Quoiqu'Hygin ait dit la même chose, il faudroit encore d'autres témoignages pour fixer notre incertitude. On pourroit être aussi bien fondé à regarder Pollux, comme auteur de cette invention, d'après ce vers de Virgile,

Lib. VII, cap. LVI.

Fabulæ, p. 326.

> *Talis Amiclæi domitus Pollucis habenis*
> *Cyllarus:*

Georg. lib. III.

ce qui seroit appuyé par des sculptures, où Castor & Pollux étoient représentés à cheval ; tels étoient les bas-reliefs du massif qui soutenoit la statue d'Apollon dans le temple d'Amyclée. Mais comme on sait que cet ouvrage étoit du sculpteur Bathyclès, M. Fréret, en réunissant le concours de deux époques, le fait vivre au temps de Crésus, cinq cents soixante ans avant Jésus-Christ : il a déterminé avec la même exactitude le temps auquel a dû être fait un autre monument rapporté aussi par Pausanias, où l'on voyoit les statues des Tyndarides debout, avec leurs fils Mnasimous & Anaxias, montés sur des chevaux. Après avoir fixé les époques où ces ouvrages ont été travaillés, ainsi que celles de quelques autres, il paroît conclure, avec raison, que les Artistes ont plutôt suivi leur goût ou leurs idées, que le costume du temps où vivoient les personnages représentés. Il remarque encore à l'égard des Dioscures, que l'usage de les faire paroître à cheval n'existoit pas encore dans l'Attique, au temps de l'expédition de Xerxès, quoiqu'il fût déjà établi chez les Lacédémoniens, lorsque la première guerre de Messène commença.

Pausanias, lib. III.

Idem, lib. VI.

Voy. le Mém. sur l'Équitation, tome VII des Mémoires de l'Académie des Inscriptions.

On peut donc abandonner la recherche du premier Auteur de l'Équitation dans la Grèce. Néanmoins il me paroît que l'usage de monter des chevaux y étoit connu avant le siége de Troie, sans cependant avoir été très-fréquent : on s'y servoit ordinairement de bœufs pour les labours & d'autres

travaux ; les chevaux n'y étoient pas communs, sur-tout dans plusieurs contrées qui n'en avoient peut-être jamais produit de sauvages. Le petit nombre de ces animaux étoit donc réservé particulièrement pour la guerre & pour les courses, où ils étoient attelés à des chars. Soit que cette coutume eût passé en Grèce par les Lybiens, comme le dit Hérodote, ou qu'elle y ait été portée par les Phrygiens, à qui l'on doit, selon Pline, l'invention des chars à deux chevaux, comme à Érichtonius celle des quadriges ; soit enfin qu'elle y fût venue de Phénicie & d'Égypte avec les colonies qui policèrent la Grèce, ce qui est assez vraisemblable, elle prévalut sur celle de l'Équitation. Je dis qu'elle prévalut, parce que je crois qu'il étoit comme impossible que les Grecs n'eussent reçu l'une & l'autre en même temps. Il est certain que les rois d'Égypte & ceux de Syrie avoient de la Cavalerie & des chariots de guerre. Diodore, en parlant des édifices élevés par Osymandias, dit qu'il y en avoit un orné de sculptures & de peintures, où étoit représentée son expédition contre les Bactriens qu'il avoit attaqués avec quatre cents mille hommes de pied & vingt mille chevaux. Nous voyons que, dans l'armée de Séthosis ou Sésostris, dont l'Infanterie étoit de six cents mille hommes, il y avoit vingt-quatre mille Cavaliers & vingt-sept mille chars de guerre. Celle de Pharaon qui périt dans la Mer rouge, étoit de même composée de chariots & de Cavalerie : *Omnis Equitatus Pharaonis, currus ejus & Equites per medium maris.* On lit au chapitre XI.e du *Livre de Josué*, qu'après la défaite des cinq Rois qui assiégeoient Gabaon, Jabin, roi d'Asor, excita plusieurs Princes à prendre les armes, & que s'étant assemblés avec les Cananéens & divers autres peuples qui s'y joignirent, ils composèrent une armée très-nombreuse, *equi quoque & currus immensæ multitudinis.* On ne pourroit inférer de ce seul passage, qu'il y fût question de Cavalerie ; mais comme il y en avoit en Égypte dans le même temps, il est plus que probable qu'on n'employoit pas des chariots dans la Palestine, sans y connoître aussi

Lib. IV, c. CLXXXIX.

Diod. lib. I.

Idem.

Herod. lib. II.

Exod. c. XIV.

la Cavalerie. Au reste, si nous passons au temps de Samuel & des premiers Rois des Juifs, nous y verrons clairement & sans nulle équivoque, de la Cavalerie. Le peuple d'Israël ayant témoigné à Samuel le desir d'avoir un Roi, ce Prophète lui représente la servitude qu'il se prépare, & toutes les obligations auxquelles il sera soumis : *Filios vestros tollet, & ponet in curribus suis, facietque sibi Equites & Præcursores quadrigarum suarum.* Dans le commencement du règne de Saül, les Philistins ayant été vaincus, assemblent une nouvelle armée où il y avoit trente mille chariots, six mille chevaux, & le reste en Infanterie : *Triginta millia curruum & sex millia Equitum & reliquum vulgus.* Ce n'est pas ici le lieu d'examiner le degré de vraisemblance de cette quantité de chariots, & s'il n'y a pas eu de l'exagération ou de l'erreur dans les nombres : mon objet est de constater seulement qu'on en voit toujours avec de la Cavalerie dans l'Histoire de l'Égypte & de Syrie. Le nombre des chars armés, entretenus par Salomon, étoit plus modéré & mieux proportionné à celui de sa Cavalerie : *Et facti sunt ei mille quadringenti currus & duodecim millia Equitum, & disposuit eos per civitates munitas.* Il est dit un peu après qu'il tiroit ses chevaux d'Égypte & de la Syrie, chacun lui coûtant cent cinquante sicles d'argent *(a)*.

Lib. I Reg. cap. VIII.

Id. cap. XIII.

Idem, lib. III, cap. X.

Puisque l'usage des chariots & celui de l'Équitation étoient pratiqués ensemble en Égypte & dans toute la Syrie, il n'est pas naturel, ce me semble, d'imaginer que les colonies de ces contrées, venues dans la Grèce, ne les y aient pas fait connoître également, si elles ne l'étoient déjà, ou qu'elles

(a) Les Juifs ne s'étoient servis ni de Cavalerie ni de chariots pendant tout le temps des Juges. Leur confiance étoit entièrement dans l'Infanterie & dans la protection du Ciel. Moyse leur avoit interdit les autres ressources, & les Prophètes les menaçoient de grands châtimens, s'ils avoient recours aux chevaux & aux chars de guerre. Absalon fut le premier qui en introduisit l'usage en Israël *(II Rois, 15)* : auparavant, les premiers de l'État ne montoient que des mules, & même pendant le temps des Juges, on ne voit que des ânes pour monture.

aient pu y montrer l'art de conduire des chars, sans y donner aucune notion de celui de monter à cheval. Le temps de ces émigrations est du seizième siècle avant Jésus-Christ, le même où Josué gouvernoit le peuple Juif, environ trois cents ans avant le siége de Troie, & un peu moins avant celui de Thèbes. Je me persuade que ces remarques serviront d'autorités pour les observations suivantes, & pourront leur donner plus de poids. Ce qui est rapporté dans Pline sur Bellérophon, & par Hygin qui lui fait remporter le prix de la course à cheval, aux jeux funèbres de Pelias, devient un peu plus probable; je ne dis point pour l'existence des courses à cheval dans les jeux, qui peut être contestée, mais du moins pour celle de l'Équitation. Homère parle de Bellérophon, comme petit-fils de Sisyphe qui habitoit à Éphyre dans l'Argolide, & comme aïeul de Glaucus qui étoit au siége de Troie. M. Fréret qui a recherché le fondement historique de la fable de ce Héros, dit qu'il avoit été roi de Lycie, & la tige de plusieurs Princes qui gouvernèrent diverses colonies Grecques de l'Ionie. Un autre fait rapporté par Pausanias, s'il n'est pas suffisant pour prouver les courses à cheval, vu le silence d'Apollodore & celui de Pindare, sert au moins d'indice pour l'usage de l'Équitation. Il dit que l'Arcadien Iasus remporta le prix de la course à cheval, aux jeux funèbres de Pélops à Olympie *(b)*. Ces jeux étoient un peu postérieurs à ceux de Pélias, & c'est ce qu'on nomme l'Olympiade d'Hercule qui y combattit, & en régla la forme soixante ans avant la prise de Troie. Quelques passages d'Homère paroissent aussi nous indiquer l'usage de monter à cheval vers le temps de la guerre de Troie. Ulysse & Diomède s'étant introduits dans le camp des Troiens, montent sur les chevaux de Rhésus pour les

Iliad. lib. VI, vers. 119 & suiv.

Tome VII des Mémoires de l'Academie des Inscriptions, p. 83.

Idem, p. 295.

(b) On remarque que Pindare, en faisant l'histoire de Pélops dans sa première Ode des Olympiques, n'y parle que des courses de chars; & dans toutes celles de chevaux qui sont citées, il n'y en a point qui remonte au-dessus de la trente-troisième Olympiade.

emmener, καρπαλίμως δ' ἵππων ἐπεβήσατο. M. Fréret trouve ce passage trop foible pour qu'on puisse en conclure quelque chose. « Ulysse & Diomède devant, dit-il, être inspirés par la présence de Minerve, le Poëte n'a pas eu la pensée que » ce fût un usage établi au temps du siége de Troie. » Sans prétendre combattre cet habile Académicien, je me permettrai seulement d'observer que la présence de Minerve ne disculperoit pas le Poëte d'un anachronisme, s'il eût cru que l'Équitation n'étoit point connue alors *(c)*, reproche qu'on n'a pas lieu de lui faire en d'autres occasions. Dans le quinzième livre de l'Iliade, pour donner une idée de la force & de l'agilité d'Ajax qui, en combattant sur un vaisseau, passe légèrement d'un banc à un autre, il le compare à un habile Écuyer qui a choisi quatre des meilleurs chevaux, & les pousse dans un chemin public avec beaucoup de vîtesse, en sautant légèrement de l'un sur l'autre. En supposant que cette comparaison ne soit prise que de l'usage de son temps, l'art de monter à cheval devoit à coup sûr être fort ancien, pour que, dans la vue d'un simple amusement, on eût porté aussi loin l'exercice de l'Écuyer, & le soin de dresser les chevaux. Je ne chercherai point à tirer beaucoup d'avantage de ce passage de Lucrèce:

Iliad. lib. X, vers. 513.

Vers. 672.

Lib. VI.

Et priùs est repertum in equi conscendere costas,
Et moderarier hunc fræno, dextrâque vigere,
Quàm bijugo curru belli tentare pericla.

L'opinion de ce Poëte peut être contredite, j'en conviens; mais si on ne lui trouve point assez de fondement, elle servira toujours d'appui aux conjectures sur l'ancienneté de l'Équitation *(d)*.

(c) On peut voir encore le passage dans la description du bouclier d'Achille, où il est parlé nommément de chevaux montés, ἐφ' ἵππων βαίνης (*lib. XVIII*). Un autre passage d'Hésiode, dans le bouclier d'Hercule, nous montre des chevaux montés que l'on pousse à la course, τῶν ἵππων ἐπιβάντες ἰθυνόν.

(d) Quelques-uns ont cru que l'art de conduire un cheval en le montant, étoit moins compliqué que

On voit donc que, si l'on n'a pas des preuves évidentes de cette pratique en Grèce, avant la guerre de Troie, la réunion de tous les indices forme du moins un corps de probabilités qui approche beaucoup de la certitude. A l'égard de l'usage de la Cavalerie, il seroit superflu d'en chercher des traces en Grèce avant cette époque : la fable des Centaures & des Lapithes n'est ici d'aucun poids. Ce que dit Hésiode, en décrivant leur combat dans son bouclier d'Hercule, ne donne que l'idée de leur force, de leur férocité, & des armes énormes dont ils se servoient. Homère parle des Centaures, comme d'un peuple, qui, chassé du mont Pélion où il habitoit d'abord, se réfugia dans la haute Thessalie vers les sources du Pénée. Par ce qu'il dit dans l'Odyssée, de leur combat avec les Lapithes, on ne voit rien qui ait rapport à la forme monstrueuse qu'on leur a depuis attribuée ; ce qui a fait juger à M. Fréret, avec raison, que cette fiction dont Pindare a fait usage, est postérieure à Homère & à Hésiode.

Verf. 180.

Lib. XXI, verf. 295.

Ode II des Pythiques.

Que l'on attribue maintenant l'institution de la première Cavalerie Grecque aux Centaures ou aux Lapithes de Péléthronium, rien ne sera plus vraisemblable, puisque la Thessalie étant, de toute la Grèce, le pays le plus propre pour les chevaux par l'abondance & la bonté des pâturages,

Plin. lib. VII, cap. LVI.

celui de conduire un char, & que par conséquent il a dû être trouvé le premier. D'autres ont cru que le moyen le plus facile de dompter un cheval, a été de l'atteler à un traîneau qui naturellement a précédé l'invention du chariot : mais il y avoit encore loin du traîneau au chariot ; & avant d'avoir imaginé ce dernier, il étoit assez simple de penser à faire usage du cheval en le montant. Pour ce qui est du service qu'on a voulu en tirer à la guerre, il n'est pas aisé de décider si l'on a commencé par des chars dans tous les pays du monde. On voit des peuples, comme les Numides & les Gétules, qui paroissent s'être toujours servis de chevaux à la guerre, & non pas de chars : ils avoient même l'adresse de les conduire sans frein ; *gens inscia fræni*. D'autres, comme les peuples de la Grande-Bretagne, ne combattoient que sur de petits chariots très-légers qu'ils menoient hardiment sur les pentes des montagnes. Souvent ils descendoient de leurs chars pour se battre à pied : les cochers se tenoient à l'écart & à portée de recevoir les combattans, quand ils vouloient remonter. *Vid. Comm. Cæs. de Bello Gall. lib. IV, V.*

ils ont dû s'y multiplier plus vîte que dans les autres contrées, & y devenir plus robustes. Virgile avoit dit avant Pline :

Fræna Pelethronii Lapithæ gyrosque dedêre
Impositi dorso, atque Equitem docuêre sub armis
Insultare solo, & gressus glomerare superbos. Georg. lib. III, vers. 115.

Mais dans quel temps ces peuples de Thessalie ont-ils commencé à former des escadrons ? C'est un fait enveloppé de trop d'obscurité, & trop difficile à débrouiller. Tout ce qu'on pourra tirer de l'Histoire fabuleuse, ne fournira jamais que des conjectures. Élien le Tacticien nous dira que Jason, l'époux de Médée, apprit aux Thessaliens à se ranger en lozanges ; d'autres que ce fut sous le règne d'Ixion, qu'ils s'appliquèrent à l'exercice du cheval. Comme le défaut de preuves à ces assertions nous laissera toujours dans l'incertitude, il faut se contenter de ce qu'on en peut tirer de plus probable, savoir ; que les Thessaliens sont les premiers des Grecs qui ont combattu à cheval, *pugnare ex equo Thessalos qui Centauri appellati sunt ;* que peut-être les habitans de la Macédoine les avoient prévenus dans l'art de l'Équitation, ayant pu le recevoir des Thraces & des Illyriens, originaires de Gétie & de Sarmatie, où les chevaux ont de tout temps été très-communs, comme dans la Scythie, & dont les peuples ont dû par conséquent s'adonner de bonne heure à l'Équitation *(e)*. Plin. lib. VII, cap. LVI.

(e) Homère, au commencement du livre XIII.[e] de l'Iliade, place Jupiter au sommet du mont Ida, d'où il jette ses regards sur le pays des Thraces, Ἱπποπόλων Θρηκῶν, & sur celui d'autres peuples qu'il appelle Ἱππημολγῶν. Ces peuples, dont Homère parle encore ailleurs, étoient Scythes, & habitoient au-delà du Danube, vers le septentrion, dans le voisinage des Basternes & du premier pays des Thraces *(Strab. liv. VII ; Cellarius, lib. III, cap. XXIV)*. Hésiode, cité par Strabon, donne aussi aux Scythes l'épithète Ἱππημολγῶν, se nourrissant du lait de leurs cavales : ce Poëte appelle dans son bouclier d'Hercule, les Thébains du temps d'Amphitrion, Πλήξιπποι. S'ils étoient dès-lors habiles dans l'art de dompter les chevaux, les Thessaliens devoient l'être aussi à plus forte raison.

Si l'on ne peut avoir une connoiſſance préciſe du temps où l'on commença en Grèce de combattre à cheval, on n'eſt pas plus aſſuré de celui où l'on ceſſa de s'y ſervir des chars pour la guerre. Cependant il eſt aſſez évident qu'il n'en étoit plus queſtion du vivant de Lycurgue, Légiſlateur de Lacédémone. Le plus grand nombre des Auteurs qui ont fait ſa généalogie, le comptoient comme dixième ou onzième deſcendant d'Hercule. Ce qui paroît de plus certain, c'eſt qu'il étoit contemporain d'Iphitus qui rétablit les jeux Olympiques, cent huit ans avant Corœbe, de qui l'on date la première Olympiade vulgaire. Le rétabliſſement de ces jeux tombant à l'an 884 avant Jéſus-Chriſt, & le roi Polydecte, frère de Lycurgue, étant mort dix ans après, ſuivant un calcul de Soſibe de Laconie, qui ſe trouve dans les Stromates de Clément d'Alexandrie, Lycurgue n'aura donné ſes Loix que pluſieurs années enſuite, c'eſt-à-dire, au retour de ſes voyages. Voilà l'époque la plus ſûre de la première Cavalerie réglée que l'on voie en Grèce. Il diviſa l'Infanterie de Sparte qui devoit compoſer la phalange des peſamment armés, en ſix parties égales, commandées chacune par un Polémarque *(f)*. Il forma de même ſix troupes de

Voy. Plutarq.

Eratoſthène.

Xénophon, de la République de Lacédémone.

(f) Xénophon diviſe chacun de ces corps en deux parties, puis en quatre, en huit, & finalement en ſeize, qu'il appelle Énomoties *(de la Répub. de Lacédém.)*. En le ſuivant littéralement, chaque corps auroit été de quatre cents hommes : Diodore le fait de cinq cents ; mais Thucydide, beaucoup plus exact *(livre V)*, lui donne cinq cents douze hommes qui, diviſés en ſeize, font trente-deux hommes par Énomoties, leſquels formoient quatre files, chacune de huit Oplites. On joignoit à cette phalange des armés à la légère, tirés des Ilotes. C'étoit-là le fond de la conſtitution militaire de Sparte. Dans la ſuite, lorſqu'elle augmenta ſes forces, elle ne s'écarta point, ou que très-peu, de ces principes : elle augmenta le nombre de ſes régimens qui compoſoient la phalange, & non pas leur force. L'Infanterie légère étoit compoſée d'Ilotes : ſouvent ils étoient plus nombreux que les Oplites. Chaque Spartiate en menoit trois avec lui, & quelqueſois juſqu'à ſept, comme à la bataille de Platée, où il y avoit cinq mille Spartiates, autant de Lacédémoniens *(Hérod. l. IX)*, & trente-cinq mille Ilotes. Les citoyens qui habitoient la campagne, & qu'on appeloit Lacédémoniens, entroient dans la compoſition de la phalange ; mais il paroît qu'on ne leur attachoit pas des Ilotes, comme aux Spartiates. Malgré cela, le nombre de cette Infanterie légère étoit quelqueſois hors de

de ceux qui étoient destinés pour la Cavalerie. Chaque troupe, qu'on nommoit *Oulame*, étoit de cinquante hommes qui formoient un escadron carré. Xénophon ni Plutarque ne nous apprennent rien de plus ; mais on peut conclure que ces cinquante Cavaliers se rangeoient sur dix de front & cinq de hauteur, la longueur du cheval ayant été comptée par plusieurs Tacticiens pour le double de sa largeur, en y comprenant le Cavalier dessus. Il est vrai que d'autres ont pris la longueur pour triple de la largeur ; mais ce système ne pourroit pas se concilier avec le nombre 50, pour faire un escadron carré, c'est-à-dire, comme les Anciens l'entendoient, qui tînt un terrein exactement équilatéral. D'ailleurs comme il falloit au Cavalier une grande liberté pour se servir de sa lance & du javelot, l'espace qu'il tenoit, ne pouvoit être moindre que de la moitié de la longueur du cheval. M. Fréret croit qu'il n'est pas sûr que ces Cavaliers eussent jamais servi à cheval, « parce qu'on lit, dit-il, dans Strabon, que, suivant les règlemens de Lycurgue, ceux que l'on nommoit Cavaliers « à Sparte, servoient à pied, à la différence de ceux auxquels « on donnoit ce nom dans l'île de Crète, dont les loix & le « gouvernement ressembloient beaucoup à ce qui se pratiquoit à « Sparte. » Strabon ne fait que rapporter, dans cet endroit, ce que disoit l'Historien Éphore qui vivoit au siècle d'Alexandre-le-Grand *(g)*. Il y avoit déjà quelque temps que la Cavalerie

Οὐλαμὸς.

Plutarq. dans Lycurg.

Tome VII des Mémoires, p. 328.

de proportion avec la phalange ; il est vrai qu'une grande partie servoit de valets, d'ouvriers, ou étoit employée pour la garde du camp, quand on alloit au combat. Il est arrivé aussi qu'on en formoit des corps qui se rangeoient en phalange sur la ligne, comme à Ithome, dans la première guerre de Messène *(Pausanias, lib. V)*. La phalange des Oplites occupoit la droite & la gauche de l'ordre de bataille ; le centre étoit rempli par des Ilotes & par les Alliés de Lacédémone. Il y avoit un corps de six cents hommes, qu'on appeloit les *Squirites* *(Thucyd. l. V)*. Ceux-ci se mettoient toujours en bataille au flanc gauche de la phalange, pour empêcher qu'elle ne fût débordée. On peut voir, dans Thucydide, sur la bataille de Mantinée, le motif de cette disposition.

(g) Polybe parle de lui dans son V.e livre, *chapitre VIII*e, à l'occasion de ceux qui avoient promis une Histoire générale, & n'avoient pas tenu parole. Il dit qu'Éphore étoit le seul qui eût exécuté le plan qu'il s'étoit proposé.

de Sparte étoit décriée, ce qui est prouvé par ce qu'en dit Xénophon, à l'occasion de la bataille de Leuctre.

Ceux qui originairement devoient servir à cheval, ne s'en donnoient plus la peine : ils se contentoient de fournir les chevaux & des armes aux premiers qui se présentoient. Le passage de Strabon dit que « Lycurgue forma une troupe de » Chevaliers, semblable à ceux de Crète, πλὴν ὅτι τοὺς ἐν » Κρήτῃ ἱππέας καὶ ἵππους κεκτῆσθαι συμβέβηκεν, ἐξ οὗ τεκμαίρεται » πρεσβυτέραν εἶναι τῶν ἐν Κρήτῃ ἱππέων τὴν ἀρχήν, σώζειν γὰρ τὴν » ἐτυμότητα τῆς προσηγορίας, excepté que ceux de Crète em» ployoient eux-mêmes leurs chevaux (c'est ainsi que je crois » pouvoir expliquer ἵππους κεκτῆσθαι); d'où il paroît que » l'établissement des Chevaliers en Crète étoit le plus ancien, & qu'ils avoient conservé la réalité de leur dénomination ». En effet, ceux qui étoient désignés à Sparte, pour servir à cheval, & auxquels on devoit donner le nom ἱππεῖς, comme à Athènes & dans les autres villes Grecques, ne faisoient, au temps de Xénophon, aucun usage de leurs chevaux pour la guerre, puisqu'ils les livroient à des gens enrôlés, & qu'ils préféroient, quant à eux, de servir dans l'infanterie : ainsi ils n'étoient Chevaliers que de nom, & point réellement. D'un autre côté, ceux qui combattoient à cheval, n'étant pas propriétaires de leurs chevaux, l'expression ἵππους κεκτῆσθαι pouvoit encore ne leur pas convenir, si l'on veut l'expliquer par le verbe *possidere*.

Je crois bien avec M. Fréret, que, dans les premiers temps, les trois cents Chevaliers de Sparte, qui étoient alors l'élite de la jeunesse, servoient souvent à pied auprès de la personne du Roi : ils avoient cela de commun avec les *Celeres* ou *Equites* de Romulus, qui étoient aussi au nombre de trois cents. Si Hérodote & Thucydide les appellent τριηκόσιοι Σπαρτιητέων λογάδες, οὗτοι οἵπερ ἱππεῖς καλέονται, *les trois cents hommes choisis de Sparte, qui se nomment Chevaliers*, on ne peut, ce me semble, conclure de cet énoncé, qu'ils n'avoient pas de chevaux, & ne servoient qu'à pied. Hérodote les désigne ainsi après les victoires remportées sur

Hérod. l. VIII, cap. CXXVI. Thucid. l. V.

Xerxès ; & Thucydide, dans les premières années de la guerre du Péloponnèse, à l'occasion de la première bataille de Mantinée où le roi Agis qui étoit placé à l'aile droite, les avoit auprès de lui.

Quand même ils auroient servi à pied dans cette action (car il ne s'agit d'eux, dans Hérodote, que pour une escorte donnée par honneur à Thémistocle, lorsqu'il passoit à Sparte), il n'en seroit pas moins vrai que, par leur institution, ils devoient aussi servir à cheval; le passage de Plutarque, dans la vie de Lycurgue, appuyé de celui de Xénophon, étant sur ce point sans équivoque *(h)*. Au surplus, il se pourroit bien qu'ils eussent négligé de fort bonne heure le service de Cavaliers, qui étoit peu de leur goût, & que dans les cas où l'on avoit besoin de Cavalerie, on la levoit à Lacédémone, à peu-près de la manière qu'on le trouve dans le sixième livre de l'Histoire Grecque par Xénophon.

L'institution de Lycurgue qui n'est pas citée comme une chose nouvelle & extraordinaire, prouve que la Cavalerie n'étoit pas inconnue dans la Grèce, & qu'on en faisoit déjà quelqu'usage. Le temps où les courses des chevaux paroissent commencer à Olympie, ne sauroit être une indication pour la nouveauté de l'usage de la Cavalerie, puisqu'on en voit dans la première guerre de Messène, un siècle avant ces sortes de courses, qui ne paroissent qu'à la trente-troisième *Pausanias,*
Olympiade, six cents quarante-quatre ans avant Jésus-Christ. *vers. 394.*

(h) Xénophon, dans la *République de Lacédémone*, dit que Lycurgue distribua l'Infanterie pesamment armée en six parties, ainsi que la Cavalerie : Οὕτω γε μὴν κατανεμημένων μόρας μὲν διεῖλεν ἓξ καὶ Ἱππέων καὶ ὁπλιτῶν. Plutarque, de son côté, dit que Philostéphane attribue à Lycurgue l'Ordonnance de la Cavalerie par compagnies appelées *Oulames*, dont chacune étoit de cinquante hommes qui se rangeoient en carré. Ce Philostéphane étoit de Cyrène, & écrivoit sous Ptolémée-Philadelphe. Si les trois cents hommes d'élite appelés par Hérodote & Thucydide, Ἀγαθοεργοὶ, & auxquels ils donnent aussi le nom de Chevaliers, Ἱππεῖς, ne sont pas les mêmes que ceux dont a parlé Xénophon, & que Plutarque dit avoir été divisés en compagnies de cinquante hommes, il sera toujours certain que Lycurgue établit un corps de Cavalerie.

Néanmoins, quoique la Cavalerie ne fût point une chose nouvelle, on ne trouve que fort peu d'occasions où l'on s'en soit servi, jusqu'après la bataille de Platée contre Mardonius, général des Perses. Tous les petits États de la Grèce, où chaque ville prétendoit à l'indépendance, avoient des facultés trop bornées pour mettre sur pied des corps de Cavalerie proportionnés à ceux de l'Infanterie. Leur pauvreté les mettant dans l'obligation de combattre à pied, ils s'appliquèrent principalement à cette espèce de service, & donnèrent peu d'attention à celui de la Cavalerie dont ils ne pouvoient pas faire un grand usage.

Chaque ville avoit ses citoyens classés, & de ceux qui étoient en état de porter les armes, on composoit un nombre déterminé de troupes d'Infanterie qui devoient être toujours prêtes à marcher dans le besoin : telles étoient les six polémarchies ou régimens de Sparte, les cinq d'Argos qu'on appeloit *les Anciens* *, les Tribus d'Athènes, & ainsi du reste. On connoît la méthode de Sparte & celle d'Athènes pour la levée & l'entretien de leur Cavalerie nationale, & l'on peut juger que les autres Républiques, qui en avoient, s'y prenoient d'une manière équivalente. Par l'institution de Lycurgue, les Cavaliers étoient des citoyens choisis, chargés de se monter, à quoi l'État devoit sans doute avoir pourvu, puisque le Législateur avoit rendu toutes les portions de terre égales. Mais soit que cette égalité n'ait jamais été exactement établie, ou qu'insensiblement elle se soit altérée, il paroît certain que, dans la suite, c'étoient les plus aisés qui devoient fournir des chevaux pour la Cavalerie; ce qui se pratiquoit à peu-près de même chez les Athéniens *(i)*.

* Parce qu'ils étoient permanens.

Voy. Xénophon, Hist. Grecque, liv. VI.

(i) Le peuple d'Athènes étoit divisé en trois ordres; les Chevaliers, les *Zygites* & les *Thètes*. Le premier étoit soudivisé en deux classes: les citoyens de la première devoient avoir cinq cents médimnes de revenu; ceux de la seconde, quatre cents: c'étoient ceux-ci qui étoient chargés de l'entretien des chevaux pour la Cavalerie. Les Zygites, moins riches que les citoyens des premières classes, devoient se joindre deux ensemble pour fournir & entretenir un cheval, en cas de besoin, lorsqu'on augmentoit la Cavalerie. Les Thètes étoient tous les mercénaires qui ne possédoient point de terres.

J'ai dit que jusqu'après la bataille de Platée, les Grecs employèrent rarement, dans leurs guerres, de la Cavalerie. On peut ajouter que, dans les occasions où ils s'en servirent, elle fut toujours très-peu nombreuse & sans proportion avec l'Infanterie. Il faut cependant en excepter les Thessaliens, dont le pays abondoit en chevaux excellens, & qui par cette raison s'adonnèrent de bonne heure au service de la Cavalerie. Dans les deux guerres de Sparte & de Messène, dont la première commença sept cents quarante-trois ans avant notre ère, & deux cents cinquante-trois ans avant la bataille de Marathon, il y eut plusieurs actions, dont deux des plus importantes nous montrent de la Cavalerie des deux côtés. Dans la première, Pausanias dit que les Messéniens avoient cinq cents, tant Cavaliers, qu'Armés à la légère, & que la Cavalerie de Sparte étoit égale en nombre à celle des Messéniens. Comme les deux phalanges se trouvoient séparées par un ravin, elles ne purent en venir aux mains, de sorte que toute l'affaire se passa entre les deux Cavaleries & les Armés à la légère. La nuit étant survenue, & les Lacédémoniens ayant trouvé le lendemain les Messéniens retranchés, ils se retirèrent. Dans un autre combat qui fut très-vif entre l'Infanterie, les deux Cavaleries qui étoient en petit nombre, ne firent rien, dit Pausanias, de mémorable ; & il ajoute ensuite que les peuples du Péloponnèse n'étoient pas alors expérimentés dans la Cavalerie : Οὐ γὰρ τοι ἀγαθοὶ τότε ἱππεύειν ἦσαν οἱ Πελοποννήσιοι. *In Messenicis, lib. IV.*

Dans le dernier combat de la première guerre, qui se passa au pied du mont Ithome, on ne voit point de Cavalerie, de part ni d'autre : elle y eût cependant été très-nécessaire aux Lacédémoniens qui furent harcelés & enveloppés par le grand nombre d'Armés à la légère qu'avoient les ennemis, de sorte que leur phalange ayant été à la fin séparée & rompue, ils furent complettement défaits.

Il paroît dès-lors que, malgré l'institution de Lycurgue, les Spartiates ne donnoient pas beaucoup d'attention à leur Cavalerie ; & l'éloignement qu'ils avoient pour ce service,

leur étoit si naturel, qu'ils ne s'en guérirent jamais entièrement. Le nombre des occasions dans lesquelles ils furent battus, ou faute de cette arme, ou par son infériorité, ne fut pas capable de les corriger sur ce point. Les autres États de la Grèce n'étoient pas plus soigneux dans ces premiers temps d'entretenir de la Cavalerie : ils mettoient toute leur confiance dans la phalange à laquelle on joignoit des Armés à la légère qui se servoient, les uns de javelots, d'autres de frondes, & quelques-uns de l'arc : ces derniers étoient en très-petit nombre, quoiqu'ils fussent cependant les plus utiles. La Cavalerie, lorsqu'on en avoit, étoit trop foible pour la partager sur les deux ailes : on la plaçoit sur un flanc, ou en avant, pour commencer le combat, & plus souvent derrière, pour servir de réserve. Depuis les deux guerres de Messène, jusqu'après l'irruption de Xerxès, les Grecs ne changèrent point de méthode *(k)* : on n'aperçoit que les Thessaliens qui se soient attachés à la Cavalerie; & il paroît même que leur goût pour elle dominoit sur celui de l'Infanterie. Ils envoyèrent mille chevaux au secours de Pisistrate, lorsqu'il fut attaqué par les Lacédémoniens que ceux d'Athènes, partisans de la liberté, avoient appelés pour le chasser. Tout le Péloponnèse n'étoit peut-être pas alors en état d'en assembler le même nombre. Les Athéniens qui combattirent à Marathon avec dix mille hommes, dont mille étoient Platéens, n'avoient pas une seule troupe de Cavalerie. Il n'y en a point de nommée dans les forces des Alliés qui s'assemblèrent à Platée pour combattre Mardonius *(l)*. Il seroit étonnant que, dans

(k) La première guerre de Messène commença sept cents quarante-trois ans avant Jésus-Christ, & la seconde environ soixante ans après. Elles durèrent chacune vingt années. L'expédition de Xerxès finit l'an 479 avant Jésus-Christ.

(l) Selon Diodore, le nombre des Grecs alliés étoit de cent mille, & celui des Perses, de cinq cents mille; mais, selon Hérodote *(liv. IX)*, qui fait l'énumération de toutes les Troupes, en marquant ce que chaque peuple avoit fourni, l'armée Grecque étoit de cent dix mille hommes, dont soixante-dix mille étoient comptés comme Armés à la légère : les autres qui étoient pesamment armés, composoient la phalange. De ces derniers il y avoit dix mille Lacédémoniens, dont cinq mille

une armée aussi nombreuse, il n'y ait pas eu une seule troupe de Chevaux, d'autant que l'on en voit dans le corps que les Thébains avoient amené aux Perses *(m)*. Ce silence de *Herod. lib. IX.* l'Histoire, prouve du moins que, s'il y avoit de la Cavalerie, c'étoit en très-petit nombre, & qu'elle n'eut que peu de part à la victoire. Comme Hérodote a dénommé avec exactitude l'Infanterie de chacun des Alliés, & marqué la place qu'elle tenoit dans l'ordre de bataille, dont les pesamment Armés de Sparte avoient la droite, & les Athéniens la gauche, l'une étant appuyée au mont Cithéron, l'autre à la rivière d'Asope, on ne voit pas en effet quel poste la Cavalerie auroit occupé : elle ne pouvoit être que derrière en réserve. Dans une première action où les Mégariens au nombre de trois mille, campés un peu plus avant dans la plaine que les autres, furent attaqués par un corps de Cavalerie Persanne & prêts à succomber, Aristide, averti du danger qu'ils couroient, envoya promptement à leur secours une troupe de trois cents hommes d'élite, à laquelle il joignit des Archers. Leur arrivée changea la face du combat qui tourna bientôt à l'avantage des Mégariens : les Perses furent repoussés, & leur Général, nommé *Masistius*, y perdit la vie. Cette Troupe d'élite est exprimée dans Hérodote, Ἀθηναίων οἱ τριηκόσιοι λογάδες ; elle étoit commandée par Olympiodore, & paroissoit destinée pour être en réserve.

Spartiates : ceux-ci avoient chacun sept Ilotes ; ce qui en faisoit trente-cinq mille qui étoient tous *Psiles* (Ψιλοὶ, nus ou sans cuirasses). Dans les autres troupes Grecques, le nombre des Psiles égaloit celui des pesamment Armés. Suivant Hérodote, les Perses étoient trois cents mille hommes de pied, sans la Cavalerie ; & les Grecs qui leur étoient joints, environ cinquante mille.

(m) Les Perses avoient de leur côté les Thébains, des Thessaliens, des Locriens & une partie des Phocéens. Les uns, comme les Thébains, s'étoient joints à eux volontairement ; les autres, par la crainte & le desir de conserver leur pays. L'armée de Xerxès, semblable à un torrent avoit entraîné tout ce qui se trouvoit sur son passage. Le roi de Macédoine, Alexandre, avoit été forcé de la suivre ; mais il conserva de la bonne volonté pour les Grecs, & lorsqu'il sut que Mardonius avoit dessein de les attaquer, il hasarda tout pour les en avertir, étant venu lui-même pendant la nuit trouver Aristide.

On ne sauroit assurer que ce fussent des Cavaliers ; mais il y a tout lieu de le soupçonner, vu qu'ils ne sont désignés ni comme Oplites, ni comme Infanterie légère, & que n'ayant point de place dans la ligne, ils étoient faits pour se porter par-tout où le besoin l'exigeoit.

Les deux batailles de Marathon & de Platée sont des exemples mémorables & frappans de la grande force de l'Infanterie, lorsqu'elle est armée convenablement & disposée dans un ordre solide. Des armées immenses, très-fortes en Cavalerie, partie armée de pied en cap, partie composée d'Archers très-redoutables, viennent se briser contre une ligne d'Infanterie comme contre un mur. Néanmoins si les Généraux des Perses, moins ignorans, n'eussent point attaqué les Grecs dans des lieux où ils ne pouvoient profiter de l'avantage de leur nombre en le déployant, & qu'ils se fussent contentés de les harceler avec leur Cavalerie, il est probable que la guerre auroit tourné à leur avantage : car les Grecs ne pouvant s'opposer par-tout à leurs courses, auroient été forcés ou de se retirer, ou de les aller combattre dans des plaines qui ne pouvoient leur être favorables ; ce qu'ils n'auroient osé faire vraisemblablement que par un coup de désespoir. Cette guerre fit sentir aux Grecs ce qui leur manquoit. Ils avoient éprouvé combien le défaut de Cavalerie les avoit fait souffrir dans plusieurs occasions, & ils ne pouvoient se dissimuler les risques qu'ils auroient courus, si leurs ennemis se fussent conduits sur un meilleur plan. Ces considérations les firent déférer au conseil d'Aristide, qui, dans la première assemblée générale tenue après la retraite des Perses, proposa de lever sur toute la Grèce, dix mille hommes de pied & mille Chevaux, avec une flotte de cent Vaisseaux qui feroient entretenus pour faire la guerre aux Barbares.

Plutarque dans Aristide.

Il y a toute apparence que, si les Perses avoient passé une troisième fois en Europe, ils auroient trouvé les Grecs mieux préparés à la guerre, qu'ils ne l'avoient été précédemment, & mieux disposés à les recevoir : mais cet ennemi humilié

humilié & retiré en Asie, dont les flottes d'Athènes furent ravager les côtes, ayant rendu les Grecs tranquilles de ce côté, ils retombèrent en quelque sorte dans leur ancienne négligence, & ne se mirent pas beaucoup en peine d'augmenter leurs forces en Cavalerie, celles d'Infanterie leur paroissant toujours suffisantes pour démêler les différends que la jalousie faisoit naître entr'eux. Dans l'espace de cinquante années qui s'écoulèrent depuis la retraite de Xerxès, jusqu'au commencement de la guerre du Péloponnèse, Sparte & Athènes augmentèrent leur domination, & affermirent séparément leur puissance. Lorsque les Lacédémoniens entreprirent le siége d'Ithome, comme ils étoient peu versés dans l'art d'attaquer les villes, ils eurent recours aux Athéniens plus habiles qu'eux, pour les seconder. Ceux-ci s'y portèrent de leur mieux; mais la place n'ayant pas été soumise, aussi-tôt que les Lacédémoniens le comptoient, ils prirent de l'ombrage des Athéniens, & les renvoyèrent seuls de tous les Alliés, sous prétexte qu'ils n'avoient plus besoin d'eux. Cet affront dont les Athéniens dissimulèrent pour-lors le ressentiment, mit dans leurs cœurs un germe de haine & d'animosité qui éclata bientôt après, & devint, dit Thucydide, la source de la discorde de ces deux Républiques qui furent si long-temps armées l'une contre l'autre. Ithome s'étant enfin rendue après dix ans de siége, ou plutôt de blocus, les Athéniens en reçurent les habitans fugitifs, & les établirent à Naupacte, ville qu'ils avoient prise sur les Locriens. Ils s'unirent avec les Argiens & les Thessaliens, débauchèrent quelques Alliés de Sparte, & commencèrent à lui faire la guerre, ainsi qu'aux Corinthiens. Une des principales actions fut le combat de Tanagre en Béotie. Les Athéniens avoient assemblé quatorze mille hommes, qui paroissent avoir été tous gens de pied; car il n'est parlé que de Cavaliers Thessaliens qui vinrent les joindre, mais passèrent ensuite du côté de leurs ennemis qui remportèrent l'avantage dans cette action. Peu de temps après, les Athéniens firent une irruption dans la Thessalie, & s'approchèrent de la ville de Pharsale qu'ils manquèrent.

Thucyd. lib. I.

Idem.

Idem.

D'ailleurs ils furent continuellement harcelés par la Cavalerie Theſſalienne, de ſorte qu'ils n'oſoient s'écarter de leur camp, ni ſe mettre en marche ſans de grandes précautions, les Theſſaliens étant ſur eux, & les environnant de toutes parts au moindre mouvement qu'ils faiſoient.

Cette guerre fut ſuivie d'une autre qu'on appelle *ſacrée*, où l'on ne voit pas plus de Cavalerie qu'auparavant dans l'un & l'autre parti, dont les Chefs étoient encore Sparte & Athènes. Il n'en paroît pas davantage dans diverſes expéditions, juſqu'à la guerre du Péloponnèſe *(n)*. Enfin, dans les préparatifs que les Athéniens firent pour celle-ci, on trouve treize mille peſamment Armés, l'élite de la jeuneſſe d'Athènes, ſeize cents Archers à pied & douze cents Chevaux, non compris des Archers à cheval, Ἱπποτοξόται,
Thucyd. l. I. qui étoient étrangers, & dont Thucydide ne dit pas le nombre. Le reſte des citoyens armés, qui montoient à ſeize mille, étoit uniquement deſtiné pour la garde des murailles de la ville, de la fortereſſe Munychia, & des longs murs qui alloient au Pirée & à Phalère. Ce n'étoit-là qu'une partie des forces de cette République, alors au période de ſa grandeur : les principales étoient dans la Marine où elle avoit tourné ſes vues depuis la défaite des Perſes. Elle diſpoſoit de trois cents vaiſſeaux qui contenoient ſes Alliés dans le devoir, & lui donnoient l'empire de la mer. Le parti des Lacédémoniens n'étoit pas égal de ce côté ; mais leurs forces de terre étoient nombreuſes en Infanterie. Pour ce qui regarde la Cavalerie, il ſeroit difficile de l'évaluer avec quelque exactitude. Athènes, au moyen des tributs qu'elle tiroit de ſes Alliés, ſe chargeoit de tous les frais de la guerre *(o)*: ceux de Sparte, plus libres, fourniſſoient leur contingent de Troupes ou de Vaiſſeaux. Les villes d'Italie & de Sicile, qui étoient entrées dans ſon alliance, donnoient

(n) Elle commence quatre cents trente-un ans avant Jéſus-Chriſt, trois cents vingt-trois après la fondation de Rome.

(o) Ses revenus montoient à ſix cents talens du temps de Périclès.

des galères; les Béotiens, les Phocéens, les Locriens étoient chargés de fournir la Cavalerie.

Dans la première campagne, les Alliés de Lacédémone assemblèrent leurs Troupes à l'isthme de Corynthe, & marchèrent de-là dans l'Attique : ils échouèrent à l'attaque d'une petite ville nommée *Oénée*, & se contentèrent de ravager le pays où ils se répandirent. Périclès à qui les Athéniens avoient confié l'administration de leurs affaires, considérant leur supériorité sur mer, & celle des ennemis en Troupes de terre, avoit fait résoudre un plan de défensive, par lequel on devoit se contenter de garder la ville, & d'empêcher, autant qu'il seroit possible, la dévastation de la campagne avec la Cavalerie & l'Infanterie légère. Ce plan fut suivi constamment les premières années, même après sa mort *(p)*. Les Lacédémoniens entroient dans l'Attique, la désoloient par leurs courses; mais au bout de quelque temps, le défaut de vivres & les flottes Athéniennes qui menaçoient le Péloponnèse, les obligeoient de s'en retourner. Il paroît que, dans toutes ces expéditions, leurs forces en Cavalerie n'étoient rien moins que supérieures à celles d'Athènes. On voit même dans la quatrième campagne, que la Cavalerie de cette République les contint de manière que leurs Troupes légères n'osoient s'écarter. Tandis que les Athéniens souffroient chez eux, ils portoient la guerre au-dehors, & la soutenoient avec avantage, au moyen de leur Marine. Ils entretenoient six mille hommes contre Potidée : Sitalcès, roi de Thrace, avec lequel ils avoient un traité, devoit leur fournir de la Cavalerie & des Peltastes. Ils assujettissoient Mitylène, & faisoient des descentes sur les côtes de la Laconie, pour l'une desquelles ils embarquèrent trois cents Chevaux avec quatre mille pesamment Armés. On voit peu

(p) Les Athéniens murmurèrent beaucoup, dès qu'ils virent ravager leurs maisons de campagne : ils accusèrent Périclès de tous leurs maux, & le condamnèrent même à une amende; néanmoins ils ne purent se refuser à ses raisons, & continuèrent de suivre ses maximes.

d'actions de cette guerre, d'une certaine importance, où il n'y ait point eu de Cavalerie.

Dans le détail que nous donne Thucydide, de ce qui se passa à Délie & à Mantinée, nous voyons deux batailles rangées où la Cavalerie de part & d'autre forme les deux ailes. Dans celle de Délie, d'un côté étoient les Thébains, les Thespiens, les Orchoméniens, & quelques autres Alliés. Leur armée consistoit en sept mille Oplites, mille Peltastes, dix mille Armés à la légère & mille Chevaux. Les Thébains qui tenoient la droite, s'étoient rangés sur vingt-cinq de profondeur; leurs Alliés, chacun comme il le voulut. Les Armés à la légère & la Cavalerie étoient partagés également sur les deux ailes. Les Athéniens avoient une égale quantité d'Oplites, mais beaucoup moins d'Armés à la légère, en état de combattre; c'est pourquoi ils ne firent que huit rangs, afin d'avoir un front égal à celui de leurs ennemis.
Thucyd. l. IV. Leur Cavalerie, dont Thucydide ne dit pas le nombre, étoit aussi sur les deux ailes, ἐφ' ἑκατέρῳ τῷ κέρᾳ. Comme le terrein étoit coupé par des ravines & des ruisseaux du côté des ailes, on ne s'y joignit point. La plupart des Béotiens qui étoient à la gauche des Thébains, furent renversés; mais ceux-ci poussèrent les Athéniens qui se trouvoient devant eux. Comme la droite des Athéniens, qui avoit vaincu, s'étoit repliée sur ce qui restoit entier des Béotiens, elle vit paroître deux corps de Cavalerie, qui, débouchant de derrière une colline, la prenoient à dos. La frayeur saisit cette partie qui étoit déjà fort en désordre; en sorte que les Athéniens s'enfuirent de toutes parts. Cette Cavalerie qui détermina la victoire en faveur des Thébains, avoit été détachée par Pagondas, un de leurs Béotarques, qui lui avoit ordonné de faire le tour de la colline pour tomber inopinément sur les Athéniens: Παγώνδου περιπέμψαντος δύο τέλη τῶν Ἱππέων ἐκ τοῦ ἀφανοῦς περὶ τὸν λόφον.

La bataille qui se donna près de Mantinée, & qui en porte le nom, est une des plus considérables. Plusieurs Alliés s'étoient réunis de part & d'autre. Du côté des Lacédémoniens

étoient les Tégéates, les Ménaliens, les Héréens d'Arcadie; la phalange Lacédémonienne étoit à la gauche, ayant son flanc couvert par le corps des six cents Scirites. Les Alliés étoient placés de suite, & la droite se trouvoit fermée par quelques troupes de Lacédémone : la Cavalerie formoit les deux ailes. De l'autre part, les Mantinéens avoient la droite, parce qu'ils étoient partie principale dans cette occasion où il s'agissoit de les secourir. Après eux, venoient les Alliés d'Arcadie, ensuite les Argiens, les Cléoniens & les Ornéens. Les Athéniens occupoient la gauche, ayant aussi de ce côté leur Cavalerie que Thucydide appelle Ο'ικεῖοι, pour marquer qu'elle étoit composée de citoyens d'Athènes. Celle des Alliés étoit sans doute à la droite; ce que l'Historien a négligé de marquer. Le narré de cette bataille est l'endroit de Thucydide le plus intéressant & le plus curieux pour la connoissance de l'état où étoit alors la Tactique chez les Grecs, particulièrement celle des Lacédémoniens, la constitution de leur Infanterie, & leurs maximes. Ce qui se passa dans le combat où la gauche de l'une & l'autre armée fut battue, me fourniroit plusieurs observations qui pourroient m'entraîner trop loin : il suffit pour mon sujet, de remarquer ce qui concerne la Cavalerie. La gauche des Lacédémoniens se trouvant débordée par les Mantinéens, fut emportée hors de la ligne ; mais Agis qui commandoit la droite de l'Infanterie Lacédémonienne, fit plier les Athéniens & les Argiens. Il est dit que les trois cents Chevaliers étoient auprès de lui, & qu'ils chargèrent en même temps : *καὶ περὶ αὐτον οἱ τελακόσιοι Ἱππῆς καλέμενοι.* Il n'y a rien dans le récit de Thucydide, qui indique que cette Troupe fût à cheval ; & je dois convenir qu'elle paroît n'être ici qu'un corps d'élite qui accompagnoit le Roi. La Cavalerie ne fit rien de décisif dans cette bataille, où toute l'action paroît s'être passée entre l'Infanterie : la Cavalerie n'y eut d'autre part que d'arrêter les progrès des ailes d'Infanterie victorieuses : *καὶ μαλίστα ἐταλαιπώρησαν, εἰ μὴ οἱ Ἱππεῖς παρόντες αὐτοῖς ὠφέλιμοι ἦσαν.* Voilà tout ce qui est dit de la Cavalerie.

Thucyd. l. V.

Quoique la gauche de la phalange Lacédémonienne ait d'abord été battue, comme Agis battit auſſi celle des ennemis & tourna ſur leurs derrières, la victoire ſe déclara pour lui. Il eſt à propos de remarquer que l'on voit dans cette action & dans la précédente, la Cavalerie placée de front avec la phalange ſur les deux ailes ; ce qui prouve que les Grecs n'étoient pas dans l'habitude de la mettre devant l'Infanterie, uſage qu'on a voulu leur faire tirer des temps héroïques où l'on plaçoit ſouvent de même les chars. Ceux qui ont eu cette opinion, ſe ſont fondés ſur la diſpoſition de la Cavalerie à la bataille de Leuctre. Lorſqu'il ſera temps, je dirai les motifs qui ont pu occaſionner cette bizarrerie *(q)*.

Après la priſe de Mégare par les Athéniens, Braſidas, général de Lacédémone, ayant marché pour ſecourir cette ville ou la

(q) On voit dans cette même campagne, peu de temps avant la bataille de Mantinée, que, dans l'armée des Lacédémoniens & de leurs Alliés, les Thébains avoient amené cinq mille Oplites, autant d'Armés à la légère, cinq cents Chevaux avec le même nombre de Fantaſſins : ceux-ci ſont appelés Ἄνιπποι, & ne doivent point être confondus avec les Armés à la légère, appelés Ψιλοί. Ces *Anippoi* étoient des Fantaſſins dreſſés à combattre avec la Cavalerie. Chaque Cavalier avoit le ſien qui étoit comme ſon acolythe, le ſervoit, & devoit l'aider dans l'occaſion. Ces ſortes de Fantaſſins ont été fort en uſage chez les Germains (Tacit. *de more Germ.*). Céſar nous apprend qu'ils ſuivoient les Cavaliers à la courſe, en s'attachant aux crins de leurs chevaux *(de Bell. Gall. l. I)*. Il y en avoit de même chez les Numides. Lorſque les Vélites furent inſtitués pendant le ſiége de Capoue, on les deſtina à un uſage ſemblable ; ce fut un Centurion nommé Nævius, qui propoſa cet expédient pour fortifier la Cavalerie Romaine qui étoit ſouvent maltraitée par celle des ennemis. Chaque Cavalier devoit en prendre un en croupe : *Eos ſingulos in equos ſuos accipientes Equites aſſueſecerunt, & vehi poſt ſeſe, & deſilire perniciter, ubi ſignum datum. (T. Liv. lib. XXVI. Val. Max. lib. II, cap. III)*. Comme il n'y avoit plus de Vélites du temps de Céſar, il ſtyla pendant la guerre des Gaules, des Soldats tirés des cohortes, à combattre parmi ſa Cavalerie : *Adoleſcentes atque expeditos, ex anteſignanis electos Milites ad pernicitatem armis inter Equites prœliari juſſit (de Bell. Civil. lib. III)*. Je ne crois pas cependant que chaque Cavalier eût ſon Fantaſſin à côté de lui dans le combat. Dès qu'on étoit prêt d'en venir aux mains, ces Fantaſſins ſe mettoient par pelotons entre les turmes, lançant leurs javelots ſur les ennemis, & tâchant d'entrer dans leurs eſcadrons pour les prendre en flanc ou à dos.

reprendre, les Thébains qui devoient se joindre à lui, étoient au nombre de deux mille deux cents Oplítes & de six cents Chevaux. Il y eut entr'eux & la Cavalerie Athénienne, un combat qui dura assez long-temps, & où ils eurent l'avantage : néanmoins, comme les Athéniens ne se conduisoient pas plus que les Lacédémoniens, à cet égard, sur des règles déterminées, ils manquoient souvent de Cavalerie où elle auroit été plus nécessaire. Ayant fait une irruption dans l'Étolie, ils n'y envoyèrent que des pesamment Armés & de l'Infanterie légère. S'il y avoit de la Cavalerie, elle étoit en si petit nombre, que l'Histoire n'a pas daigné la nommer. Aussi cette expédition leur fut très-funeste. Environnés & harcelés sans relâche par la Cavalerie légère des Étoliens & leur Infanterie qui ne l'étoit pas moins, l'une & l'autre habituées à combattre dans les lieux les plus difficiles, & à la manière des Parthes ou des Numides, ils succombèrent & furent entièrement défaits. Lorsqu'ils firent leur entreprise sur la Sicile, il y avoit dans le premier envoi de Troupes qui partit sous les ordres de Nicias, Lamachus & Alcibiade, cinq mille cent Oplites, quatre cents quatre-vingts Archers, dont quatre-vingts Crétois, sept cents Frondeurs de Rhodes, & quelqu'autre Infanterie légère fournie par des Alliés. On ne voit à la suite de cet armement, qu'un bâtiment de transport * qui portoit trente Chevaux ; c'est qu'ils comptoient sur les Égestains en faveur desquels ils entreprenoient cette guerre, ou qui en étoient du moins le prétexte, & qu'ils devoient aussi acheter des chevaux, ou fournir des moyens pour en lever en Sicile : le manque de cette arme, les obligea de ranger toujours la côte, n'osant faire aucune marche par terre ; & lorsqu'ils débarquèrent devant Syracuse, ce fut à la faveur d'un faux avis qu'ils firent donner aux Généraux des ennemis qui envoyèrent leur Cavalerie vers Catane, où ils comptoient que se feroit le débarquement.

Thucyd. l. IV.

Idem, l. VI.

* Ἱππαγωγῷ.

L'armée Athénienne ayant pris un poste très-avantageux, les Syracusains qui avoient été rejoints par leur Cavalerie,

forte au moins de douze cents Chevaux, sortirent & se rangèrent en bataille. Les Athéniens se mirent à huit de hauteur, & formèrent une seconde ligne semblable, pour soutenir la première, espèce de phénomène dans la Tactique Grecque. Les Syracusains, rangés sur seize, avoient mis à leur droite toute leur Cavalerie avec des Armés à la légère. Le poste que les Athéniens avoient pris pour camper, étoit appuyé à droite par un étang, des bois & des maisons ; à gauche, par des rochers impraticables : mais comme, en marchant au-devant des ennemis, ils pouvoient perdre en partie les appuis de leurs flancs, ou que la Cavalerie auroit pu tourner par-derrière les rochers, ces considérations les déterminèrent à prendre la disposition sur deux lignes, que Thucydide appelle *plaision*, ἐν πλαισίῳ. C'est ainsi que les Grecs nommoient un carré long, vide, qui étoit un ordre de bataille propre à faire front par-tout. Sans doute que les flancs devoient être couverts par quelques Troupes dont Thucydide n'a point parlé : peut-être aussi qu'ils étoient assez bien appuyés, pour qu'il ne fût pas nécessaire de fermer les extrémités du plaision ; c'est ce qu'on peut conjecturer d'après leur position. Le combat commença par les Armés à la légère, Frondeurs & Archers, qui, de part & d'autre, se battirent sur le front des deux armées, se chassant réciproquement : καὶ τρόπας, οἵας εἰκὸς ψιλοὺς, ἀλλήλων ἐποίουν. Mais les sacrifices étant achevés, & les trompettes ayant sonné la charge, les Athéniens, avec leurs Alliés, marchèrent hardiment & rompirent d'abord la gauche des ennemis ; le désordre se communiqua bientôt à ce qui restoit de leur Infanterie qui s'enfuit vers la ville ; la Cavalerie qui n'avoit pas souffert, contint les victorieux & les arrêta dans leur poursuite. La position des Athéniens dans ce combat leur fit aisément braver la Cavalerie ; & c'est ce que pourra toujours faire en pareil cas, une bonne Infanterie bien ordonnée. Cependant, comme les batailles rangées sont des évènemens rares à la guerre, il y a dans le cours des opérations, une infinité de circonstances où le défaut de Cavalerie fait non-seulement

Lib. VI.

non-seulement beaucoup souffrir, mais où l'on peut être arrêté à chaque pas, & voir échouer ses entreprises.

Les Athéniens, sur les représentations de leurs Généraux, envoyèrent un secours de deux cents cinquante Cavaliers qui devoient se monter en Sicile, & de quelques Archers. Il leur vint aussi des Troupes de Naxe & d'autres villes qui se déclarèrent pour eux, avec trois cents Cavaliers fournis par les Égestains. Ces renforts les mirent plus à leur aise, pour continuer cette guerre, quoique la supériorité des Syracusains en Cavalerie les incommodât toujours beaucoup : ils se virent même bientôt hors d'état de se maintenir devant la ville, par la diminution de leur Infanterie, & les secours que Syracuse reçut de Lacédémone, de Corynthe, & de divers peuples de la Sicile *(r)*. Les Athéniens, honteux de renoncer à une entreprise à laquelle ils s'étoient laissés entraîner, dans l'ivresse de leur ambition & de leur espérance, malgré les sages conseils de Nicias, qui tâcha de les en détourner, prirent la résolution d'y envoyer une nouvelle armée, quoiqu'ils eussent les Lacédémoniens à leur porte, qui avoient fortifié Décelie *, à la persuasion d'Alcibiade. On sait quelle fut la fin malheureuse de cette expédition, où l'armée d'Athènes manquant de tout, enfermée du côté de la mer, après la défaite de la flotte, obligée de se retirer par terre vers Catane, fut enveloppée & forcée de se rendre à discrétion.

* A cinq lieues d'Athènes.

Il ne paroît pas que Sparte ait changé ses maximes pendant tout le cours de cette guerre. Quoique Pausanias ait dit que les Lacédémoniens, après la guerre des Perses,

(r) Gylippe ayant amené des Troupes de Lacédémone, auxquelles il joignit celles de plusieurs villes de Sicile, vint par terre attaquer différens forts de la circonvallation des Athéniens, qui se trouva coupée, tant par cette voie, que par des doubles retranchemens que les Syracusains poussèrent en avant. Cela donna lieu à plusieurs combats, soit contre Gylippe, soit contre les Syracusains. Pendant tout le temps que les Athéniens demeurèrent devant la place, il n'y eut point d'attaque régulière bien décidée ; & presque toutes les actions se passèrent en-dehors des murs ; en sorte que ce fut plutôt un blocus, qu'un siége.

furent de tous les Grecs ceux qui s'attachèrent le plus à nourrir des chevaux, & à s'exercer pour les jeux, on ne voit pas que cela leur ait donné plus de goût pour la Cavalerie, ni plus d'attention à la former. Lorsque les Athéniens se furent emparés de Pyle, sur la côte du Péloponnèse, ainsi que de la petite île de Cythère & de celle de Sphacterie, où environ quatre cents Lacédémoniens furent tués ou faits prisonniers, l'inquiétude qu'on en conçut à Sparte, engagea de mettre sur pied quatre cents Chevaux & des Archers. Il y a lieu de croire que depuis long-temps on avoit même négligé de faire marcher le petit corps de Cavaliers institué

Lib. IV.

par Lycurgue, puisque Thucydide remarque, dans cette occasion, que les Lacédémoniens agirent contre leur coutume: ὥστε παρὰ τὸ εἰωθὸς Ἱππέας τετρακοσίους κατεστήσαντο. La Cavalerie dont ils s'étoient servis jusque-là dans leurs expéditions hors du Péloponnèse, ainsi que celle dont ils se servirent dans le reste de cette guerre, leur étoit fournie par leurs Alliés, tels que les Thébains & les Phocéens, dont j'ai déjà parlé.

* Magistrats appelés ordinairement les *trente Tyrans.*

Après l'expulsion des Trente * que les Lacédémoniens avoient établis à Athènes, lorsque l'ayant prise ils en changèrent le gouvernement, ils envoyèrent en Asie, à la sollicitation du jeune Cyrus, révolté contre son frère Artaxerxès-Mnémon, cinq mille hommes de pied commandés par Thymbron : ils y joignirent trois cents Chevaux qu'ils demandèrent aux Athéniens. Ceux-ci leur donnèrent les

Xénoph. Hist. Grecq. liv. III.

Cavaliers qui avoient servi de Gardes aux Trente, étant bien-aise de s'en défaire. Thymbron, à son arrivée, n'osa se risquer dans la plaine, faute de Cavalerie, & se contenta de camper sur des hauteurs, pour couvrir le pays de ses Alliés. Dercyllidas qui lui succéda, aidé par les secours qu'il reçut de divers endroits, profita de la division des deux Satrapes, Tissapherne & Pharnabase, prit plusieurs places, & maintint la liberté de ses Alliés. Agésilas, étant venu prendre le commandement, amena huit mille hommes * sans aucune Cavalerie; mais comme il s'agissoit, dans ces

* Deux mille Lacédémoniens, & six mille Alliés.

ſortes d'expéditions, de ſoutenir les villes Grecques de la côte d'Aſie qui vouloient être libres, contre les Satrapes du roi de Perſe, Sparte comptoit ſur elles pour fournir ce qui manquoit à ſes armées. Peu de temps après l'arrivée d'Agéſilas, on voit ſa Cavalerie, rangée ſur quatre de hauteur *, aux priſes en Phrygie contre celle des Perſes. Celle-ci étoit en colonne, n'ayant que douze de front, ſur une très-grande profondeur. Quoique cette diſpoſition ſoit aſſez haſardeuſe pour de la Cavalerie, celle des Grecs fut pliée & ne ſe tira d'affaire, que par le ſecours des peſamment Armés qui arrivèrent dans ce moment & favorisèrent ſa retraite. Comme elle étoit probablement très-foible, Agéſilas voulant s'en former un corps auſſi conſidérable que cette guerre le demandoit, ſtatua qu'un certain nombre des plus riches de chaque contrée ſerviroient à cheval, en leur permettant néanmoins de fournir à leur place un Cavalier monté & bien équipé. Le rendez-vous de toutes les levées, tant d'Infanterie que de Cavalerie, étant à Éphèſe, il les exerça aſſiduement pendant tout le quartier d'hiver, établit des prix pour ceux qui ſe diſtingueroient, & forma par ce moyen une fort bonne Cavalerie qui le ſervit enſuite utilement. Son armée étant aſſemblée, au-lieu d'entrer dans la Carie où Tiſſaphernes l'attendoit, il tourna vers Sardes, pays de plaine, & plus abondant en vivres. La Cavalerie Perſanne que le Satrape avoit placée ſur le Méandre, étant accourue au ſecours de ce pays, paſſa le Pactole, & tomba ſur les Fourrageurs de l'armée Grecque. Agéſilas envoya la ſienne à leur ſecours; ce qui obligea les Perſes de raſſembler leurs eſcadrons, & de ſe mettre en bataille. Cependant comme il remarqua que les ennemis n'avoient point avec eux leur Infanterie qui étoit encore fort éloignée, il ne voulut pas laiſſer échapper une ſi belle occaſion de combattre à ſon avantage : il forma promptement un corps des plus leſtes de ſes peſamment Armés, qu'il fit ſuivre par les Peltaſtes, & les envoya en diligence joindre ſa Cavalerie qui eut ordre d'attaquer l'ennemi, tandis qu'il

* Ἐπὶ τεττάρων.

Xénoph. Hiſt. Grecq. liv. III.

s'avanceroit avec la phalange *(f)*. Les Perses reçurent assez bien la première charge ; mais toutes les Troupes ayant donné en même temps, ils furent bientôt rompus, & la déroute fut complette.

Lorsque, dans une armée Grecque, l'Infanterie & la Cavalerie étoient dans une proportion raisonnable, ses succès n'étoient jamais douteux contre les Barbares. Cette dernière victoire éleva au plus haut point la puissance des Lacédémoniens. Le roi de Perse se crut obligé de demander la paix, en promettant de laisser toutes les villes Grecques d'Asie se gouverner selon leurs Loix ; mais en même temps elle excita la jalousie des autres Républiques, toujours prêtes à saisir la première occasion qui se présentoit d'abaisser une rivale qui leur faisoit ombrage. Thèbes, Corinthe, Athènes & Argos, s'unirent contre Sparte, sous de vains prétextes, & animées par les Émissaires des Perses. Cette ligue obligea les Spartiates de mettre en campagne toutes leurs forces, ainsi que celles de leurs Alliés, & de rappeler Agésilas dans le cours de ses succès les plus brillans.

Xénoph. Hist. Grecq. liv. III.

On trouve dans cette guerre, appelée *Corinthiaque*, deux batailles assez célèbres, par lesquelles on juge que les Grecs s'habituoient à mettre dans leurs armées une Cavalerie plus nombreuse & plus proportionnée, que dans les temps précédens. Cependant il faut observer qu'il y en avoit toujours bien moins du côté des Lacédémoniens, lorsqu'ils n'étoient

---

(f) Les Peltastes, Πελταςῶν, que les Latins nommoient *Cetrati*, formoient une Infanterie mitoyenne entre la phalange des pesamment Armés & les Psiles : ils étoient mieux armés que ceux-ci, mais plus légèrement que les Oplites. Leurs boucliers étoient moins grands, ainsi que leurs piques ; ils portoient aussi des javelots ou dards : ils servoient souvent comme les Psiles, & se rangeoient aussi en phalange comme les Oplites. Cette Infanterie étoit très-utile & fort estimée. On voit ici qu'Agésilas craignoit que l'ennemi ne lui échappât ; c'est pourquoi il se pressa d'envoyer de l'appui à sa Cavalerie, qui n'eut ordre sans doute que d'escarmoucher, jusqu'à ce que toutes les Troupes fussent ensemble. Le texte dit que les Soldats, tirés de la phalange, & les Peltastes coururent pour se joindre à la Cavalerie : Τοὺς δὲ Πελταςὰς ἐπὶ δρόμῳ ἰσηγιάδας.

pas unis à des peuples en état de leur en fournir. Dans la première action qui porte le nom de *Némée*, il y avoit d'un côté en Infanterie six mille Lacédémoniens & sept mille cinq cents des Alliés qui paroissent former le corps de bataille, trois cents Archers de Crète, & quatre cents Frondeurs : la Cavalerie n'étoit que de six cents chevaux. De l'autre côté étoient vingt-quatre mille Oplites, dont six mille Athéniens, quinze cents cinquante Chevaux, dont six cents Athéniens & huit cents Béotiens, & près de deux mille Armés à la légère. Xénophon, très-succinct dans le récit de cette bataille, ne parle que de quelques mouvemens de l'Infanterie, & ne dit pas un mot de la Cavalerie. Les Lacédémoniens, quoiqu'inférieurs de plus de moitié, eurent l'avantage par une manœuvre d'Infanterie, qui n'est pas de mon sujet, & dressèrent un trophée. *Xénophon, liv. IV.*

Cependant Agésilas qui avoit eu ordre de revenir, ramenoit ses Lacédémoniens avec une partie des Troupes levées en Asie, & marchoit à grandes journées. En traversant la Thessalie, la nombreuse Cavalerie de cette province l'obligea de former un plaision *(t)*, c'est-à-dire, de disposer son ordre de marche en un carré vide plus long que large : les deux longs côtés étoient composés de la phalange ; la Cavalerie fermoit la tête & la queue. Les Thessaliens n'osant s'adresser à la phalange, tournèrent sur l'arrière-garde ; mais Agésilas qui l'avoit renforcée de la Cavalerie qui étoit à la tête, les fit charger si vigoureusement qu'ils prirent la fuite, & ne reparurent plus. Ce petit succès lui fit un très-grand plaisir, vu la grande réputation de la Cavalerie Thessalienne & la facilité qu'il eut de continuer sa route, sans être inquiété. Peu de temps après, ayant été joint par des Troupes de divers endroits, il donna bataille aux ennemis dans la plaine de Coronée en Béotie. Comme l'Historien se contente de nommer les Alliés de part & d'autre, sans

(t) Le plaision différoit du plinthion, en ce que ce dernier avoit les quatre côtés égaux.

entrer dans le détail des différentes Troupes & de leur quantité, on ne peut connoître le nombre de la Cavalerie: il est dit seulement qu'Agésilas étoit plus fort en Infanterie légère & égal en Cavalerie. Cette action n'offre rien de remarquable qu'une vivacité d'Agésilas, qui, ayant vaincu, attaqua de front un corps de Thébains qui se retiroit, au lieu de le laisser passer pour le prendre en queue; ce que Xénophon traite d'imprudence. Il y fut blessé, & beaucoup de gens tués de part & d'autre. La plus grande partie des Thébains ne laissa pas de passer & de se retirer. Dans tout le reste de cette guerre & de celle d'Olynte qui la suivit, on ne remarque plus de corps d'armée un peu considérable sans Cavalerie; & on la voit employée dans les opérations & les circonstances où elle convenoit *(u)*: on s'aperçoit même que, dans les entreprises que les différentes Républiques faisoient les unes sur les autres, il y manquoit rarement quelque Cavalerie. La moindre ville avoit un corps de citoyens classés pour l'Infanterie & pour une petite troupe de Cavaliers. Enfin nous arrivons à la guerre de Thèbes, affranchie de la domination de Sparte *(x)*, où Épaminondas sut rendre l'Infanterie & la Cavalerie Thébaine supérieures à toutes celles de la Grèce, & élever la gloire de sa République, en abaissant la puissance Lacédémonienne. A la bataille de Leuctre, moins fameuse par le nombre des Troupes qui y combattirent, que par l'habileté du général Thébain, & les suites de sa victoire, on voit réunie toute la Cavalerie de Sparte qui montoit alors à six cents Chevaux: elle n'avoit jamais été excellente; mais alors

(u) La République de Sparte ayant réglé que ses Alliés fourniroient dix mille hommes pour cette guerre, elle laissa la liberté de donner de l'argent à raison d'une demi-dragme d'Égine par jour pour chaque Fantassin, & deux dragmes par Cavalier (*Xénophon, L. V*). Depuis l'irruption de Xerxès, Sparte & Athènes ayant étendu leur domination, obligées de faire souvent la guerre au loin, il fallut soudoyer les Troupes: c'est ce qu'on ne remarque pas auparavant.

(x) Phébidas avoit surpris la forteresse de la Cadmée, citadelle de Thèbes, & les Spartiates y tenoient garnison.

elle étoit on ne peut pas plus mauvaiſe *(y)*. Les plus aiſés qui étoient toujours obligés d'entretenir des chevaux, ne les montoient point. La guerre arrivant, ils prenoient les premiers de bonne volonté qu'ils trouvoient, & chacun donnoit ſon cheval équipé avec les armes du Cavalier. Telle étoit pour lors la négligence des Lacédémoniens à l'égard de leur Cavalerie. Celle de Thèbes qui combattit à Leuctre, ne compoſoit que cinq cents Chevaux; mais elle étoit très-exercée, & s'étoit aguerrie par divers combats, donnés précédemment dans les contrées de Theſpie & d'Orchomène. Il n'eſt donc point étonnant qu'elle ait renverſé du premier choc toute la Cavalerie Lacédémonienne qui, en ſe rejetant ſur une partie de ſon Infanterie, la mit en déſordre, parce que Cléombrote l'avoit placée en avant de ſa phalange. De la diſpoſition de la Cavalerie dans cette action, on a inféré que c'étoit alors un uſage des Grecs, qui leur reſtoit du temps où ils combattoient ſur des chars; mais on a vu qu'à la première bataille de Mantinée, la Cavalerie de part & d'autre étoit ſur les ailes : dans la ſeconde qui ſuivit de près celle de Leuctre, on la verra diſpoſée de même. Ainſi il y a tout lieu de croire *(z)*, ou que le terrein ne lui étoit pas propre ſur le flanc de la phalange, ou que c'étoit un effet de l'ignorance & de la préſomption de Cléombrote qui n'avoit pas peſé la valeur de ſa Cavalerie, & réfléchi ſur le déſordre qu'elle occaſionneroit, ſi elle étoit culbutée. Épaminondas ne couroit pas les mêmes riſques, parce qu'il connoiſſoit la bonté de la ſienne, & ſa ſupériorité ſur celle des ennemis. D'ailleurs, la diſpoſition de ſa phalange, & les mouvemens qu'il lui faiſoit faire, laiſſoient aſſez d'eſpace à ſa Cavalerie, pour ſe retirer, ſi elle avoit été repouſſée.

Vers ce même temps, on voit paroître en Theſſalie un

(y) Ἐκεῖνον τὸν χρόνον πονηρότατον τὸ ἱππικόν, dit Xénophon.

(z) *Xénoph. l. VI. Diod. l. XV.* Celui-çi dit que la Cavalerie d'Épaminondas étoit Theſſalienne; mais Xénophon ne le dit point.

tyran de Phérès, nommé *Jason*, qui avoit assujetti plusieurs villes, & étendu sa domination jusqu'en Épire. Pharsale, une des villes les plus considérables de la Thessalie, lui résista d'abord ; mais n'ayant pu obtenir des secours de Lacédémone, elle fit son accommodement ; après quoi Jason fut déclaré Généralissime de toutes les Troupes que la Thessalie devoit mettre sur pied, lorsqu'il le requerroit. Leur nombre montoit à vingt mille hommes de pied, non compris l'Infanterie légère & huit mille Chevaux. Ce Prince représenté comme un homme d'une complexion très-robuste, aimant la guerre & les exercices des Troupes, dont il savoit se faire aimer, en les encourageant, auroit pu avec tant de forces faire trembler les Républiques de la Grèce, & peut-être les assujettir, s'il n'eût été assassiné par l'effet de cette haine qu'on a pour les usurpateurs, & l'aversion que tous les Grecs avoient alors pour la tyrannie *(a)*.

Xénophon, liv. VI.

Si la Cavalerie de Lacédémone étoit très-mauvaise au commencement de la guerre, elle se façonnoit du moins quelque peu par l'habitude, & parce qu'étant alors sur pied, on l'exerçoit sans doute quelquefois. C'est ce dont il est aisé de juger par quelques succès qu'elle eut, après la bataille de Leuctre, sur de la Cavalerie Thébaine & Thessalienne, & par un grand avantage que l'armée de Lacédémone remporta sur les Argiens & les Arcadiens. Épaminondas étant entré dans le Péloponnèse avec son armée, se posta près de Némée, afin d'empêcher la jonction des Athéniens avec les autres Alliés de Lacédémone qui s'assembloient : il se porta de-là vers Sparte qu'il auroit surprise, si Agésilas qui étoit avec toutes ses forces à Pellène, n'eût été averti assez à propos pour s'y porter. Ce coup manqué, il rebroussa chemin, ayant envoyé devant toute sa Cavalerie pour se saisir de Mantinée; mais celle d'Athènes, qui arrivoit, eut

(a) Denys l'ancien, tyran de Syracuse, mit sur pied une armée de trente-trois mille hommes, dont il y en avoit trois mille de Cavalerie. Il attaqua les Carthaginois, & leur enleva plusieurs places en Sicile. *Diod. l. XV.*

la

la confiance de l'attaquer, quoiqu'elle fût fort inférieure en nombre. C'est ici une de ses plus brillantes actions, car elle avoit affaire à de la Cavalerie Thessalienne, & à celle de Béotie qui étoit alors en très-grande réputation : il y eut une forte mêlée où toutes les armes courtes furent employées ; & si la victoire ne fut pas complète pour les Athéniens, du moins les Mantinéens furent garantis. Immédiatement après se donna la bataille de Mantinée entre les deux partis de Thèbes & de Lacédémone. Selon Diodore de Sicile, les Thébains & leurs alliés étoient au nombre de trente mille quatre cents hommes de pied, & trois mille chevaux. Les troupes de Lacédémone, d'Athènes & des autres alliés du Péloponnèse, ne faisoient que vingt mille hommes de pied & deux mille chevaux. Il semble que cette supériorité de l'armée Thébaine auroit dû beaucoup diminuer de la gloire d'Épaminondas dans cette journée ; mais outre que le calcul de Diodore n'est confirmé par aucun autre Historien, les précautions qu'il prit, & l'ordre dans lequel il attaqua, paroissent indiquer que s'il n'étoit pas inférieur aux ennemis comme à Leuctre, il faisoit du moins peu de fond sur la plupart des troupes des alliés, & qu'il ne mettoit sa confiance que dans les Thébains. Quoi qu'il en soit, l'art qu'il mit dans la disposition de sa Cavalerie, comme dans celle de son Infanterie, lui valut les premiers avantages de cette grande action, où les Thébains auroient remporté une victoire aussi complète qu'à Leuctre, sans la perte qu'ils firent de ce grand homme blessé à mort dans les premières charges de l'Infanterie : du côté des Lacédémoniens, la Cavalerie fut placée sur les deux ailes, celle de Sparte occupant la droite, & celle d'Athènes la gauche : celle d'Épaminondas fut distribuée aussi de même ; mais comme il vouloit agir par sa gauche, en refusant la droite, il mit de ce côté ses meilleurs escadrons *, rangés de manière qu'ils ne présentoient qu'un front peu étendu, & qu'ils couvroient l'Infanterie légère qui devoit combattre avec eux : Επαμινώνδας αὖ καὶ τὸ ἱππικὸν ἔμβολον ἰσχυρὸν ἐποιήσατο,

Xénophon, l. VI.

* La plupart étoient Thessaliens.

ἢ ἄνιππυς πεζὺς συνέταξεν αὐτοῖς, νομίζων τὸ Ἱππικὸν, ἐπεὶ διακόψειεν, ὅλον τὸ ἀντίπαλον νενικηκὼς ἔσεσθαι. Ce corps avoit en tête la Cavalerie Lacédémonienne, & quelqu'autre sans doute qui lui étoit jointe, si le calcul de Diodore est juste. Elle étoit, dit Xénophon, rangée en phalange, εἰς φάλαγγα (c'est-à-dire, étendue sur une ligne, tous les escadrons sur le même front), & n'avoit point avec elle d'Armés à la légère. L'*embolon* de Cavalerie Thébaine, en marchant à elle, se déploya: une partie de l'Infanterie légère qu'il couvroit entra par pelotons dans les intervalles des escadrons, & l'autre s'étendit sur les flancs de la ligne; au moyen de quoi la Cavalerie Lacédémonienne, chargée de front & enveloppée par l'Infanterie légère, ne put y résister. Il y eut aussi un combat à l'autre aile entre la Cavalerie d'Athènes & celle des Thébains: ceux-ci eurent dabord l'avantage, mais ils furent arrêtés par un corps de Cavalerie de réserve qui accourut, & les Athéniens se rallièrent; en sorte que l'action ne fut point décisive de ce côté. Je m'arrête ici parce que c'est le temps où Xénophon pouvoit avoir déjà écrit son Traité intitulé Ἱππαρχικὸς, dans lequel on remarque des maximes semblables à celles d'Épaminondas, & des conseils pour l'usage de la Cavalerie, conformes à la situation où les Athéniens se trouvoient lorsqu'ils avoient par terre la guerre avec leurs voisins. Cependant, avant de terminer ce Mémoire, il est à propos de dire un mot des différentes sortes de Cavalerie pour lors en usage, & de la manière dont elles étoient armées.

Lib. VII.

De même que les Grecs avoient trois sortes d'Infanterie, les Oplites, les Peltastes & les Psiles *, il paroît qu'ils employoient aussi trois sortes de Cavalerie, dont les armes offensives & défensives, ainsi que la manière de servir, correspondoient à celles des trois espèces d'Infanterie. Ces différentes Cavaleries sont assez exactement dénommées par Arrien & Élien, qui écrivoient sous le règne d'Adrien *(b)*.

* Ὁπλῖται, Πελτασταί, Ψιλοί.

(b) Élien nous apprend dans sa Préface, qu'il avoit recueilli ce qu'il devoit dire de beaucoup d'Auteurs qui avoient écrit bien avant son temps, sur la Tactique des Grecs, & rapporté les préceptes de leur théorie depuis

La première espèce de Cavaliers comprenoit les Cataphractes, Κατάφρακτοι ; l'homme & le cheval étoient couverts d'armes défensives : celles du Cavalier étoient un casque ouvert, avec des pièces qui couvroient le cou & les oreilles *(c)* ; une cuirasse de lames de fer, se recouvrant l'une l'autre en forme d'écailles, φολιδωτὸς, ou de lin ou de corne : il y en avoit aussi de mailles de fer. A cette cuirasse qui couvroit le devant & le derrière du corps, on joignoit des cuissards, les bottines étoient de cuir fort, & colloient sur la jambe *(d)*. Ils devoient avoir aussi des brassards, car Élien dit qu'ils étoient armés de toutes pièces. L'armure du cheval comprenoit un fronteau, un couvre-poitrail & des

Tactique d'Arrien.

Xénophon, Traité de l'Équitation.

---

le siècle d'Homère. Il convient aussi de n'avoir entrepris son travail qu'après avoir consulté Frontin qui l'y encouragea ; il nous peint celui-ci comme un homme très-versé dans la science des armes, & qui s'étoit distingué à la guerre. Cet aveu & sa conformité avec Arrien, un des plus habiles Généraux de ce siècle, doivent nous inspirer de la confiance, toutefois dans les choses où ils s'accordent ; car on sait d'ailleurs qu'en fait d'évolutions, Élien a pu en recueillir qui n'étoient que de pure théorie, & n'avoient pas été pratiquées.

(c) Xénophon dit que les meilleurs se faisoient en Béotie.

(d) Arrien & d'autres Auteurs les nomment ἀναξυρίδας, quoique ce terme ait signifié aussi *haut-de-chausse*, ou seulement la courroie qui l'attachoit : celles de l'Infanterie se nommoient κνημῖδες. On les voit en usage dès le temps de la guerre de Troie. Patrocle se préparant pour le combat, met d'abord sur ses jambes ses belles bottines à boucles d'argent :

Κνημῖδας μὲν πρῶτα περὶ κνήμῃσιν ἔθηκε,
Καλὰς ἀργυρέοισιν ἐπισφυρίοις ἀραρυίας.

Homère appelle fréquemment les Grecs Εὐκνήμιδες Ἀχαιοί. Dans les temps postérieurs, on appeloit souvent un Fantassin pesamment armé, Κνημιδοφόρος, parce que les bottines ont toujours été regardées comme une partie de l'armure. On voit dans Hésiode, que celles d'Hercule étoient de cuivre jaune ὀρειχάλκοιο *(Voyez le bouclier d'Hercule, vers 121)*. Lorsque Thétis demande à Vulcain, des armes pour Achille, elle y comprend des bottines, ἀσπίδα καὶ τρυφάλειαν, καὶ καλὰς κνημῖδας ἐπισφυρίοις ἀραρυίας *(Iliad. liv. XIII)*, un casque, un bouclier & de belles bottines qui s'attachent avec des boucles. Le Poëte n'auroit pas mis celles-ci au nombre des armes défensives demandées à Vulcain, si elles eussent été simplement de cuir ; il les imaginoit donc comme celles d'Hercule, ou du moins garnies de plaques d'airain. On sait que les Romains portoient aussi des bottines sous le nom *ocreæ* ; elles étoient de même comprises dans le détail des pièces de l'armure. Tite-Live *(liv. I)*, en parlant des Centuries qui composoient la première classe du cens de Servius Tullius, dit, *arma his im-*

garde-flancs. Les armes offensives étoient une lance & une large épée beaucoup plus longue que celle de l'Infanterie, qui étoit très-courte.

La Cavalerie la plus légère se servoit de traits qu'elle lançoit de loin : il y en avoit même qui étoit exercée à les jeter par-derrière, en fuyant à la manière des Parthes. Celle-là n'en venoit jamais aux mains, étant armée trop peu solidement pour le choc. Les Archers à cheval étoient aussi considérés comme Cavalerie légère : les Crétois excelloient sur-tout dans l'usage de cette arme ; en général tous ceux qui combattoient de loin se nommoient Ἀκροβολίσαι, *Acrobolistes.* Entre les Cataphractes & les *Acrobolistes*, il y

---

perata, galea, clypeum, ocreæ, lorica, omnia ex ære. Végèce dit qu'elles étoient de fer, *ferreas ocreas (liv. II)*, parce que depuis le roi Servius, on fit des armes de fer; il les comprend dans l'énumération des armes défensives : cet usage avoit sûrement passé de la Grèce en Italie, où non-seulement les Romains, mais les Samnites & d'autres peuples s'en sont servis. Un passage de Tite-Live *(liv. IX)*, nous fait connoître que les Samnites n'en portoient qu'à la jambe gauche, *sinistrum crus, ocrea, tectum.* Par un autre de Silius Italicus, on voit que les Sabins en faisoient le même usage *(liv. VIII)*. Le cens de Servius Tullius semble indiquer que les Romains en portoient alors aux deux jambes, puisqu'elles sont nommées au pluriel; depuis il y eut un changement : car Végèce dit expressément que les pesamment armés portoient la bottine à la jambe droite ; *pedites scutati etiam ocreas ferreas in dextris cruribus cogebantur accipere.* Polybe paroît confirmer cette assertion en ne nommant qu'une bottine περκνήμις, dans le détail des armes qu'il donne aux Hastaires ; ce terme dénote encore qu'elles étoient destinées à garantir seulement le devant de la jambe. La bottine devoit y être appliquée juste & comme collée dessus. Philopœmen qui vouloit qu'on prît plus de soin de la beauté des armes que de celle des habits, disoit qu'un homme qui se prépare pour une expédition, devoit prendre garde que ses bottines joignissent bien les jambes, & fussent plus brillantes que le reste de la chaussure *(Polybe, liv. XI, chap. III)* ; elles s'attachoient avec des courroies de cuir & des boucles : celles du Fantassin ne passoient pas le milieu de la jambe, parce que le bouclier la couvrant en partie, il ne falloit garantir que le bas. Cette bottine ne tenoit point au soulier; mais elle s'y rejoignoit par quelque moyen. Xénophon, dans le Traité de l'Équitation, dit que les Cavaliers seront armés de bottines de cuir semblable à celui dont on fait les sandales, & semble indiquer ensuite que la bottine & le soulier tiendront ensemble. Il nomme cette chaussure ἐμβάται. On voit que les bottines du Cavalier devoient être d'un cuir fort & d'une bonne épaisseur; celles de l'Infanterie étoient aussi de cuir, & sur le devant, on appliquoit une lame de fer ou d'airain.

avoit une Cavalerie mitoyenne très-eſtimée, qui lançoit le javelot & chargeoit enſuite avec la hache ou l'épée *(e)*; on l'appeloit *Tarentine*, nom qu'elle tiroit ſans doute de la manière de combattre des Tarentins, à l'exemple deſquels elle étoit formée. *Élien, ch. XI.*

La Cavalerie *Cataphracte*, c'eſt-à-dire, armée de pied en cap, paroiſſant trop peſante, on lui préféra une Cavalerie moyenne, énoncée dans Arrien par les mots *Doryphores, Contophores* & *Lonchophores.* Ces diverſes dénominations venoient des différences dans la forme ou la longueur des lances & la manière de s'en ſervir. Ces Cavaliers, moins couverts que les Cataphractes, étoient néanmoins armés aſſez avantageuſement pour aborder l'ennemi, en le combattant avec leur lance ou avec l'épée: Arrien dit que de ceux-ci, les uns avoient des boucliers, & que d'autres n'en portoient point. *Tactique d'Arrien.* La lance appelée λόγχη, d'où ceux qui la portoient prenoient le nom de Λογχοφόροι *, étoit à deux uſages: le Cavalier l'employoit à frapper & ſouvent la lançoit; l'extrémité étoit garnie d'une courroie, au moyen de laquelle le Cavalier la retiroit à lui: les Contophores ſe ſervoient de même de la leur. Ces lances étoient plus courtes que celles des Cavaliers Cataphractes, & même des Doryphores, qui ſont toujours déſignées par le mot δόρυ, δόρατα. C'eſt cette Cavalerie moyenne qui fut particulièrement en uſage dans la Grèce, & dont Polybe dit que celle des Romains prit les armes, lorſqu'ils eurent reconnu qu'elle étoit beaucoup mieux armée que la leur. La lance que les Romains prirent des Grecs étoit fort ſolide, & d'une médiocre longueur; *Lib. VI, c. IV.*

* Lonchophores.

(e) Οἳ δὲ τὰ μὲν πρῶτα ἐλαφροῖς ἀκοντίοις ἀκοντίζουσι πρόσωθεν, ἔπειτα δὲ πλησιάζοντες συμπλέκονται τοῖς πολεμίοις ἢ σπάθαις ἢ πελέκεσιν ἀπομαχόμενοι; *Voy. Suidas & Heſychius.*

Il y avoit de ces Cavaliers Tarentins qui menoient deux chevaux, dont l'un étoit conduit à la main, afin de ménager leurs forces en les montant alternativement. Tite-Live *(livre XXXV, chap. XXVIII)*, dit que Nabis, tyran de Lacédémone, en avoit de cette eſpèce dans ſon armée. C'étoit un uſage qui venoit des Gètes & des Sarmates *(Amm. Marcell. liv. XVII, cap. XII)*, mais qui fut peu ſuivi en Grèce.

elle s'empoignoit presque dans le milieu, ou du moins au tiers de sa hampe; & comme elle étoit ferrée aux deux bouts, après le premier coup, qui étoit des plus violens, on pouvoit se servir encore de l'arrière-main.

Dans la Cavalerie Tarentine, il y avoit deux sortes de Cavaliers; les uns qui lançoient des traits de loin, & qu'on
Chap. XI. appeloit, dit Élien, Ὑπακοντισταί; d'autres qui portoient des javelines, ἐλαφροῖς δορατίοις χρῶνται. Ils en avoient deux qu'ils
Sexti Arcerii notæ in Ælian. lançoient avant d'en venir aux mains, ἅπαξ δὲ καὶ δὶς ἀκοντίσαντες; quelquefois ils n'en lançoient qu'une, & tenoient l'autre en réserve. Xénophon, sur la fin de son Traité de l'Équitation,
* Ὥσπερ καμακίνῳ, comme une perche. dit « qu'au lieu d'une lance*, foible & difficile à porter, il « préfère deux bons javelots, parce que le Cavalier instruit » peut lancer l'un & se servir de celui qui reste pour frapper » l'ennemi par-devant, ou le prenant en flanc : afin de bien » lancer le trait, il faut, dit-il, avancer les parties gauches, & retirer les droites en arrière en s'élevant sur les cuisses. » Par la manière dont il arme le Cavalier & le cheval, on voit qu'ils sont à cet égard du genre Cataphracte *(f)*: on n'y remarque point de bouclier; il paroît même qu'il n'en suppose point, par une armure qu'il indique comme nouvellement inventée ou perfectionnée, pour garantir le bras gauche & la main qui tient les rênes. Il parle aussi d'un brassard au bras droit, & des moyens de couvrir l'aisselle, afin que cette partie ne soit pas exposée quand on lève le bras pour frapper. Xénophon nous donne aussi à entendre que les lances des Athéniens étoient longues, embarrassantes & mauvaises. Il est probable que celles des Lacédémoniens, & d'autres qui ne s'appliquoient pas beaucoup à la Cavalerie,

---

(f) Il ne faut pas cependant en inférer que la Cavalerie Athénienne fût absolument cataphracte, les conseils de Xénophon ne devant point être tous pris pour des réalités; il paroît au contraire qu'elle approchoit plus de l'espèce mitoyenne, telle que les Doriphores ou Contophores, dont les chevaux étoient sans bardes. La Cavalerie cataphracte étoit trop pesante & ses lances trop embarrassantes. Les Grecs en reconnurent bientôt l'abus & en firent peu d'usage; mais elle étoit fort commune en Asie.

ne valoient pas mieux; mais les peuples Grecs, plus adonnés à ce ſervice & plus attentifs, perfectionnèrent leurs armes. Polybe nous apprend que les Romains en quittant leur lance, qui étoit foible & branlante, changèrent auſſi leur bouclier qui étoit fort petit, & fait de cuir de bœuf, pour celui de la Cavalerie Grecque ; d'où l'on peut juger que dans la Cavalerie la mieux conſtituée, le Lancier portoit un bouclier & une lance telle que Polybe l'a décrite. *Polybe, l. VI, ch. IV.*

Compoſition de la Phalange des Grecs.

Cette compoſition ſi géométrique, commençoit par une file, ſoit qu'elle fût de huit, douze ou ſeize. Comme chaque peuple avoit ſa maxime, il n'y avoit rien d'uniforme à cet égard. Cependant, ſi l'on excepte les Lacédémoniens, les Grecs en général ſe formoient habituellement ſur ſeize *(a)*. Philippe, père d'Alexandre, perfectionna cette ordonnance, & tint conſtamment ſur pied un corps d'Infanterie formé ſur les principes les plus géométriques donnés par les Tacticiens. Comme dans ce corps la file étoit de ſeize, c'eſt à ce nombre qu'il eſt à propos de ſe fixer: Le premier de la file étoit le *Lochagos* qui la commandoit & la conduiſoit *(b)* : toute la file étoit diviſée en *Proſtates* & *Épiſtates*, premiers & ſeconds. Le troiſième de la file étoit *Proſtate* du quatrième, ſon *Épiſtate*, & ainſi de ſuite juſqu'à la fin de la file qui étoit fermée par l'*Ouragos*. Les *Proſtates*

(a) A la bataille de Némée, les Athéniens, dit Xénophon *(Hiſt. Grecq. liv. IV)*, ayant ſu que les ſacrifices étoient favorables, crièrent qu'on ſe préparât au combat, & négligeant de faire leurs files de ſeize, chargèrent rangés ſur beaucoup de hauteur. . . C'eſt que dans ce moment, leur phalange étoit rompue ſur deux, trois ou quatre diviſions, marchant l'une derrière l'autre ; en ſe déployant, la phalange auroit été ſur ſeize, mais ils le négligèrent, ἀμελήσαντες τοῦ ἐς ἑκκαίδεκα. Le nombre de ſeize rangs étoit donc l'ordre ordinaire.

(b) Λοχαγὸς ou Δίκαρχος eſt ici la même choſe : mais dans la Cyropédie Λοχαγὸς eſt pris pour un Chef de vingt-quatre hommes. Dans l'expédition de Cyrus le jeune, c'eſt le Chef d'une diviſion plus conſidérable ; ces différences viennent de la manière dont les Troupes étoient conſtituées.

étoient tous des hommes d'élite, & les *Épistates* formoient la seconde classe. Le *Lochagos* & l'*Ouragos* étoient des espèces de bas Officiers. La file se divisoit en *dimeries* ou demi-files, & chaque *dimerie* en deux *énomoties* ou quarts de files *(c)*. Le Chef de la seconde dimerie devoit être un homme de choix sur les autres Prostates, & de même après lui les Chefs d'énomotie. Deux files, jointes ensemble, formoient la *dilochie* de trente-deux hommes; deux *dilochies*, la *tétrarchie*, soixante-quatre; deux *tétrarchies*, la *taxiarchie*, cent vingt-huit; deux *taxiarchies*, le *syntagme*, deux cents cinquante-six: cette troupe étoit exactement carrée, ayant seize hommes de front sur autant de hauteur; deux de ces troupes composoient la *pentacosiarchie*, cinq cents douze; deux de celle-ci, la *chiliarchie*, mille vingt-quatre; deux *chiliarchies* faisoient la *mérarchie*, deux mille quarante-huit; & deux de ces dernières, la *phalangarchie*, quatre mille quatre-vingt-seize. Cette partie étoit le quart de la phalange complète, selon les règles de la théorie: elle se nommoit *phalange simple* ou même *phalange*, parce qu'elle avoit en elle-même toute la perfection de la phalange complète, que les Tacticiens avoient réglée à quatre de ces parties, dont deux formoient la *diphalangie* ou *corne*, qui s'appeloit aussi μέρος *. Mais comme aucun peuple de la Grèce n'étoit assez puissant pour mettre seul sur pied un corps de seize mille trois cents quatre-vingt-quatre pesamment Armés, non compris l'Infanterie légère qu'il falloit y attacher, on se contentoit, dans la pratique, de se rapprocher, autant qu'il étoit possible, de la théorie. Dans une confédération, chaque peuple fournissoit son contingent: les uns ne donnoient souvent que de l'Infanterie légère; d'autres, des Oplites; d'autres, des Peltastes. Les Chefs en formoient un arrangement général

* *Méros*, ou grande partie.

(c) Enomotie avoit un autre sens dans l'ordonnance des Lacédémoniens; cela signifioit une division de trente-deux hommes sur quatre files, parce qu'ils se mettoient sur huit de hauteur, conformément à l'institution de Lycurgue: cependant, dans la suite, ils se sont mis souvent sur douze, ce qui a été leur plus grande hauteur.

aussi

aussi méthodique que le nombre des hommes de chaque contingent le permettoit : le plus souvent chacun restoit formé à sa manière, & prenoit place, selon son rang, dans l'ordre de bataille.

Jusqu'à Philippe, père d'Alexandre le Grand, les Macédoniens n'avoient point eu un corps fixe & réglé d'Infanterie pesamment armée : celui que ce Prince soudoya pour le tenir toujours sur pied, & auquel il donna le nom de *Phalange*, fut d'abord peu nombreux; il l'augmenta dans la suite à mesure qu'il accrut sa puissance, & que ses finances lui permirent d'entretenir un plus grand nombre de troupes. On ne peut douter que le corps de la phalange Macédonienne ne fût complet lorsque Alexandre passa en Asie. On y voit clairement huit mérarchies, désignées chacune sous le nom de phalange; elles sont indiquées dans Arrien par les noms de ceux qui les commandoient : Perdiccas, Cœnus, Cratère, fils d'Alexandre; Amyntas, fils d'Andromède; Philippe, fils d'Amyntas; un autre Cratère; Méléagre; & Philippe, fils de Ménélas *(d)*. Alexandre avoit aussi un corps de Peltastes qu'on appeloit les *Argyraspides*, à cause des boucliers argentés qu'ils portoient. Les Peltastes tiroient ce nom de leurs boucliers qui étoient ronds, plus petits & plus légers que ceux des Phalangites : leurs piques étoient aussi plus courtes; d'ailleurs, ils avoient le casque, une cuirasse & des bottines *(e)*. Il est très-vraisemblable que ce corps,

Hist. d'Alex. liv. I, n.° 15.

(d) Ces huit divisions se trouvoient réunies au combat du Granique & dans les grandes batailles, comme celles d'Issus & d'Arbelles. Dans d'autres occasions, on les voit souvent servir séparément, & quelquefois elles paroissent d'inégale force, ce qui venoit, sans doute, de ce que les unes étoient plus affoiblies que d'autres, soit par des détachemens ou par la quantité de morts, de blessés ou de malades. D'ailleurs, il ne faut pas trop compter sur l'exactitude des nombres; elle se rencontre rarement dans ces sortes de détails, & les Historiens sont souvent eux-mêmes trompés par les Mémoires originaux.

(e) C'est ce que dit Arrien. Élien dit seulement qu'ils étoient mieux armés que l'Infanterie légère, & moins pesamment que les Oplites *(Milice des Grecs, cap. 11)*. Les Grecs ont fait beaucoup d'usage d'une sorte de camisole faite de cuir tanné; cela étoit

ainsi que celui des Oplites, étoit entièrement formé sur la fin du règne de Philippe, puisque ce Prince se proposoit de passer en Asie pour attaquer les Perses, & qu'il étoit sur le point d'exécuter ce projet, quand il fut assassiné par Pausanias un de ses gardes. Il y a même lieu de penser que ce fut vers ce temps que les Tacticiens Grecs donnèrent à leur théorie toute sa perfection, en l'assujettissant à l'exactitude rigoureuse du calcul géométrique, auquel Philippe se conforma pour son corps d'Oplites. Cela étoit impossible aux Républiques de la Grèce qui n'avoient pas les mêmes facultés, & qui se bornèrent à certaines divisions relatives à la distribution des citoyens ou à la constitution de l'État : c'est pourquoi Philippe a passé avec raison pour l'Instituteur de la phalange ; non qu'il ait imaginé cette ordonnance, connue & pratiquée par les Grecs, de temps immémorial, mais parce qu'il avoit formé un corps d'Oplites assez nombreux, pour lui donner toute l'organisation qu'exigeoient les règles de la meilleure théorie, ce qu'aucune puissance de la Grèce n'avoit pu faire jusque-là *(f)*.

---

plus commode que la cuirasse, mais bien moins solide. Les Peltastes ont dû souvent s'en servir ; d'ailleurs il y avoit des cuirasses de corne, d'autres de toiles de lin piquées & trempées dans du vinaigre, qui étoient plus légéres que celles de mailles ou de lames de fer.

(f) Diodore *(liv. XVI)*, dit que Philippe donna la plus grande application à la discipline militaire ; qu'il forma ces Troupes par de continuels exercices ; qu'il instruisit sa phalange à prendre cet ordre serré, que l'on appelle *synaspisine*, & qui avoit été pratiqué par les Héros Grecs au siége de Troie : Μιμησάμενος τὸν ἐν Τροίᾳ τῶν ἡρώων συνασπισμόν ; qu'enfin il fut le premier Instituteur de la phalange Macédonienne : καὶ πρῶτος συνεστήσατο τὴν Μακεδονικὴν φάλαγγα. On voit que Diodore n'attribue ici à Philippe que l'institution de la phalange Macédonienne ; c'est-à-dire, qu'il instruisit les Macédoniens à se ranger & combattre dans cette ordonnance depuis long-temps familière aux Grecs, mais qu'il rendit plus symétrique par la régularité des divisions & l'uniformité des armes. La disposition serrée ou le *synaspisine* a pu exister, comme le dit Diodore, au temps du siége de Troie, parce qu'on employoit alors à la guerre beaucoup de chars, & qu'il est certain que les Grecs avoient dès-lors une Tactique réglée, ainsi que des Chefs très-instruits à ranger les Troupes. Homère

On peut donc prendre pour phalange parfaite le corps appelé par les Tacticiens *Phalangarchie*, parce qu'il étoit entier, formant un tout exactement dans l'ordre de bataille, sans intervalle entre ses parties, & se remuant par conséquent tout d'une pièce: les intervalles n'existoient qu'entre les phalangarchies; c'étoit par-là que les Armés à la légère passoient en avant, s'ils étoient derrière, ou se retiroient derrière s'ils étoient en avant. La phalangarchie se nommoit aussi *stratégie*, & son chef *Stratègue* *, ce qui prouve que c'étoit un Corps entier, qui pouvoit être indépendant dans la composition de l'armée. La mérarchie même, qui étoit la moitié de la stratégie, se considéroit comme un tout, puisqu'on la nommoit aussi Τέλος ou *téléarchie* (qui veut dire *fini, parfait*), & son chef *Téléarque :* ce Corps comprenoit huit syntagmes, que nous pouvons considérer comme huit compagnies; la phalange totale en avoit soixante-quatre *(g)*.

* Στρατηγός.

On a vu qu'un corps de phalange étoit compris entre deux rangs de Soldats choisis, dont l'un étoit composé des *Lochagos*, l'autre, des *Ouragos*. Chaque syntagme étoit commandé par un Officier nommé *Syntagmatarque* ou *Xénague*, parce qu'on l'appeloit aussi *Xénagie*. Arrien & Élien citent quatre personnes qui n'entroient point dans la

---

dit, en parlant de Mnestée qu'il n'y avoit pas son semblable, excepté Nestor, pour ranger des Troupes d'Infanterie & de Cavalerie.

Τῷ δ' ὔπω τις ὁμοῖος ἐπι χθονίων γένετ' ἀνὴρ
Κοσμῆσαι ἵππους τε καὶ ἀνέρας ἀσπιδιώτας;
Νέστωρ οἶος ἔριζεν.

Iliad. liv. II.

Les Grecs, ayant quitté l'usage des chars, & n'employant presque point de Cavalerie dans leurs guerres, les uns contre les autres, ont pu négliger la méthode du *synaspisme*, dont Philippe reconnut l'utilité, étant voisin des Illyriens, des Thraces, & d'autres peuples qui avoient beaucoup de Cavalerie & de Gens de traits; cependant cette disposition n'étoit pas tout-à-fait oubliée chez les Grecs. Il paroît que Chabrias s'en étoit déjà servi contre les Lacédémoniens *(Corn. Nepos)*. On verra ci-après en quoi elle consistoit.

(g) Cela se reconnoît par les huit divisions de la phalange Macédonienne, qui sont nommées chacune séparément, & appelées elles-mêmes *phalanges*, en sorte qu'elles étoient à la phalange entière, à peu-près ce que seroient à présent huit gros bataillons à un seul régiment qui en seroit composé.

composition des rangs, & qu'ils nomment *Extraordinaires*; le Trompette, le Héraut ou Crieur * qui faisoit les commandemens à la voix, le Porte-enseigne, Σημειοφόρος, un espèce de Fourrier ou de Sergent-major, Ὑπηρέτης : il y en avoit encore un cinquième qui étoit un Serre-file extraordinaire. Les Chefs des phalangarchies étoient placés ; le premier, au flanc droit de la phalange ; le second, au flanc gauche ; le troisième, au flanc gauche de la diphalangie de droite ; le quatrième, au flanc droit de celle de gauche *(h)*. Les places des Mérarques sont aussi indiquées aux flancs droit ou gauche des mérarchies; mais il n'est point parlé des autres Chefs, ce qui me fait croire qu'ils faisoient nombre dans les files, chacun tenant la place d'un Lochagos : en effet, les Officiers ne pouvoient être en avant de leur troupe, parce que tout le front devoit être hérissé de piques. Ils ne pouvoient non plus être sur les flancs, parce qu'on ne laissoit des intervalles qu'entre les grandes divisions, & que toutes les files étoient serrées ainsi que les rangs, de manière que chaque homme ne tenoit que trois pieds en tous sens. Elien & Arrien parlent, à la vérité, des Chefs des quatre tétrarchies qui composent le syntagme, en disant qu'il faut garder à leur égard le même ordre que pour les mérarques ; mais cela regardoit seulement celui qu'il devoit tenir entre eux pour le commandement ; le premier devant tenir la tête de la file droite de la première dilochie ; le deuxième, la tête de la file gauche de la quatrième ; les troisième & quatrième, commandoient dans le même ordre les deux dilochies du centre.

* Στρατοκήρυξ

Au moyen de la division des files en *dimériés* & *énomoties*, on voit que si la phalange vouloit augmenter son étendue, en se mettant sur huit rangs, le premier se trouvoit toujours composé de Prostates, qui étoient des gens choisis;

(h) Chaque diphalangie comprenoit deux phalangarchies. Entre les deux demi-phalanges, on laissoit un intervalle plus grand que les deux autres, appelé ὀμφαλὸς ou στόμα, la bouche.

& de même si l'on vouloit n'avoir que quatre rangs, cela se faisoit en dédoublant les files : ainsi, pour ne faire que huit rangs, la seconde dimerie de chaque file venoit se placer à côté de la première ; si de huit on vouloit être sur quatre, on doubloit de même par énomoties. Pour exécuter ces manœuvres, ainsi que celles des contre-marches ou par rangs ou par files, dont les unes avoient pour objet de porter la droite à la gauche, & les autres de faire front en arrière, en y portant le premier rang, chaque Soldat devoit tenir six pieds en tous sens. La phalange avoit trois situations : cette dernière, qui étoit proprement celle d'exercice ou de parade, & même celle de marche ; la seconde où le Soldat ne tenoit plus que trois pieds, qui étoit celle de charger ; dans la troisième, il ne tenoit plus qu'une coudée ou un pied & demi * : On la nommoit *synaspisme*, parce que les boucliers croisoient les uns sur les autres dans tout le front du premier rang : les suivans le portoient sur la tête, ce qui formoit une espèce de toit. Cette disposition étoit toute défensive ; elle se prenoit pour résister à une nombreuse Cavalerie, ou se couvrir contre la multitude des traits : c'étoit la même chose que les Romains appeloient *tortue, testudo (i)*. De même que l'on doubloit les files, pour diminuer la hauteur, on les dédoubloit pour l'augmenter : cependant, quand la phalange étoit dans sa hauteur naturelle, si l'on vouloit doubler ou quadrupler cette hauteur, cela s'exécutoit plutôt par divisions, qui se plaçoient l'une derrière l'autre, comme l'a pu faire Epaminondas à Leuctre & à Mantinée, pour former sa colonne d'attaque, qui est

* Il faut entendre ici des pieds Grecs.

(i) La seconde disposition, où chaque homme ne tenoit que deux coudées ou trois pieds *, s'appeloit *πύκνωσις*, *condensation*, parce que les files & les rangs étoient rapprochés, de manière qu'il ne restoit plus de vide entre les Soldats, qui avoient néanmoins toute l'aisance nécessaire pour la marche. Par la troisième disposition, ils étoient serrés de manière que les boucliers pouvoient se croiser les uns sur les autres, ce qui la faisoit appeler *συνασπισμός*, *synaspisme (Tactique d'Arrien.* Idem, *d'Elien)*.

* Le pied Athénien valoit onze pouces quatre lignes & quelques points de celui de Paris.

appelée par Xénophon *Embolon* *. Arrien donne aux piques des Phalangites ſeize pieds, dont quatre pour la tenue : celles du premier rang débordoient de douze pieds ; du deuxième, de dix, & ainſi en diminuant juſqu'au ſixième : les autres la tenoient haute & penchée. Élien dit que la moindre pique doit avoir huit coudées : celle des Macédoniens en a eu d'abord ſeize, puis quatorze. Il y a eu là-deſſus des variations chez tous les peuples : à l'exception des Macédoniens qui ont ſuivi aſſez exactement la théorie que je viens de décrire pour la compoſition de leur phalange, chacun des autres États de la Grèce avoit ſa méthode particulière, pour les diviſions de ſon corps d'Oplite. Sparte employoit originairement ſix Corps, de cinq cents douze hommes chacun, dont le Chef étoit un Polémarque. A Argos, il y avoit de même cinq Régimens qu'on appeloit les Anciens *, ſans doute parce que c'étoit cinq vieux Corps d'une ancienne inſtitution. On voit auſſi aux Argiens un Corps de mille hommes d'élite, nommés dans Xénophon Λογάδες. Les Athéniens avoient dix Corps d'Oplites, dont chacun étoit fourni par une des dix tribus : ſon Chef ſe nommoit Taxiarque. Chaque tribu étoit diviſée en pluſieurs compagnies, dont chacune étoit commandée par un Officier appelé Lochagos. Dans les différens Corps de troupes Grecques qui ſe réunirent pour ſuivre Cyrus le jeune, le *Lochagos* étoit auſſi comme un Chef de compagnie, qui n'avoit au-deſſus de lui qu'un Commandant de grande diviſion, portant le nom de *Taxiarque.* On ne connoît pas exactement de quel nombre de Soldats ces compagnies étoient compoſées : on voit ſeulement que chacune étoit diviſée en deux parties nommées *pentecoſtes*, & chaque *pentecoſte* en deux *énomoties ;* ainſi, la compoſition n'étoit point uniforme, & le même terme n'avoit point par-tout la même ſignification.

A l'égard de la manière de ſe ranger, elle étoit habituellement ſur ſeize du temps de Xénophon, du moins chez les Athéniens & la plupart des Grecs. Il y a eu des occaſions

* Ἔμβολον, πίλος.

Polybe, liv. XVII, chap. III.

* Πρεσβύτεροι, Thucyd. liv. V.

Liv. V, au récit de la 1.re bataille de Mantinée.

où ils se sont rangés sur beaucoup plus de profondeur; mais cela n'étoit qu'accidentel, comme à la bataille de Némée, où les Athéniens négligèrent de faire leurs files de seize à l'ordinaire, & marchèrent au combat rangés sur beaucoup de hauteur, ἀμελήσαντες τοῦ ἐς ἑκκαίδεκα. Cela ne leur réussit point dans cette action, ayant été enveloppés par les Lacédémoniens qui les débordoient. Épaminondas forma aussi à Leuctre & à Mantinée, une partie de son Infanterie Thébaine sur une profondeur au moins triple de l'ordre ordinaire, ce qui est désigné par Xénophon sous le nom *embolon*, ἔμβολον ἐποίει : cela lui procura les plus grands succès, parce qu'il avoit refusé le reste de sa ligne, se proposant de faire un grand effort avec son embolon, & que ses dispositions étoient en tout meilleures que celle des Athéniens à Némée. On voit que ces grandes profondeurs étoient des dispositifs accidentels, qu'on peut regarder ici comme évolutions, parce qu'ils étoient prémédités. Dans d'autres cas, cette profondeur étoit un effet du local, comme lorsqu'on voit les Grecs qui avoient suivi Cyrus le jeune, sur la fin de leur retraite, rangés sur cinquante de hauteur dans la place de Byzance, d'où l'on vouloit les faire sortir: de même, les troupes des Trente opposées à celles de Thrasybule, lorsqu'il vint délivrer Athènes, étoient sur cinquante rangs, parce que l'endroit étoit resserré, & qu'elles remplissoient toute la largeur du chemin qui conduisoit au temple de Diane : comme celles de Thrasybule étoient en petit nombre, il n'avoit formé que dix rangs. Lorsque Cyrus le jeune fit voir son armée à la reine de Cilicie, Épiaxe, les Grecs qui étoient à sa solde se montrèrent rangés sur quatre de hauteur, ἐπὶ τεττάρων. M. de Beausobre qui a traduit *Æneas*, s'est appuyé de ce dernier exemple pour soutenir que les Grecs ne se formoient alors que sur quatre rangs, & que c'étoit l'ordre du combat.

Xénoph. Hist. Grecq. liv. IV.

Idem, lib. II.

Idem, de Expedit. Cyri, l. I.

Il est bien singulier que l'on s'arrête ainsi à un seul passage, pour en tirer une conclusion générale, & que l'on ne fasse nulle attention à d'autres endroits de la même Histoire qui donnent des indications tout-à-fait contraires. Les

Grecs ſe mirent ſur quatre rangs devant la reine Épiaxe, parce qu'ils vouloient faire une belle montre; mais lorſqu'ils ſortirent de la preſqu'île de Calpé, ſur le pont Euxin, & ſe préſentèrent pour combattre les Troupes que Pharnabaze envoyoit contre eux, ils étoient environ quatre mille, & l'on voit que chaque rang n'avoit que deux cents hommes: Xénophon détacha les trois derniers pour en compoſer trois petits Corps de réſerve. A la bataille de Némée, dont j'ai parlé ci-devant, les Athéniens ne ſe mirent que ſur huit rangs, parce qu'ils vouloient ſe donner un front égal à celui des ennemis qui étoient en plus grand nombre qu'eux. Il eſt évident que ces différentes hauteurs étoient des diſpoſitions accidentelles, déterminées par les circonſtances, & auxquelles l'ordre en phalange ſe prêtoit avec beaucoup de facilité. On auroit tort d'en conclure que les Grecs, du temps de Xénophon, formoient leur phalange ſur différentes proportions, ſans en avoir de bien déterminées. Il eſt vrai que, dans une armée combinée, chaque peuple ſe rangeoit ſouvent ſur autant de rangs qu'il le jugeoit à propos, comme firent les Alliés des Thébains à la bataille de Délie. On voit auſſi qu'avant celle de Némée, les Alliés, ennemis de Lacédémone, délibéroient ſur la hauteur qu'ils donneroient à leur bataille, pour n'être point inveſtis ou enfoncés: néanmoins il eſt conſtant que l'ordre le plus commun étoit ſur ſeize, & qu'il peut être conſidéré comme habituel pour tous les Grecs armés peſamment, ſi l'on en excepte les Lacédémoniens.

De Expedit. Cyri, lib. VI.

Thucyd. l. IV.

Xénoph. Hiſt. Grecq. liv. IV.

Ceux qui ont cru auſſi que le mot φάλαγξ, *phalange*, devoit toujours déſigner une ligne pleine en muraille, & ſans intervalles, ont débité une erreur: cela eſt contraire à ce qui eſt rapporté dans les Tacticiens, & à ce qu'on lit ſouvent dans les Auteurs. Εἰς φάλαγγα, φαλαγγηδὸν, ne déſignoient pas une ligne ſans nuls intervalles, puiſqu'on ſe ſervoit même très-ſouvent de ces expreſſions pour ſignifier une diſpoſition de Cavalerie en ligne, quoiqu'il y eût des intervalles entre les eſcadrons. On ménageoit toujours, comme

comme je l'ai dit, des intervalles entre les principales sections de la phalange ; & dans une ligne composée de plusieurs peuples, non-seulement cela s'observoit entre les différentes phalanges, mais aussi dans chacune en particulier, quand elle avoit une certaine étendue.

On lit dans Polybe, que Philopœmen, à la bataille de Mantinée, contre Machanidas, tyran de Sparte, rangea sa phalange sur deux lignes, par sections, disposées en quinconce, σπειρηδὸν ἐν διαστήμασιν ; c'étoit selon l'ordonnance des Romains, que les Grecs appeloient σπεῖρα, *spirale*, terme sur lequel on a été souvent embarrassé. Lorsque Pyrrhus descendit en Italie, non-seulement il arma une partie de ses Troupes à la Romaine, mais dans l'ordre de bataille, il mêloit alternativement une cohorte Italienne avec une section de phalange : de ces dispositions accidentelles, on ne conclura point que ce fût une manière de se ranger propre à la phalange ; mais elles prouvent que les sections qui la composoient pouvoient être indépendantes l'une de l'autre, & agir séparément quand on le vouloit; que par conséquent on pouvoit garder entre elles des intervalles lorsqu'on le jugeoit à propos, comme il est évident qu'on en observoit entre les grandes divisions : cela étoit d'ailleurs indispensable pour donner un passage aux Armés à la légère du derrière sur le front, ou du front sur le derrière. Il arrivoit même quelquefois que ces Armés à la légère étoient placés par troupes alternativement avec des sections de phalange; c'est ce qu'on appeloit Παρεμβολὴ, *Parembole*, qui signifioit *Interjection.* Cela est exprimé très-clairement par Élien : Παρεμβολὴ δέ ἐστι ὅταν προτεταγμένων τινὲς εἰς τὰ μεταξὺ διαστήματα ἐπιτεταγμένων καθιστῶνται αὐτοῖς ἐπὶ εὐθείας. « Lorsqu'on insère ceux qui sont rangés devant dans les intervalles de ceux qui sont rangés derrière, en les mettant « sur la même ligne, cela s'appelle *Parembole.* »

Liv. XI, c. III.

Idem, l. XVII, c. III.

Cap. XXX.

Il paroît par divers endroits de Thucydide & de Xénophon, que l'Infanterie pesamment armée des Grecs chargeoit en se mettant à la course. A la bataille de Némée, il est

dit que les Thébains s'étant avancés en chantant l'hymne, les Athéniens furent au-devant d'eux, & qu'ils choquèrent en courant, προσίμιξαι δρόμῳ. Dans celle de Coronée, entre les Lacédémoniens commandés par Agésilas, & les Athéniens, Béotiens, & autres Alliés, les deux armées *Hist. Grecq. liv. IV.* marchèrent d'abord, dit Xénophon, dans un grand silence; mais lorsqu'elles furent à environ un stade de distance entre elles, les Thébains coururent à la charge en jetant des cris: Ἀλαλάξαντες οἱ Θηβαῖοι δρόμῳ ὁμόσε ἐφέροντο. Les différentes Troupes à la solde de Sparte coururent de même à leur rencontre, Συντεχραμόντων. Lorsque la reine de Cilicie, Épyaxe, vint voir l'armée de Cyrus le jeune, ce Prince *Expédit. de Cyrus, liv. I.* envoya dire aux Grecs de faire un simulacre de charge. Aussi-tôt ils baissèrent les piques, & coururent droit aux tentes, en jetant des cris, ce qui effraya les Vivandiers & beaucoup de Barbares qui étoient spectateurs. La Reine qui regardoit de dessus son char, eut peur aussi & s'enfuit: Δρόμος ἐγένετο τοῖς στρατιώταις ἐπὶ τὰς σκηνάς. Ces passages sont trop formels pour douter que les Grecs n'aient couru dans ces occasions; mais ils ne prenoient cet élan que de fort peu de distance, & au moment où ils baissoient les piques, afin de donner au choc plus d'impétuosité. D'ailleurs je serois assez porté à croire que le mot de *course* ne doit pas s'entendre à la lettre, & qu'il signifioit seulement un pas très-rapide que l'on prenoit dans ce moment; car les longues piques & l'égalité du front avec l'ensemble, qu'il étoit important de maintenir, n'étoient guère compatibles avec la pleine course. Sur la fin de la retraite des Dix mille, lorsque les Grecs sortirent de Calpé, pour attaquer les Troupes de Pharnabase, aussi-tôt qu'ils furent en présence, les Peltastes Grecs qui étoient sur les flancs de la phalange, *Idem, liv. VI.* jetèrent le cri, sans en avoir reçu l'ordre, & coururent sur l'ennemi, ἀλαλάξαντες ἔθεον; mais ils furent ramenés vivement par un gros de Bithyniens & de la Cavalerie Persanne. Pendant ce temps, la phalange avançoit d'un pas précipité, ταχὺ πορευομένη. Aussi-tôt que la trompette eut sonné, elle

chanta l'hymne Ἐπαιάνιζον, puis elle jeta le cri ἠλέλαζον; elle baissa les piques & chargea *(k)*. On voit ici la suite & l'ordre de ce qui se pratiquoit en allant à l'ennemi : le chant de l'hymne pendant lequel on marchoit d'un pas léger, ensuite le cri, & immédiatement après la charge, où le pas se redoubloit & devenoit très-précipité, si l'on ne couroit point. C'est ce que faisoient les Lacédémoniens qui, marchant un pas mesuré au son des flûtes, ne devoient point courir. Les Grecs ne coururent point dans l'occasion dont il s'agit, parce qu'ils avoient affaire à une ligne mêlée de Cavalerie contre laquelle l'union des files & des rangs étoit plus importante que l'impétuosité du choc. Aussi leur étoit-il ordonné de marcher en ordre, sans se presser, après avoir baissé les piques, ἕπεσθαι βάδην.

Un phénomène dans la Tactique Grecque, étoit une phalange ou une partie de phalange rompue qui se ralliât & revînt à la charge. Rien n'étoit plus ordinaire chez les Romains, à cause des différentes lignes qui pouvoient se succéder. Mais les Grecs n'en ayant qu'une, lorsqu'elle étoit rompue & enfoncée, poursuivie de près par le Vainqueur, sur-tout par ses Armés à la légère, tout se débandoit & ne pensoit qu'à se mettre en sûreté par la fuite. C'étoit-là un défaut principal de l'ordonnance Grecque, & qui prouve combien la légion Romaine avoit d'avantage sur la phalange, qui, pour agir, demandoit d'ailleurs un terrein plat & sans obstacle, où elle pût conserver l'union de toutes ses parties.

(k) Il est dit que les Soldats eurent ordre de porter la pique sur l'épaule droite jusqu'à ce que l'on donneroit le signal pour charger.

TRADUCTION DU TRAITÉ DE XÉNOPHON,

Intitulé, Du Général de la Cavalerie.

IL faut premièrement vous rendre les Dieux favorables par des sacrifices, en les priant de diriger vos pensées, vos discours & vos actions, pendant que vous serez en place, afin que votre conduite leur soit aussi agréable qu'utile à la République, & qu'en contribuant à sa gloire, elle vous acquière l'estime de vos concitoyens. Ce devoir étant rempli, vous serez la revue de votre Cavalerie, pour compléter le nombre prescrit par les règlemens & empêcher ce Corps de s'affoiblir : si l'on n'y veilloit point assiduement, il se réduiroit insensiblement à rien, la vieillesse obligeant les uns de se retirer, d'autres quittant par diverses raisons. Après cet examen, vous porterez votre attention sur la nourriture des chevaux, afin qu'ils soient vigoureux & en état de supporter la fatigue du service ; n'étant pas possible que des chevaux foibles puissent fournir à la marche & aux courses. Il faut s'appliquer à les rendre dociles & obéissans à tout ce qu'on leur demandera. Les rétifs & ceux qui sont sujets à ruer sous le Cavalier, causent plus de mal que les ennemis. On se défera de ceux de cette espèce qu'on n'aura pu corriger : on prendra garde aussi qu'ils n'aient pas les pieds tendres, parce qu'alors ils ne peuvent marcher sans douleur dans les terreins rudes & pierreux *(a)*.

(a) Xénophon, dans le Traité de l'Équitation, dit qu'il faut d'abord porter son attention sur les pieds du cheval, dont on veut faire emplette ; parce que, s'ils sont mauvais, quelque beauté qu'aient les autres parties, on n'en retirera aucun service. La corne épaisse & le sabot relevé forment les bons pieds ; au lieu que si le sabot est aplati, le cheval a le paturon trop près de terre, & marche sur la fourchette du pied comme sur la corne, ce qui le rend foible & sensible. « Simon, dit-il, a judicieusement écrit, que l'on connoît la bonté « du pied, au son qu'il rend dans sa « battue ; celui, dont la corne est « haute, ayant beaucoup de creux, « raisonne comme une cymbale. »

Après s'être assuré que les chevaux ont toutes les qualités requises, on exercera les Cavaliers, d'abord à sauter dessus légèrement, car plusieurs ont dû leur salut à cette adresse dans des occasions critiques : ensuite on les fera marcher dans toutes sortes de terreins, les ennemis pouvant se trouver dans les difficiles, comme dans les autres. Lorsqu'ils seront fermes à cheval, il faudra leur apprendre à lancer le javelot juste & fort loin, & les former dans tous les autres exercices convenables à des Cavaliers. Vous aurez soin que les hommes & les chevaux soient couverts de bonnes armures, de manière qu'en nuisant beaucoup aux ennemis, ils soient, autant qu'il est possible, à l'abri des blessures. Au surplus, tous ceux qui sont sous vos ordres, doivent être prompts à obéir au commandement, sans quoi ni la bonté des chevaux, ni l'adresse des Cavaliers, ni la solidité des armes, ne vous seront d'aucune utilité. Le Général de la Cavalerie doit donc veiller à ce que tout soit exécuté à propos & avec exactitude. Comme la République a jugé qu'il ne pourroit pas y suffire seul, elle lui a donné des Capitaines, pour l'aider dans ses fonctions, & a enjoint au Conseil *(b)* de prendre soin, conjointement avec lui, de tout ce qui concerne la Cavalerie. Il est important que vous rendiez les Capitaines capables de vous seconder, & de concourir avec vous à l'excellence du Corps que vous commandez *(c)*. Je crois aussi très-à-propos qu'il y ait des gens habiles à manier la parole *, tant pour imposer aux Cavaliers, & les contenir dans leur devoir, que pour adoucir le Conseil, s'il

* Ῥήτορας ἐπιτηδείους, *Rhetores idoneos.*

(b) Τῇ Βουλῇ; ce Conseil étoit composé de Commissaires nommés par la République, pour l'administration de la Cavalerie.

(c) J'ai traduit par le mot *Capitaines*, le terme Φυλάρχους, qui veut dire *Chefs de Tribu*. Comme la ville d'Athènes étoit divisée pour lors en dix Tribus (il n'y en avoit eu originairement que quatre), chacun fournissoit son contingent de Fantassins & de Cavaliers. Le *Philarque* étoit donc un Officier principal qui commandoit les Chevaliers de sa Tribu, lesquels formoient comme une compagnie ou un escadron dans le corps de la Cavalerie : Φύλαρχος, dit Suidas, ὁ κατὰ φυλὴν ἑκάστην τοῦ ἱππικοῦ ἄρχων, ὑποτεταγμένος δὲ τῷ ἱππάρχῳ.

ſe portoit dans certains cas à une rigueur hors de ſaiſon *(d)*. Voilà en général ce qui demande vos ſoins & votre attention. A l'égard des moyens pour remplir chaque objet, je vais tâcher d'expliquer en détail ceux qui me paroiſſent les meilleurs.

Il eſt évident par les termes de la Loi, qu'il faut prendre pour Cavaliers les plus aiſés & les plus vigoureux, ou en les enrôlant de bonne volonté, ou en les forçant par la voie du Magiſtrat. Je ſuis d'avis que vous employiez ce dernier moyen, pour qu'on ne vous ſoupçonne pas de penſer à votre profit; car ſi vous contraignez ceux qui ont le plus de crédit, cela ſera perdre aux autres l'envie & l'eſpérance de s'exempter. D'ailleurs, il me paroît qu'on peut inſpirer du goût aux jeunes gens, en leur vantant l'honneur & les avantages de ce ſervice. On déterminera auſſi leurs parens à ne pas s'y oppoſer, en leur faiſant connoître que, vu leurs facultés, ils ſeront toujours obligés de nourrir des chevaux pour être employés ſous le commandement d'un autre, comme ſous le vôtre. Vous les aſſurerez que, ſi leurs enfans ſervent ſous vos ordres, on leur épargnera une trop grande dépenſe en achat de chevaux *(e)*, & qu'en peu de temps vous les formerez dans l'Équitation; ce que vous tâcherez d'effectuer, comme vous l'aurez promis.

On ſignifiera aux Chevaliers, de la part du Conſeil, que tout cheval qui n'aura point la taille preſcrite, ou qui ne ſera pas aſſez vigoureux pour ſuivre les autres, ſera réformé; & que ſon maître ſera tenu à un double exercice, ce qui les obligera de prendre plus de ſoin de leurs chevaux

(d) Ces *Rhetores*, que Xénophon met dans ſa Cavalerie, devoient avoir auſſi la fonction d'encourager les Cavaliers au moment du combat, & d'entonner le cri; je dis le cri, parce qu'il n'eſt pas prouvé que la Cavalerie chantât l'hymne comme l'Infanterie, quoiqu'il y ait lieu de le préſumer. Ces *Rhetores* reſſembloient beaucoup à ceux qu'on appeloit ſur mer Κελευσταί. Ils chantoient l'hymne du combat, & encourageoient les Rameurs.

(e) C'eſt-à-dire, qu'on n'exigera pas des chevaux d'un trop grand prix.

& de les mieux nourrir. On les avertira aussi que les chevaux fougueux ou rétifs ne seront pas reçus *(f)*; car il n'est pas possible de les tenir dans les rangs, & si l'on fait une charge, il est nécessaire qu'ils restent derrière, en sorte que le vice du cheval rend le Cavalier inutile. Pour ce qui est de la manière d'endurcir & de fortifier les pieds tendres, je dirai ce que j'ai appris par l'usage, quoiqu'on puisse suivre une autre méthode si on la trouve meilleure : il faut faire un amas de pierres du chemin, du poids d'environ une livre, & y placer le cheval quand on le sort de l'écurie pour l'étriller ; il s'accoutumera insensiblement à ne les pas craindre, & à marcher dessus : la corne de ses pieds s'arrondira, & ils perdront leur sensibilité *(g)*. Je me flatte qu'en faisant cette épreuve on prendra confiance dans les autres choses que je dirai.

Je passe aux moyens de former de bons Cavaliers. Les jeunes devront apprendre à sauter légèrement à cheval, & vous ferez bien de leur donner un maître qui les instruise. A l'égard des anciens, il faut qu'ils s'habituent à s'aider l'un l'autre pour monter à la mode des Perses *(h)*. Lorf-

---

(f) Il y a dans le texte : *Afin qu'on s'en défasse, & qu'on ait plus d'attention d'en acheter de meilleurs.* J'ai cru devoir supprimer ceci comme sous-entendu, par conséquent inutile.

(g) Il est dit dans le Traité de l'Équitation, qu'on amassera quatre ou cinq tombereaux de cailloux ronds, gros comme le poing, que l'on contiendra par un ceintre de fer, afin qu'ils ne s'écartent point. Xénophon indique ce moyen pour accoutumer les chevaux aux chemins pierreux, & leur endurcir la corne.

(h) On sait qu'on employoit en Perse, des Esclaves qui, en pliant le dos, formoient comme un marche-pied pour aider à monter ; il y avoit même des femmes qui se prêtoient à ce vil ministère. Il me semble qu'il s'agit ici d'une autre méthode, qui consistoit à soulever le Cavalier avec les mains ; il est dit dans le Traité de l'Équitation : *Ἀγαθὸν δὲ τὸν ἱπποκόμον καὶ ἀναβάλλειν ἐπίστασθαι τὸν Περσικὸν τρόπον, ὅπως αὐτός τε ὁ δεσπότης ἢν ποτε ἀρρωστήσῃ, ἢ πρεσβύτερος γένηται, ἔχῃ τὸν εὐπετῶς ἀναβιβάζοντα, καὶ ἄλλῳ, ἤν τινι βούληται, τὸν ἀναβαλοῦντα ἐπιχαρίζηται.*

A l'égard de la manière de sauter sur le cheval, voici comme elle est décrite dans le Traité de l'Équitation : « Le Cavalier prendra la courroie du bridon de la main gauche, observant « de ne pas la tenir trop courte, « afin qu'en saisissant le crin près « des oreilles, & en s'appuyant sur « sa lance, dans l'élan qu'il prendra « pour s'enlever, il n'ébranle point « le cheval ; de la main droite, il « saisira les rênes de la bride vers le « garot avec une autre poignée de «

qu'on eſt en paix, il ſeroit ſuperflu de mener fréquemment la Cavalerie en campagne pour l'accoutumer à tous les terreins ; mais vous exhorterez les Chevaliers, lorſqu'ils iront aux champs ou à la promenade, de ſortir des chemins, & de s'exercer à galopper dans toutes ſortes de lieux : cela leur ſervira autant que ſi vous les faiſiez ſortir en troupe, & ne ſera pas ſi incommode. Il faudra leur faire connoître que la République dépenſe par année près de quarante talens pour l'entretien de ſa Cavalerie, afin que la guerre ſurvenant, elle la trouve prête à ſervir, & ne ſoit pas dans le cas d'en chercher. Il eſt vraiſemblable que les Chevaliers étant convaincus de ce que vous leur aurez dit, voudront montrer leur zèle, & qu'ils s'appliqueront davantage à ſe perfectionner dans les exercices, afin que dans l'occaſion ils puiſſent combattre avec ſuccès pour la patrie, pour la gloire & leur propre ſalut.

Il ſera bon de leur annoncer que vous les menerez quelquefois vous-même s'exercer dans tous les terreins, rien n'étant plus utile pour former les hommes & les chevaux.

» crins, & il prendra garde de ne » pas inquiéter le cheval en tirant » le mors. Lorſqu'il ſera ainſi pré- » paré, il balancera le corps ſur la » main gauche, étendra la droite, » & ſe ſoutenant ſur les deux poignets, » il s'enlevera tout-à-fait. De cette » manière, il ſera dans une attitude » qui ne préſentera rien de déſagréable » par-derrière. Il doit ſauter la jambe » pliée, & ne pas poſer le genou ſur » l'épine du dos, mais la paſſer par- » deſſus vers le flanc droit, & lorſ- » que le pied y ſera porté, il ſe placera » ſur ſes feſſes. Il eſt à propos que » le Cavalier ſoit auſſi exercé à monter » du côté droit, tenant ſon cheval » de la main gauche & ſa lance de » la droite ; alors il n'aura rien de » plus à apprendre que le changement » de main, faiſant de l'une ce qui a été indiqué pour l'autre. L'avan- « tage de ceci eſt que de tel côté « que le Cavalier tienne ſon cheval, « il peut monter ſur le champ *. « Lorſqu'il ſera placé, ſoit à poil « ou ſur la couverture, il ne doit « pas s'aſſeoir comme ſur un ſiége « de char ; il doit laiſſer tomber ſes « jambes, ce qui lui donnera plus de « tenue pour les cuiſſes, & de force « pour lancer le javelot ou pour « frapper. Depuis le genou juſqu'au « pied, la jambe étant lâche & « pendante, cette flexibilité la mettra « moins en riſque d'être caſſée ſi « elle heurte contre quelque choſe, « qu'en la tenant roide ; elle cédera « facilement ſans que la cuiſſe ſe dé- « range ».

* Dans des temps poſtérieurs, il y a eu un bouton à la lance pour appuyer le pied deſſus.

Il

Il me semble qu'un moyen d'augmenter le nombre de ceux qui s'appliqueront à lancer le javelot, seroit de déclarer aux Capitaines que vous les obligerez de conduire eux-mêmes, chacun ceux de sa tribu, à cet exercice: cela sera qu'ils se piqueront entre eux d'émulation à qui en formera davantage *(i)*. Ils prendront aussi bien plus de soin que leurs Cavaliers soient revêtus de belles armures, s'ils sont persuadés que leurs troupes paroissant devant toute la ville, ornées des marques brillantes de leurs Tribus, ils en retireront beaucoup plus d'honneur, que de les montrer avec la veste seule *(k)*. Ils obligeront les Chevaliers de s'armer à leurs dépens, & conformément à l'ordonnance. Rien n'est plus efficace pour rendre l'obéissance agréable, que d'en montrer les avantages, en faisant voir combien on rend par-là sa condition meilleure; & au contraire, tout ce qui résulte de fâcheux, pour ceux qui ne se conforment point aux règles.

(i) Pour comprendre ce passage, & saisir l'idée de Xénophon, il faut se rappeler ce que j'ai dit précédemment des différentes sortes de Cavalerie, l'une pesamment armée, portant la lance, les autres plus légères, qui faisoient leurs attaques en caracolant & voltigeant autour de l'ennemi. Lorsque la Cavalerie pesante étoit réunie à de la légère, elles étoient l'une à l'autre d'un grand secours; il paroît donc que Xénophon vouloit que dans le corps de la Cavalerie d'Athènes, il y eût de quoi composer ces deux espèces au moment de la guerre, dont l'une combattroit avec la lance, l'autre avec le javelot. C'est pourquoi il ne dit pas qu'on exercera tous les Chevaliers à lancer le javelot, mais seulement le plus qu'il se pourra.

(k) Ἠ' μόνον τῇ ἑαυτοῦ στολῇ. Ce passage indique que chaque Tribu avoit une marque distinctive τῇ τῆς φυλῆς λαμπρότητι κεκοσμημένας. Il paroît que ces marques brillantes étoient sur les cuirasses; car on ne leur voit point de bouclier: peut-être étoient-elles encore sur le manteau de guerre, qui s'appeloit χλαμὺς, *Chlamide*. Dans ce cas, Xénophon voudroit dire qu'il est plus convenable de les faire paroître avec leurs armures & leur habit de guerre, qu'avec celui de ville; car στολη, la *Stole*, étoit le manteau que les Grecs portoient à la ville: mais ce mot pris collectivement désignoit aussi le vêtement en général. Il a signifié encore une sorte de veste militaire qui sans doute étoit de peau, comme un buffle, puisqu'elle passoit pour une arme défensive *(Voyez Suidas)*; elle joignoit exactement au corps, & devoit couvrir une partie des cuisses. Ce vêtement étoit léger, & l'on y trouvoit plus de commodité, que d'endosser la cuirasse; d'ailleurs c'étoit une mauvaise défensive. Je suis très-porté à croire que c'est ce que Xénophon désigne dans ce passage.

Si vous donnez de belles armes aux Coureurs qui ſont deſtinés à vous accompagner *(l)*, & que vous les conduiſiez vous-même à l'exercice du javelot, en donnant auſſi des preuves que vous vous y êtes appliqué, ce ſera un puiſſant aiguillon pour les Capitaines, qui les excitera à tenir leurs troupes en bon état & à les bien exercer. Si l'on propoſoit aux Tribus des prix pour tous les beaux exercices que l'on donne en ſpectacle, je ne doute point que cela ne fît naître beaucoup d'émulation en portant les Athéniens à s'y diſtinguer à l'envi. On ſait l'ardeur que les plus petites récompenſes inſpirent dans les jeux publics, & que l'on ſupporte, pour les acquérir, les plus pénibles travaux, ainſi que de très-grandes dépenſes : il faudroit, dans ce cas, établir des juges équitables qui fiſſent jouir les vainqueurs de la gloire qu'ils auroient méritée.

Les Chevaliers étant bien formés dans tous les exercices, il eſt certain qu'ils ſe maintiendront en bon ordre, ſoit

---

Les Grecs, ainſi que les Romains, portoient ordinairement une tunique un peu lâche, qu'on ſerroit avec une ceinture ; la tunique intérieure, n'étant pas d'un uſage général, ne doit pas être conſidérée comme partie de l'habillement de guerre : chacun ſuivoit à cet égard ſa commodité ou ſes moyens. Quand le Soldat, ſur-tout le Fantaſſin étoit ſous les armes, il n'avoit que ſa tunique, ſur laquelle il mettoit la cuiraſſe, avec le baudrier où pendoit l'épée. C'eſt ainſi que parurent les Grecs qui étoient au ſervice du jeune Cyrus, lorſque ce Prince fit voir ſon armée en bataille à la reine de Cilicie, Épyaxe. Xénophon *(de expedit. Cyr. lib. I)*, dit qu'ils étoient tous en tunique rouge : Καὶ χιτῶνας φοινικοῦς, καὶ κνημίδας, καὶ τὰς ἀσπίδας ἐκκεκαθαρμένας. Nous voyons dans Polybe, *liv. III, chap. XXIV*, que l'Infanterie Eſpagnole, qui ſervoit dans l'armée d'Annibal, avoit des tuniques de lin rouge à la manière de ſon pays ; elle étoit diviſée par cohortes ainſi que celle des Gaulois qui étoient nus juſqu'au nombril. Les cohortes de l'une & l'autre Nation étoient mêlées & rangées alternativement, ce qui préſentoit aux Romains un aſpect auſſi nouveau que terrible. On connoît par-là que dans les Troupes réglées, on n'obſervoit ſouvent pas moins d'uniformité dans l'habillement que dans les armes. On peut remarquer que le vêtement militaire des Grecs ne différoit preſque point de celui des Romains ; il conſiſtoit, outre la tunique qui étoit commune, dans la *Chlamide* pour les Grecs, & le *Sagum* pour les Romains : l'un & l'autre étoit un manteau qui s'attachoit ſous le menton avec une agrafe, & ne ſe portoit qu'en route ou dans les mauvais temps.

(l) Προδρόμοις ; ils formoient la garde & l'eſcorte du Général.

qu'il s'agiſſe d'une belle parade * dans des jours de fêtes, * Καλλίστας μὲν θεοῖς πομπάς.
ou d'un ſimulacre de combat ; ils marcheront dans les chemins, & traverſeront ſans aucun embarras les paſſages les plus difficiles. Maintenant, je vais tâcher d'expliquer l'ordre qu'il eſt à propos de ſuivre, pour bien remplir tous les objets propoſés : on connoît la diviſion des Tribus de notre ville ; je dis donc 1° qu'il faut, en prenant l'avis de chaque Capitaine, tirer des Décurions * parmi ceux qui ſont dans (* Δεκάρχας.) la vigueur de l'âge, & qui ont le plus d'envie de ſe diſtinguer : ceux-ci composeront le premier rang * ; enſuite on (* Πρώτους δεῖ εἶναι.) en choiſira un pareil nombre des plus anciens & des plus prudens, qui ſeront placés à la queue des décuries *, formant (* Τελευταίους τῶν δεκάδων.) le dernier rang : car, ſi l'on me permet cette comparaiſon, il en eſt d'un ordre de bataille comme du fer qui coupe parfaitement le fer, lorſque le tranchant eſt bien acéré, que la lame eſt d'une bonne trempe, & qu'elle eſt pouſſée avec vigueur. Quant à ceux qui doivent être dans le milieu ; c'eſt-à-dire, entre le premier & le dernier rang, lorſque chacun des Décurions aura choiſi ſon *epiſtate*, il eſt probable que chacun des autres *proſtates* fera en ſorte d'être ſoutenu par un épiſtate de confiance *(m)*. Le Chef de la Tribu doit être en tous points un homme capable, ſoit pour animer les premiers rangs par ſes exhortations, lorſqu'on marche à l'ennemi, ſoit pour conduire prudemment ſa Troupe, & la ramener ſans échec ſi l'on eſt forcé à une retraite.

Si les Dixainiers ſont en nombre pair *(n)*, on aura plus de facilité pour former des diviſions égales que s'ils étoient

---

(m). Comme ces termes ſont pris de la compoſition de la phalange, on peut voir l'explication que j'en ai donnée à la ſuite du premier Mémoire *ſur la Cavalerie.*

(n) Δεκαδάρχος ou Δεκάρχος, Dixainier ou Décurion. Quoique ce terme ſignifie à la lettre un *Chef de dix*, il eſt ſouvent employé dans cet Auteur comme dans d'autres, pour déſigner un Chef de file, de tel nombre qu'elle ſoit. De même Δεκαδὴ ſignifie *une file*, quoiqu'elle ne ſoit pas de dix ; cela vient de ce que les premiers Tacticiens employèrent dans leur théorie des files de dix : & en effet Arrien *(Tactique, chap. 1 x)* qui, pour compoſer ſon petit Traité de la Tactique Grecque, avoit feuilleté tous les anciens Auteurs, dont les

impairs. Cette ſorte d'ordonnance me plaît beaucoup, par les raiſons ſuivantes ; 1.° c'eſt que les *proſtates* deviennent conducteurs des autres, & que ceux qui ſe conſidèrent comme des Chefs, ſe croyent obligés à montrer un bon exemple, & ſont plus portés à faire quelque choſe de remarquable, que s'ils n'étoient que du dernier ordre des Cavaliers *. Cet arrangement fait, le Général marquera aux Capitaines la place qu'ils devront tenir dans l'ordre de marche ou dans celui de bataille : ceux-ci l'indiqueront de même à leurs Décurions. Au moyen de ce qui vient d'être dit, l'ordre ſe conſervera mieux qu'il ne l'eſt au Cirque *(o)*, où, partant à l'aventure, ils s'entrechoquent & ſe moleſtent les uns les autres. Comme les premiers & les derniers rangs ont leurs places fixes, ils ſont mieux préparés pour combattre ; ceux-là, ſi l'ennemi attaque de front ; ceux-ci, s'il paroît à dos ; & aucun ne ſortira de ſon poſte, parce qu'il n'ignore pas qu'il eſt honteux de quitter ſon rang. Lorſqu'on n'obſerve pas un ordre exact, on ſe trouble, on s'embarraſſe dans les défilés & les paſſages difficiles ; & l'ennemi venant à paroître, perſonne de ſon plein gré ne ſe préſente pour combattre. Des Cavaliers, bien diſciplinés & ordonnés, n'auront aucun prétexte à prendre pour ne pas ſuivre & ſeconder leur Chef. C'eſt donc à les rendre tels, que le Général doit s'appliquer.

* Ἰδιῶται.

A l'égard des autres ſoins, il faut premièrement qu'il offre aux Dieux des prières & des ſacrifices pour toute ſa Cavalerie : enſuite il penſera aux moyens de rendre les montres *(p)*

écrits exiſtoient encore de ſon temps, dit que les uns avoient réglé la file à huit hommes, d'autres à dix, d'autres à douze, & d'autres à ſeize, & que ce dernier étant le plus convenable, il s'y eſt fixé. Ainſi, dans la ſuite, les termes Δεκάδη, Δεκανία, Δεκάρχος, reſtérent dans la Tactique pour exprimer la file & ſon Chef. D'ailleurs, on appeloit proprement la file στίχος & λόχος ; mais ce dernier étoit auſſi employé pour exprimer une Troupe quelconque, correſpondante à la force d'une eſcouade, d'une compagnie ou d'un bataillon.

(o) Le texte dit : ὥσπερ ἐν θεάτρῳ.

(p) Πομπὰς, ſorte de marche triomphale. On donnoit ce nom à toutes les marches d'appareil & de cérémonie.

qu'il fera, les jours de fêtes, les plus brillantes qu'il se pourra, afin que ces spectacles qu'il donnera au Public, soit au Lycée, au faubourg de l'Académie *(q)*, à Phalère, ou dans l'Ippodrome, excitent l'admiration. Chacune de ces occasions demande des avis particuliers pour y bien réussir.

Je crois que ces *Pompes* seront très-agréables aux Dieux & aux Spectateurs, si la Cavalerie tourne dans la Place autour des Chapelles & des Statues, en commençant par celles de Mercure *(r)*. On sait que les fêtes de Bacchus se célèbrent par des Chœurs de chants & de danses, qu'on exécute devant les douze grands Dieux & devant les autres, afin de les honorer tous. Lorsque la Cavalcade sera revenue aux statues de Mercure, il seroit très-beau, ce me semble, que de-là ils courussent en ordre de Tribus jusqu'à Éleusine. N'omettons pas de dire comment les lances doivent être portées, afin de ne pas flotter ni battre les unes sur les autres. Il faut que chacun ait la sienne entre les oreilles de son cheval : cela les fera toutes paroître à égale hauteur & distance, ce qui aura l'air très-régulier & plus formidable. Lorsque cette course rapide sera finie, ils reviendront au pas par le même chemin, vers les chapelles. Cette marche ne donnera pas moins de plaisir que la précédente ; & tout ce que porte le cheval, ainsi que le Cavalier, aura été présenté aux Dieux & aux Hommes. Il est vrai que nos Chevaliers ne sont point dans l'usage de ces représentations qui seroient cependant très-agréables pour les Spectateurs. Je sais d'ailleurs qu'ils se sont formés à de nouvelles manœuvres, depuis que des Généraux capables ont réussi à leur persuader ce qu'ils ont voulu.

Lorsqu'avant de lancer le javelot, les Chevaliers feront une course dans le Lycée, il faudra partager les dix Tribus en deux corps égaux, pour courir de front l'un contre l'autre,

---

(q) Cimon y avoit fait planter des allées d'arbres, & construire un lieu pour les courses. *Voyez Plutarq. dans Cimon.*

(r) Il y a dans le texte : Τιμῶντες τοὺς Θεούς, en honorant les Dieux.

comme dans un combat. Les Capitaines étendront le front de la ligne, de manière qu'elle rempliſſe la largeur du lieu de l'exercice ; & le Général ſera placé à la tête d'un des partis *(ſ)*. Lorſqu'ils auront paſſé la tête du théâtre qui eſt en face, je penſe qu'il ſeroit utile de montrer comment un certain nombre de Cavaliers de front peuvent deſcendre une pente en courant : je ne doute pas que, s'ils en connoiſſent la poſſibilité, ils ne donnent très-volontiers ce ſpectacle ; ſi on néglige de les y exercer, un jour les ennemis pourront les forcer d'en faire l'épreuve malgré eux. J'ai parlé de l'ordre qu'il falloit garder pour marcher en parade : ſi le Chef eſt bien monté, il caracolera en dehors de ſa Troupe, & s'avançant avec célérité, elle en ſera de même à ſon exemple, de manière que le Conſeil qui ſera préſent, verra toujours quelque partie en mouvement, & les chevaux ſe repoſant par intervalles, ne ſe fatigueront point.

Quand le ſpectacle ſe donnera dans l'Ippodrome, il faudra ranger la Cavalerie de part & d'autre, en ſorte qu'elle en remplisse toute la largeur, & qu'en marchant de front, elle chaſſe tous ceux qui ſeront au milieu de la place. Rien ne ſera plus beau que de voir les dix Tribus partagées en deux corps, ſe charger, faiſant alternativement la pourſuite & la retraite. En les voyant s'approcher pour ſe charger, cela doit inſpirer une ſorte de terreur ; enſuite, quand ils s'éloignent pour ſe remettre en face, rien n'eſt plus majeſtueux. Après cela, ils partiront une ſeconde fois plus rapidement au ſon des trompettes : puis s'étant encore remis en front, ils partiront de même une troiſième fois, & courront l'un ſur l'autre avec beaucoup de vîteſſe. Lorſque l'exercice ſera fini, on les formera tous en phalange *(t)*, ſelon la coutume, pour s'avancer vers le Conſeil, cela paroîtra nouveau, & aura l'air très-militaire. Il ne ſeroit pas

(ſ) Il y a ſeulement dans le texte : Ἱππαρχεῖ ἡγούμενος. Or il eſt certain qu'il ne pouvoit conduire qu'un des côtés.

(t) Φαλάγγηδον : εἰς φάλαγγα ; expreſſions qui ſignifient *rangés ſur une ligne par compagnies avec peu d'intervalle de l'une à l'autre.*

convenable au Général, ni de rester en arrière des Capitaines, ni de marcher dans le même rang. Quand il s'agira d'escadronner dans un lieu pavé, comme l'Académie *(u)*, les Cavaliers auront attention de se pencher en arrière, afin de n'être pas jetés à bas de leurs chevaux; & pour que ceux-ci ne tombent point eux-mêmes, il faudra les retenir, allant bride en main dans les conversions. Quant aux courses directes, elles doivent se faire très-vîte, ce qui a un air assuré, & offre un beau spectacle *(x)*.

Dans les marches, le Général aura soin que les chevaux ne soient point trop fatigués; & pour cet effet, il ordonnera que les Cavaliers aillent tantôt à pied, & tantôt montés: c'est un moyen de n'excéder ni l'homme ni le cheval. Quand vous marcherez dans des lieux où vous présumerez que l'ennemi pourroit se présenter, vous ordonnerez que le

---

(u) Il s'agit ici du faubourg où étoit située l'Académie, & qui portoit aussi le même nom.

(x) Ces sortes d'exercices de parades, appelées *πομπή*, à cause de l'appareil & du brillant que Xénophon vouloit qu'on y mît, ressemblent en quelque sorte aux exercices de la Cavalerie Romaine du temps d'Adrien, qui sont décrits par Arrien à la suite de sa Tactique des Grecs. Les courses *ἱππασις* se faisoient dans un lieu carré, très-vaste, & préparé à ce dessein. Les Spectateurs étoient placés sur un seul côté, disposé en amphithéâtre, vis-à-vis l'endroit par où l'on entroit dans le champ d'exercice. Comme, depuis César, les Romains ne se servoient presque plus que de Cavalerie soudoyée, levée chez les Ibères & les Celtes, ou en Asie, ils avoient pris beaucoup d'usages de ces Nations, & adopté même les termes dont ils se servoient: c'est ce que remarque Arrien, en commençant sa description. Les Cavaliers portoient pour ces exercices des casques qui couvroient le visage entier [a], ornés de cimiers avec de longues queues de crins ou de soie rouges. Au lieu de cuirasses, ils avoient des tuniques serrées & jointes au corps, les unes de couleur rouge, d'autres d'hyacinte, & d'autres peintes de diverses couleurs. Les botines n'étoient point larges, comme celles des Parthes ou des Arméniens; mais elles étoient collées sur la jambe [b]. Les traits dont on se servoit, étoient émoussés, & l'on avoit soin seulement de garantir les yeux des chevaux. On commençoit par des courses qui se faisoient par troupes, chacune suivant son enseigne. De celles-ci, les unes étoient à la manière Romaine; d'autres, à celle des Scythes: ces dernières étoient faites de morceaux d'étoffe de différentes couleurs qui représentoient exactement des dragons: dans la course,

[a] Arrien dit: Οὐ κατὰ τὰ εἰς μάχην πεποιημένα, différens de ceux qui servoient à la guerre.

[b] Les Grecs & les Romains les ont toujours portées de même; elles étoient de cuir tors, comme celui de la semelle des sandales. *Voyez* Xenophon, *Traité de l'Equitation*.

pied-à-terre se fasse successivement par Tribus ; car il seroit dangereux qu'elles fussent toutes à pied, lorsque l'ennemi paroîtroit. Si vous passez dans des chemins étroits, il faut commander de marcher par l'aile *(y)* : quand le terrein deviendra plus spacieux, vous étendrez le front de chaque Tribu ; & lorsque vous arriverez dans la plaine, il faudra les mettre toutes en phalange *(z)*. On varie ainsi, chemin faisant, les dispositions de la Cavalerie, relativement aux différens endroits où l'on passe ; précaution nécessaire pour sa sûreté, & qui sert aussi d'exercice.

Quand vous marcherez hors des chemins par des lieux difficiles, soit en pays ami ou ennemi, vous détacherez en avant quelques Coureurs *, tirés de chaque Tribu, qui chercheront les passages les plus praticables, & reviendront les faire connoître aux compagnies, pour qu'elles ne se

* ὑπηρετῶν.

l'air venant à enfler l'étoffe qui pendoit au bout d'une lance, on voyoit distinctement la figure de l'animal. Après ces courses & diverses évolutions, la Cavalerie se divisoit en deux partis, dont l'un placé sur un côté de l'Ippodrome, à la droite des Spectateurs, se mettoit sur deux rangs qui formoient la tortue, les Cavaliers très-serrés couvrant les chevaux de leurs boucliers ; deux Cavaliers, tournés en dehors, couvroient le flanc gauche de cette tortue. L'autre partie venoit à la file lancer le javelot contre ces deux Cavaliers qui recevoient les coups sur leurs boucliers ; chaque Cavalier ayant lancé son javelot, tournoit à droite circulairement, rejetant son bouclier derrière lui, parce que deux Cavaliers qui sortoient de la tortue alternativement, couroient sur les attaquans : ces deux Cavaliers, aprés avoir lancé le javelot, tournoient à gauche, ἐπὶ ἀσπίδα κλίσις, pour se replacer & faire place à d'autres. La partie qui avoit attaqué, faisoit à son tour la tortue. Cet exercice se faisoit aussi avec des lances très-fortes, mais on prenoit garde de les jeter sur le casque ou contre le cheval. Dans un autre exercice, les Cavaliers avoient deux traits : ils couroient en lançant le premier vers le côté des Spectateurs ; ensuite faisant volte-face, ils lançoient le second par-derrière. Dans un autre exercice, les Cavaliers étoient armés défensivement, comme pour la guerre : il consistoit à bien lancer une pique, λόγχην, contre un but placé au côté gauche de l'Ippodrome : la seconde course se faisoit avec deux lances qu'il falloit jeter contre le but. Arrien décrit encore plusieurs autres exercices qui avoient pour objet de donner de l'adresse aux Cavaliers, pour lancer des traits, même des pierres à la main ou avec la fronde, & se bien servir de la lance, ainsi que de l'epée.

(y) Εἰς κέρας, c'est-à-dire, par le flanc de chaque compagnie.

(z) Ἐπὶ φάλαγγος καταστατικόν, en bataille.

trompent

trompent point. Si vous jugiez qu'il y eût du danger dans la marche, la prudence exigeroit de faire précéder ces Coureurs par d'autres, pour découvrir & examiner les ennemis. Soit qu'on veuille aller à eux pour les charger, ou se tenir en observation, ou les attendre à un passage, il faut prendre garde que les Cavaliers de la queue ne molestent leurs chevaux, en les pressant *(a)* : ce sont de ces choses que tout le monde sait à peu-près, mais que fort peu ont soin de faire exécuter.

Pendant la paix, le Chef de la Cavalerie doit s'appliquer à connoître le pays des Ennemis & celui des Alliés : au cas qu'il ne puisse pas le faire lui-même, il faut qu'il se procure des renseignemens par des gens bien instruits de chaque canton, qu'il attirera auprès de lui : car il est bien différent pour un Chef de connoître les chemins & la nature des lieux ou de les ignorer ; de-là dépendent les mesures justes ou fausses qu'on prendra pour dresser une embuscade, ou pour tout autre dessein. Il faut, avant de commencer la guerre, s'assurer d'Espions qui soient habitans des villes neutres, ou du nombre des Marchands qui ont par-tout un libre accès, parce qu'on reçoit volontiers ceux qui apportent des choses utiles : on peut encore se servir avec succès des faux Transfuges. Néanmoins il ne faut pas tellement se fier aux Espions, qu'on néglige de se garder : on doit toujours être préparé, comme si l'on étoit prévenu de l'arrivée de l'ennemi. Bien qu'un Espion soit fidèle, il ne lui est pas toujours aisé de faire son rapport à propos, divers obstacles imprévus survenant tous les jours à la guerre *(b)*.

(a) Comme la Cavalerie est supposée ici en colonne de marche dans des chemins serrés, & que la file est fort alongée, la tête se formant en bataille au sortir du défilé, ceux de la queue en se pressant trop pour arriver, peuvent ou essouffler leurs chevaux, ou mettre du désordre dans la colonne. C'est-là ce que Xénophon fait entendre en ajoutant, τὸν ἡγεμόνα διώκοντες.

(b) Rien n'est plus fécond que la guerre en cas imprévus, dont le moindre peut faire échouer le projet le mieux concerté ; c'est pourquoi il

Afin d'éviter que les ennemis n'aient des avis de votre marche, il vaudra mieux annoncer le départ verbalement, que par des Hérauts * ou par un ordre écrit. Ce moyen de faire mouvoir la Cavalerie deviendroit plus facile en établiſſant des Quincurions * ſous les Décurions, afin que chacun ne ſoit chargé d'avertir qu'un petit nombre d'hommes. Les Quincurions ſerviront auſſi pour alonger l'ordre de bataille ſans déſordre, lorſque le cas l'exigera *(c)*. J'approuve les gardes & les vedettes cachées, parce qu'elles ſervent en même temps à votre ſûreté, & forment des embuſcades contre l'ennemi : elles ſont bien moins expoſées à ſes entrepriſes, que ſi elles étoient découvertes, & elles le tiennent toujours en crainte; car ne ſachant ni leur force, ni où elles ſont, il n'oſe s'aventurer, & tous les lieux lui paroiſſent ſuſpects. Ces poſtes couverts & embuſqués pourront détacher en avant quelques coureurs pour tenter les ennemis, & les attirer dans le piége. Une autre maxime très-fine, c'eſt de placer des gardes découvertes en arrière de celles qui ſont cachées; rien n'eſt plus propre à tromper l'ennemi, qui ſe trouvera pris entre les unes & les autres *(d)*.

* Κήρυκες, Crieurs ou Hérauts.

* Πενταδάρχαι.

Un Chef prudent ne riſquera jamais aucune action & ne s'engagera point dans le péril, ſans avoir reconnu qu'il pourra en retirer un avantage évident; car s'il ſe laiſſe gouverner

---

ne ſuffit pas de prendre toutes les meſures poſſibles pour réuſſir ; il faut encore parer à tous les accidens qui pourroient faire tourner le deſſein formé à notre déſavantage. Les Eſpions peuvent être doubles, & faire donner dans un piége ; ils peuvent avoir mal vu, ou être mal informés : l'ennemi peut les tromper eux-mêmes. Il ne faut donc s'y fier que médiocrement, & ſe tenir toujours prêts à tout évènement.

(c) Ces Quincurions étoient des Chefs de demi-file, c'eſt-à-dire, qu'ils commandoient la ſeconde partie de la file, ainſi que je l'ai expliqué dans le détail de la compoſition de la phalange. Or, dans une troupe en bataille qui avoit, par exemple, huit rangs, ces Quincurions formoient le cinquième; ainſi, quand on vouloit doubler le front de l'ordre de bataille, on s'adreſſoit à ce rang qui dirigeoit les trois ſuivans, & ces quatre derniers rangs ſe portoient par la droite ou par la gauche ſur le même front que les quatre premiers.

(d) La plupart de ces maximes ſe retrouvent dans le livre de l'Empereur Léon, qui avoit puiſé dans Xénophon une bonne partie des inſtructions qu'il vouloit donner ſur la guerre.

par l'ennemi, en faiſant ce qu'il lui demande, il donne bien moins de preuves de ſon courage que de ſon imprudence, & trahit la confiance de ſes compagnons d'armes. Il eſt à propos d'attaquer l'ennemi dans la partie la plus foible, quoique la plus éloignée, parce qu'il y laiſſe ce qu'il a de plus mauvais, & qu'on y trouve moins de réſiſtance.

Si les ennemis ſont entrés dans le pays d'un de vos alliés après avoir forcé un paſſage retranché, il vous ſera glorieux de marcher ſur le champ pour les attaquer, ſoit par l'endroit où ils s'y attendent le moins, ou en les prenant des deux côtés, ce qui ne manquera pas de jeter le déſordre parmi eux.

J'ai dit précédemment qu'il falloit tâcher de découvrir les diſpoſitions des ennemis par des eſpions : mais il eſt encore plus ſûr d'occuper quelque lieu éminent, d'où vous puiſſiez vous-même les apercevoir, & juger s'ils ont fait quelque faute. Au cas qu'ils aient un corps haſardé, & qu'il ſoit poſſible de l'enlever en dérobant vos mouvemens, vous y enverrez un nombre ſuffiſant de gens propres à l'exécution. Il eſt important d'être inſtruit de toutes leurs démarches : s'ils ſe diſperſent, s'ils s'écartent avec trop de confiance, & laiſſent quelque partie hors de portée d'être ſecourue, cela ne doit point échapper à votre attention, & le foible doit toujours devenir la proie du plus fort. Parmi les animaux qui ont bien moins d'intelligence que l'homme, nous voyons les milans enlever ce qui n'eſt pas gardé, & mettre leur proie en ſûreté avant qu'on ait pu la ſauver. Le loup court ſur les bêtes écartées du troupeau, & enlève toutes celles qui ne ſont pas gardées. Si, en l'emportant dans ſon repaire, il eſt pourſuivi par des chiens, il ſe jette ſur eux, au cas qu'il ſe ſente le plus fort; ſinon il étrangle la bête, & ſe ſauve. De plus, lorſque pluſieurs loups ſont raſſemblés, ils ſe diſpoſent, les uns pour détourner l'attention du Berger, & les autres pour enlever la proie. Si les animaux féroces ſont capables de cette adreſſe, comment l'homme qui a celle de les attraper, n'auroit-il pas la faculté de mettre plus de prudence & d'invention dans ſes entrepriſes ?

L'homme de cheval doit ſavoir en combien de temps, ſur un eſpace déterminé, un Cavalier peut atteindre un homme de pied, & de quelle diſtance les chevaux lents peuvent échapper à ceux qui ſont plus vîtes. Un Officier de Cavalerie doit auſſi connoître les lieux qui conviennent mieux pour l'Infanterie, & ceux qui ſont plus propres à la Cavalerie. Il faut encore ſavoir l'art de faire paroître beaucoup de Cavaliers où il y en a peu, & peu quand il y en a beaucoup; de faire croire à l'ennemi qu'on eſt préſent, lorſqu'on eſt abſent; & éloigné, quand on eſt près de lui. Non-ſeulement le Général doit tenir ſes deſſeins cachés pour l'ennemi, mais même pour ceux qu'il commande. Ce ſera auſſi un trait d'habileté d'en impoſer, & d'imprimer de la crainte, quand il ſe ſentira le plus foible, & au contraire lorſqu'il ſera le plus fort, d'exiter l'audace de l'ennemi pour l'attirer au combat. Par cette conduite, vous ne recevrez aucun échec, & vous profiterez des moindres fautes de vos ennemis. Au reſte, afin de ne pas paroître enſeigner des choſes impoſſibles, je vais expliquer comment s'exécutent celles qu'on croit les plus difficiles.

Pour ne point ſe méprendre, ſoit en pourſuivant, ou en ſe retirant, il faut connoître l'étendue de chemin que les chevaux peuvent parcourir. Ceci s'acquiert en obſervant avec attention, dans les exercices & les ſimulacres de guerre, ce qu'ils parcourent dans la pourſuite & dans la retraite. Lorſque vous voulez faire montre de beaucoup de cavalerie, il faut être du moins à une certaine diſtance : on entreprendroit difficilement de tromper de près : cela eſt bien plus ſûr & plus praticable de loin. Il faut ſavoir que les chevaux marchant en troupe ſerrée, paroiſſent plus nombreux à cauſe de la grandeur de l'animal, & qu'on les compte facilement quand ils marchent ſans que les rangs ni les files ſoient ſerrés. Votre cavalerie paroîtra encore plus nombreuſe, ſi vous mêlez les paleſreniers avec les cavaliers, ſur-tout ſi on leur ſait prendre des lances ou quelque choſe qui y reſſemble : cela réuſſira, ſoit que vous montriez votre troupe arrêtée ou en marche.

Mais si nous voulons que la quantité de nos gens paroisse moindre qu'elle n'est, au cas qu'on dispose d'un lieu propre à en cacher une partie, on ne mettra en évidence que ce qu'on voudra montrer; si vous n'avez point de lieu couvert, on fera marcher les décuries par rangs avec des distances entr'elles *(e)*: les cavaliers qui seront du côté de l'ennemi, tiendront la lance haute, & les autres la tiendront baissée afin qu'elle ne paroisse point *(f)*.

On peut jeter l'alarme parmi les ennemis par de feintes embuscades, par des bruits de secours supposés, & par d'autres nouvelles qu'on invente à propos, selon les conjonctures. Les ennemis deviennent sur-tout audacieux, lorsqu'ils savent que leurs adversaires sont inquiets & dans l'embarras. Toutes ces choses étant expliquées, l'affaire du Général est de les appliquer selon l'occurrence, rien n'étant plus utile à la guerre que la ruse. Puisque les enfans s'appliquent dans leurs jeux militaires à tromper autant qu'ils peuvent, de manière à se faire paroître en plus grand ou plus petit nombre qu'ils ne sont en effet, comment les hommes faits, s'ils veulent s'appliquer à ruser, n'imagineroient-ils pas les mêmes choses *(g)*! Si l'on examine les causes des succès remportés à la guerre, on trouvera que la plupart & les plus complets n'ont été dûs qu'à des stratagèmes : c'est pourquoi, ou il ne faut pas briguer le commandement, ou il faut s'instruire de ces finesses comme

---

(e) Δεκάδας χρὴ στοιχούσας πα-ραντα διαλειπούσας παράγειν. Ceci veut dire que les compagnies ou escadrons marchoient par le flanc, les files devenant rangs.

(f) Il y a dans ce dispositif une très-grande finesse. Les intervalles entre les files qui ne peuvent échapper à l'ennemi, lui font juger qu'on étend sa troupe pour la faire paroître plus nombreuse, & comme il s'attache à compter les lances hautes, il croit alors avoir découvert le mystère, en quoi il est lui-même trompé.

(g) Dans presque tous les pays d'Europe, nous voyons que les enfans représentent quelqu'image de la guerre, sur-tout dans les lieux où ils voient des troupes; mais je n'ai jamais remarqué qu'ils poussassent leurs ruses jusqu'où dit Xénophon. Ces grands principes de guerre & ces finesses jusque parmi les enfans, ne pouvoient être que l'effet des Écoles de Tactique répandues dans toute la Grèce, d'où il sortoit toujours quelques notions dans le Public, que les meilleurs esprits saisissoient.

de toutes les autres dispositions, & demander aux Dieux de pouvoir les bien exécuter *(h)*.

Il est facile à ceux qui habitent les bords de la mer, de ruser en paroissant armer des Vaisseaux, ou bien en feignant d'assembler une armée de terre, & montant tout-à-coup sur des Vaisseaux. Le Général de la Cavalerie doit représenter à la République & faire comprendre que ce corps est foible sans Infanterie, afin qu'on lui donne des gens de pied, soit pour les entre-mêler aux escadrons, soit pour les placer derrière & les y tenir cachés *(i)*. Je conseille à quiconque formera des entreprises sur l'ennemi, soit en employant la ruse ou la force, d'entamer son ouvrage sous la protection divine, afin que les Dieux lui étant propices, il en obtienne une heureuse fortune *(k)*.

C'est un excellent stratagème d'affecter beaucoup de circonspection, & de se tenir avec soin sur ses gardes comme si l'on craignoit de courir quelque hasard ; cela conduit souvent les

---

(h) Si chacun se consultoit, on verroit moins de gens briguer les emplois importans, où le salut de plusieurs dépend de la conduite d'un seul; & si les Princes réfléchissoient sur leurs intérêts, ils ne donneroient pas à la faveur, comme une décoration, des grades qui devroient être réservés pour le mérite & la capacité.

(i) Le Texte ajoute, *πολὺ γὰρ μεῖζον ὁ ἱππεὺς τοῦ πεζοῦ* ; *car le Cavalier est plus élevé que le Fantassin* : cela m'a paru inutile dans la version. Au reste, ce passage sert à nous faire connoître comment les Grecs plaçoient l'Infanterie légère, qu'ils joignoient aux *iles* ou escadrons. On voit qu'il y avoit deux méthodes, l'une d'en insérer des pelotons entre les escadrons, l'autre de les cacher derrière. Au moment de la charge, une partie se jetoit entre les escadrons qui s'ouvroient pour leur faire place ; l'autre s'étendoit sur les ailes pour prendre l'ennemi en flanc. C'est ainsi qu'Épaminondas les avoit disposés à la bataille de Mantinée, comme je l'ai fait voir *Tome I du Cours de Tactique*.

(k) La prudence humaine est foible par elle-même & sujette à s'égarer ; les mesures les mieux prises, peuvent être renversées par des accidens inopinés. C'est ce que l'expérience avoit appris à Xénophon, qui avoit d'ailleurs trop de lumières pour ne pas connoître tout le pouvoir de la fortune ; voilà pourquoi il exhorte souvent son Général de ne point négliger les Dieux. L'homme doit s'aider de tout son pouvoir en préparant ses moyens avec sagesse ; mais Dieu seul peut en assurer la réussite. Je ne fais ici que prévenir ce que Xénophon dira sur la fin de son Traité.

ennemis à se négliger & à faire des fautes dont on profite *(l)*. Lorsqu'on a une fois paru audacieux & disposé à chercher le combat, bien que l'on demeure tranquille, si l'on fait néanmoins semblant d'agir, on ne laissera pas de donner beaucoup d'inquiétude à l'ennemi. Au reste, comme un artiste ne peut rendre son ouvrage aussi parfait qu'il le voudroit, si tous les matériaux qu'il doit employer ne sont préparés de manière à obéir sous sa main, de même un Général n'exécutera rien avec des hommes, s'ils n'ont de l'attachement pour lui, & s'ils ne le croient plus habile qu'eux dans la science des armes.

Il est aussi très-probable que le Général s'affectionnera les Troupes, s'il leur marque de la bienveillance, s'il a soin qu'elles ne manquent pas de subsistances, qu'elles aient des postes sûrs pour leurs retraites, & qu'elles reposent sans inquiétude à l'abri des gardes : il faut qu'elles trouvent dans leurs quartiers du bois, de l'eau, du couvert, & les autres choses nécessaires. Le Chef doit prévoir tous les besoins de ceux qui sont confiés à sa charge, & veiller sans relâche à leur conservation. S'il est dans l'abondance de quelque chose, rien ne lui fera plus d'honneur que d'en faire part aux siens. Pour achever en peu de mots, il sera considéré & respecté, s'il paroît mieux faire que les autres, ce qu'il a droit d'en exiger.

A commencer par l'Équitation, le Commandant de la

(l) C'étoit la maxime favorite de César, dont il usa sur-tout, ainsi que ses Lieutenans, dans la guerre des Gaules. Il excitoit par une crainte apparente, la présomption & même le dédain des Gaulois. Cette Nation ardente à chercher l'ennemi & à combattre, mais trop ignorante pour connoître les piéges qu'on pouvoit lui tendre, se livroit sans réflexion au premier appât qu'on lui présentoit. C'est ainsi qu'elle forma souvent des projets mal raisonnés, & s'embarquoit dans de mauvais pas, où elle reçut de grands échecs ; cette vivacité de caractère, & cette imprudence, qui la portoit à entreprendre, se tournoit en découragement au premier revers*. C'est ordinairement ce qui arrive à tous ceux dont les desseins ne sont pas fondés sur la prudence, & conduits avec sagesse.

* *Gallorum alacer ac promptus est animus, sic ad calamitates perferendas mollis ac minimè resistens animus eorum est.* De Bell. Gall. lib. III.

Cavalerie doit être au fait de tout ce qui la concerne, afin que les Cavaliers le voient bien manier ſon cheval, ſauter hardiment les foſſés, franchir des murs, deſcendre des hauteurs, & lancer le javelot avec adreſſe. Tout cela contribue à lui gagner leur eſtime : ſi d'ailleurs les Troupes connoiſſent que leur Général eſt habile, capable de faire des diſpoſitions qui leur aſſurent l'avantage ſur les ennemis, & ſi elles ſont perſuadées qu'il n'entreprendra rien témérairement, ni ſans l'aſſiſtance des Dieux, ni contre les auſpices, elles lui obéiront avec confiance *(m)*.

Tout Chef de guerre doit être rempli de prudence; mais celui de la Cavalerie d'Athènes doit ſur-tout être conſommé dans la ſcience des Armes & dans celle du culte des Dieux; car cette République a pour voiſins des Adverſaires qui ont autant de Cavalerie qu'elle, & beaucoup d'Oplites *. Si le Général faiſoit une irruption dans le pays ennemi, ſans être ſecondé par de l'Infanterie, il auroit affaire avec ſa ſeule Cavalerie aux deux armes réunies des Ennemis. Si ceux-ci ſe jettent ſur le territoire d'Athènes, ils n'y viendront pas ſans avoir joint d'autre Cavalerie à la leur, & ſans avoir aſſez d'Infanterie peſamment armée, pour ſe perſuader que toutes les forces des Athéniens ne pourront pas leur faire tête. Néanmoins la République mettant en campagne toutes ſes forces pour défendre ſon pays, il y aura lieu de bien eſpérer : car ſi, avec l'aide de Dieu *, quelqu'un a donné ſes ſoins à la Cavalerie, elle ſera meilleure que celle de l'ennemi, & les Oplites ne ſeront point inférieurs en nombre aux ſiens : ils n'auront pas non plus moins de vigueur, ni moins d'ardeur pour la gloire, ſi, Dieu aidant, ils

* Ὁπλῖται, Fantaſſins peſamment armés.

* Σὺν θεῷ.

(m) Pluſieurs Généraux de l'Antiquité, ſans avoir trop de foi aux différens moyens de conſulter les Dieux, ne laiſſoient pas de s'aſſujettir avec exactitude à ceux qui étoient d'uſage dans leur patrie. Ils ſavoient qu'on doit ménager les eſprits, & ne point les bleſſer en négligeant des choſes auxquelles, par ſuperſtition & par habitude, ils ont mis leur confiance. On ſeroit porté à croire que c'étoit la façon de penſer de Xénophon; mais avant de juger de ſon opinion, il faut attendre la fin de ce Traité.

ils ont été bien exercés : car les Athéniens ne ſont pas moins portés que les Béotiens, à imiter la valeur de leurs Ancêtres *(n)*.

Si la République tourne ſon attention principale du côté de la Marine, en ſe réduiſant à garder les murs de la ville, comme lorſque les Lacédémoniens avec leurs Alliés ſe jetèrent dans l'Attique, & qu'elle ne veuille employer que ſa Cavalerie pour défendre les dehors, j'eſtime qu'on aura en premier lieu, grand beſoin de l'aſſiſtance des Dieux *(o)*, & qu'enſuite le Général de la Cavalerie ſoit de tout point un Chef accompli ; car il faut une grande prudence pour ſe préſenter devant un nombre d'ennemis très-ſupérieur, ſans ſe compromettre, & beaucoup d'audace pour agir, dès qu'on voit l'occaſion favorable. Il doit donc, ce me ſemble, être propre à ſoutenir la peine & la fatigue. Comme il aura en tête une armée contre laquelle la République ne veut pas employer toutes ſes forces, il faudra bien qu'il ſouffre ce que la ſupériorité des ennemis leur fera entreprendre, s'il n'eſt pas en état de s'y oppoſer. S'il n'emploie à garder le pays, que les Cavaliers utiles pour obſerver & pour retirer en ſûreté tout ce qu'il ſera poſſible de choſes néceſſaires, & ſi un petit nombre eſt auſſi propre à obſerver, qu'un plus grand, ceux qui ne ſe fient ni à eux, ni à leurs chevaux, ne ſerviront pas moins à cet uſage ; car la crainte eſt un excellent gardien *(p)*. Ainſi celui qui compoſera les gardes

---

(n) Xénophon écrivoit ceci après que Thèbes eut ſecoué le joug de Sparte, & dans le temps qu'Épaminondas ſoutenoit avec gloire ſa liberté. Athénes qui étoit entrée d'abord dans ſon parti, l'avoit enſuite abandonné ; & depuis la journée de Leuctres, qui avoit humilié l'orgueil de Sparte, les Athéniens, jaloux de l'accroiſſement de la puiſſance des Thébains, étoient entrés dans l'alliance de leurs ennemis.

(o) Ces répétitions fréquentes ont peut-être quelque choſe de faſtidieux dans notre ſtyle ; mais elles ſont reſpectables, & je n'ai pas cru devoir en ſupprimer aucune.

(p) Il ſemble qu'il y ait un peu d'obſcurité dans cet endroit, ou que la maxime de Xénophon ſoit fauſſe ; mais avec un peu de réflexion on ſaiſit ſon idée. Suppoſant qu'Athènes ait voulu tenir ſon Infanterie dans ſes murailles, il eſt évident que ſa Cavalerie n'eſt pas ſeule en état d'empêcher une armée ennemie de ravager

de ces ſortes de gens, ſuivra un bon conſeil : ſi de l'excédant il imagine avoir une armée, elle lui paroîtra ſans doute bien petite; car en général il ſera trop foible pour riſquer un combat à force ouverte : mais s'il s'en ſert par des détachemens qu'il enverra en parti *, je crois que ſes Troupes lui ſuffiront pour de telles expéditions.

* Ὡς λῃσταῖς αὐτοῖς χρῆται.

Le Général doit tenir ſes Troupes toujours prêtes à exécuter ſes ordres, & cachant avec ſoin ſes deſſeins, examiner ſi les ennemis ne ſont pas quelque faute dont il puiſſe tirer avantage. Il eſt aſſez ordinaire que plus les Troupes ſont nombreuſes, moins elles gardent d'ordre & de diſcipline: ou elles ſe diſperſent pour ſe procurer ce qui leur eſt néceſſaire, ou elles marchent en déſordre, les uns allant trop en avant, d'autres reſtant trop en arrière. De pareilles fautes ne doivent pas demeurer impunies; ſans quoi tout le pays ſeroit bientôt rempli de Soldats qui le parcourroient avec autant de liberté que le terrein de leur camp *(q)*.

Lorſque le Général ſera quelqu'entrepriſe, il aura ſoin de pourvoir à ſa retraite, de manière qu'il ſoit en ſûreté, avant que l'ennemi ait reçu un ſecours conſidérable. Souvent une armée en marche s'engage dans des chemins où le plus grand nombre ne ſert pas plus que le petit. Si on s'applique à l'obſerver en la ſuivant de près, & ſe tenant toujours couvert & en ſûreté, on la trouvera à la fin engagée dans quelque détroit ou bien dans quelque paſſage difficile où l'on pourra ſans riſque en combattre une partie telle qu'on la voudra. On peut auſſi attaquer les ennemis avec ſuccès lorſqu'ils campent, qu'ils dînent, qu'ils ſoupent, ou le matin lorſqu'ils

---

le pays. Il ne s'agit donc que de placer des gardes aux principaux paſſages, pour être averti de l'arrivée des ennemis ; mais ces gardes elles-mêmes ne ſont pas capables de leur faire obſtacle : leur miſſion n'eſt que de donner des avis, & de ſe retirer en emportant ou faiſant emporter les grains, fourrages & autres ſubſiſtances qui ſeroient reſtés dans la campagne.

(q) Il y a dans le texte : *Εἰ δὲ μὴ ὅλη ἡ χώρα στρατόπεδον ἔσται*, *ſinon tout le pays deviendra un camp.* Cette expreſſion conciſe, traduite littéralement, n'auroit pas, ce me ſemble, aſſez fait ſentir l'idée de Xénophon.

ſe lèvent. Dans tous ces cas les Soldats ſont déſarmés, & les Cavaliers ſur-tout plus long-temps que les Oplites *(r)*.

Il faut tendre ſans ceſſe des piéges aux découvreurs & aux gardes avancées. Ceux qui les compoſent ſont toujours en petit nombre, & quelqueſois fort éloignés du gros de l'armée. Quand on s'aperçoit que les ennemis ne haſardent point ces ſortes de troupes, il faut ſe porter ſecrètement vers leurs quartiers *(ſ)*, afin d'obſerver leur diſpoſition, celle de leurs gardes & la nature des lieux où elles ſont poſées : car il n'y a point de plus belle priſe que d'en enlever quelqu'une; & d'ordinaire on les ſurprend aiſément, parce que dès qu'elles voient une petite troupe, elles courent deſſus, imaginant que cela eſt de leur devoir *(t)*. Au ſurplus, on doit avoir préparé ſa retraite, & s'être aſſuré du côté par où elles peuvent être ſoutenues pour ne pas rencontrer le ſecours.

Les Généraux qui ont l'adreſſe de harceler une armée plus forte que la leur, ou de l'entamer ſans ſe compromettre, paſſeront à juſte titre pour les plus habiles : ils paroîtront rompus & conſommés dans ce ſervice, tandis que ceux des ennemis ſeront regardés comme des ignorans. Il eſt eſſentiel que les Cavaliers détachés pour aller en parti, ſoient exercés aux courſes, afin de ſupporter la fatigue de ces expéditions; car ceux que l'on y enverroit ſans les y avoir préparés d'avance, ainſi que les chevaux, iroient au combat avec autant de

---

(r) On voit par cet endroit, que l'uſage étoit de reſter armé dans le camp, lorſqu'on étoit à portée d'être attaqué, & que l'on ne ſe déſarmoit qu'à l'heure des repas. On prenoit auſſi ce temps pour faire manger les chevaux, & on les débarraſſoit de leur armure. Voilà pourquoi Xénophon dit que les Cavaliers étoient plus long-temps déſarmés que les Oplites.

(ſ) Il y a encore ici *σὺν θεῷ*, *avec le ſecours de Dieu*.

(t) Ceci ne concerne que les gardes de Cavalerie; perſonne ne peut douter que celles d'Infanterie ne ſoient uniquement deſtinées à reſter dans leurs poſtes. Celles de Cavalerie, placées en pleine campagne, peuvent en effet être ſouvent tentées de courir ſur une petite troupe ennemie qu'elles croiroient pouvoir enlever; mais tout Officier qui commande une garde, doit ſe méfier que ce ne ſoit un appât qu'on lui préſente, & penſer qu'étant poſté pour la ſûreté de l'armée, il ne doit faire aucune démarche où il puiſſe courir les riſques d'être enlevé lui-même avec ſa troupe.

désavantage que des femmes contre des hommes. Mais lorsqu'ils sont habitués à sauter des fossés, franchir des murs, monter des pentes roides & élevées, les descendre hardiment & avec vîtesse, ils sont, à l'égard de ceux qui ont négligé les exercices, comme les oiseaux auprès des quadrupèdes. De même ceux qui ont les pieds endurcis par l'habitude de la marche, sont aux autres qui n'ont jamais marché dans les terreins rudes, ce que les sains sont aux estropiés. Et celui qui connoît bien le pays a autant d'avantage sur celui qui n'en a aucune connoissance, qu'un clair-voyant en a sur un aveugle.

Il ne faut pas se figurer que les chevaux qui sont très-gras *(u)*, soient les meilleurs : ceux qui sont faits à la fatigue résistent bien davantage. Il est indispensable d'avoir une provision de freins & de couvertures * avec leurs courroies *(x)* : c'est une légère dépense au moyen de laquelle on remettra en état de servir les Cavaliers qui en manqueroient.

* Ἐφιππία.

(u) Le texte ajoute : *Au point d'étouffer, dans le travail.*

(x) Ἐφιππία ne peut être rendu ici que par le mot, *couverture*, parce que les Anciens n'avoient point de selles relevées avec des arçons comme les nôtres : il n'y en a eu de cette espèce que vers le cinquième siècle ; & c'est aussi dans ce même temps que l'usage des étriers s'introduisit. On les a cru désignés dans une Lettre de Saint Jérôme : mais ils sont du moins énoncés clairement dans la Tactique de l'empereur Maurice ; & quoique cette dernière époque soit bien postérieure à la première, il faut considérer que Maurice n'en parle pas comme d'une chose nouvelle. Xiphilin, Abréviateur de Dion Cassius, rapporte, dans la Vie de Néron, que sous ce règne on commença de donner des étriers à la Cavalerie, dans les Revues ; & des coussins aux Sénateurs, qui, jusque-là, n'avoient été assis dans les Spectacles que sur des bancs. Il est vrai que Dion rapportoit seulement que cela se disoit de son temps : mais cet Auteur écrivoit dans le commencement du troisième siècle : d'où l'on peut conclure que les étriers étoient déjà connus, quoique l'usage en fût très-rare parmi les Romains. Si l'on en donna sous Néron aux Cavaliers, cela ne doit s'entendre que des Chevaliers qui ne sortoient plus de l'enceinte de Rome, & ne formoient alors qu'une Cavalerie de parade. On faisoit sans doute aussi usage de selles à panneaux carrés, semblables à ce que nous appelons *bâtine*, composée de cuir rembouré, où il n'y a ni bois ni fer. Celle de la statue d'Antonin au Capitole, & d'autres qu'on voit sur la colonne de Théodose, paroissent être de cette espèce. Comme il n'y a point d'étriers, cela fait juger que la coutume de s'en servir n'étoit pas encore reçue générale-

Si l'on craint que tous ces ſoins, pour former la Cavalerie, ne donnent beaucoup de peines, il ſuffit de conſidérer que ceux qui s'exercent pour les combats gymniques, s'aſſujettiſſent à un travail plus difficile & plus pénible que n'en exige le deſir de ſe perfectionner dans l'art équeſtre. Car beaucoup d'exercices de la gymnaſtique ſont pouſſés juſqu'à la ſueur ; au lieu qu'il y en a peu dans l'Équitation, qui ne donnent un vrai plaiſir. En effet, ſi quelqu'un ſouhaitoit de voler comme un oiſeau *, il ne pourroit choiſir un exercice qui en approchât davantage. D'ailleurs, il eſt certain qu'une victoire remportée à la guerre, eſt bien plus glorieuſe que le prix de la lutte; puiſque l'État participe à cette gloire qui lui devient utile, & que c'eſt principalement par la victoire que les Dieux couronnent les Cités. Je ne vois donc rien à quoi il convienne mieux de s'appliquer qu'à la ſcience des armes. Il faut encore penſer que les Écumeurs de mer ſe rendent capables, par leur habitude au

* Πτηνὸς φῦσαι, devenir oiſeau.

ment. Il eſt probable que les ſelles à panneaux carrés ont été employées très-anciennement pour les bêtes de charge, qui ſans cela auroient pu être bleſſées. La couverture du cheval de monture s'étendoit depuis le garot juſqu'à la croupe. On l'ornoit de glands & de franges : les Perſes en mettoient pluſieurs l'une ſur l'autre, & ſe piquoient dans cette partie d'une grande magnificence : ce que les Grecs leur reprochoient comme un effet de leur molleſſe. Les chevaux de bataille avoient le front, le poitrail & les flancs garantis par des bardes. Communément toutes ces pièces étoient ſéparées, & s'attachoient avec des courroies dont une partie ſe rejoignoit à la couverture, qui étoit elle-même maintenue par une ſangle *. On couſoit auſſi quelquefois des pièces de cuir à la couverture pour garantir le ventre du cheval. Xénophon dit, dans le Traité de l'Équitation, que cette partie étant très-délicate, peut ſe garantir avec la couverture : *mais*, ajoute-t-il, *une couverture de cette eſpèce doit être couſue & accommodée de ſorte que cela ne nuiſe point à l'aſſiſe du Cavalier, & qu'il n'en ſoit pas moins ferme.* Les brides n'étoient pas différentes des nôtres. On en trouve un détail aſſez circonſtancié dans le Traité de l'Équitation. Il y avoit des mors à trompe, c'eſt-à-dire, d'une ſeule pièce, qui ſont rejetés par Xénophon comme trop rudes, & des mors briſés. De ceux-ci, les uns étoient doux, les autres rudes; ce dernier avoit de gros anneaux qui jouoient peu l'un dans l'autre. Le mors doux étoit plus gai & ſes anneaux plus petits. On augmentoit la rudeſſe du mors en ſerrant & groſſiſſant les anneaux, qui préſentoient des eſpèces de pointes : Τρόχυς καὶ Caμῦς ἢ πεμίνυς, τινὰς δὲ ἐχίνυς ὀξῦς.

* *Cingulum ephippium.*

travail, de butiner, & de vivre aux dépens de ceux qui ont des revenus. Ce n'eſt point à ces derniers à pirater ſur terre; cela ne convient qu'aux pauvres qui, étant privés de tout, dérobent leur ſubſiſtance où ils peuvent : car il faut ou travailler, ou prendre ſur ceux qui travaillent; autrement il n'eſt pas facile de vivre ni de jouir de la paix *(y)*.

Il faut ſe ſouvenir qu'une troupe de Cavalerie ne doit jamais courir ſur une autre plus forte qu'elle, en ſe laiſſant à dos des paſſages difficiles pour ſa retraite; car le danger de ſe tromper n'eſt point égal pour celui qui fuit & pour celui qui pourſuit *(z)*. Je crois devoir encore donner cet avertiſſement. Il y en a ſouvent qui, ſe ſentant ſupérieurs en forces aux ennemis, ne ſe font accompagner que de peu de troupes, comptant qu'elles ſuffiront pour leur expédition : de ſorte qu'ils reçoivent ſouvent le mal qu'ils comptoient faire. D'autres fois, s'ils marchent contre un ennemi dont ils ſavent la ſupériorité, ils ſe font ſuivre par toutes leurs forces. Pour moi je dis qu'il faut faire le contraire. Quand on marche dans la confiance de la victoire, on doit mener avec ſoi tout ſon monde, en quelque nombre qu'il ſoit; car perſonne ne s'eſt jamais repenti de vaincre complètement. Mais lorſqu'on va contre un ennemi ſi ſupérieur, que même en faiſant tout ſon poſſible, on ſera

(y) *Ἄλλως δὲ οὐ ῥᾴδιον ἔτι βιοτεύειν, ἔτι εἰρήνης τυχεῖν.*

(z) Comme la penſée de Xénophon eſt exprimée ici d'une manière très-conciſe, je crois devoir la développer pour la faire bien comprendre. Celui qui mène une troupe de Cavalerie à la guerre, doit avoir un paſſage commode & aſſuré par lequel il puiſſe ſe retirer : mais il peut y avoir d'autres paſſages collatéraux très-difficiles pour les chevaux. Il faut donc que la troupe qui s'eſt avancée, ſoit à portée de regagner l'endroit où elle a paſſé, lorſqu'elle ſera pouſſée par l'ennemi; car ſi on lui en coupoit la communication, elle ſeroit obligée de ſe jeter dans un autre paſſage qui ſeroit mauvais : il pourroit même arriver que s'étant fort écartée de ſon débouché, & ſe trouvant pourſuivie vivement, elle ſe trompât de chemin & prît celui d'un mauvais défilé au lieu du véritable. C'eſt à quoi Xénophon exhorte de faire beaucoup d'attention : & il eſt évident qu'en pareil cas il eſt bien moins dangereux pour le pourſuivant de ſe tromper que pour celui qui eſt ſuivi. La ſuite du diſcours fera connoître encore la veritable idée de l'Auteur.

forcé de se retirer ; je dis qu'en pareil cas il vaut mieux mener peu de gens que de les employer tous *(a)*. On choisira toutefois les meilleurs hommes & les mieux montés ; parce qu'ils seront plus propres à exécuter ce qu'on voudra, & à faire retraite avec sûreté. Si l'on mène toutes ses troupes contre des ennemis très-supérieurs, & que l'on soit obligé de se retirer, il est certain que les plus mal montés resteront derrière ; d'autres encore neufs dans l'équitation, tomberont de cheval, & plusieurs seront pris à l'entrée des défilés, où, à cause de la foule, les Cavaliers se heurtent & s'embarrassent les uns les autres : car il n'est pas aisé de trouver des passages tels qu'on les desireroit. Mais les braves Cavaliers & les bons chevaux échappent facilement, sur-tout si le Commandant sait employer sa réserve à propos pour contenir les ennemis. C'est en pareille occasion que les embuscades simulées sont utiles. Si l'on trouvoit quelque endroit convenable pour placer une petite troupe qui pût se montrer en sûreté, cela ralentiroit infailliblement l'ardeur de ceux qui poursuivent *(b)*. Il est incontestable que dans les cas qui exigent de la célérité, & où l'on est exposé à beaucoup de fatigue, le petit nombre est préférable au grand. Je n'entends point par-là qu'une troupe résiste plus au travail, ni qu'elle aille plus vîte parce qu'elle est peu nombreuse : mais c'est

---

(a) Il est certain qu'on ne peut avoir alors d'autre objet que d'observer l'ennemi, ou tout au plus de lui en imposer & de le contenir pendant quelque temps pour le retarder ; ce qui ne durera que jusqu'au moment où il connoîtra son extrême supériorité sur ce qu'il a en tête. Comme il prendra aussi-tôt le parti de marcher vivement à lui & de le pousser, il est évident que le foible ne voulant pas combattre, fera d'autant plus légèrement sa retraite, & passera d'autant plus vîte les défilés dont il voudra se couvrir, qu'il sera moins nombreux.

(b) Ces embuscades simulées sont des stratagèmes très-adroits, qui réussissent presque toujours. Pour peu que le poursuivant soit prudent, il s'arrêtera du moins autant qu'il faudra, afin de vérifier si la troupe qui paroît n'est point un appât qu'on lui tend, pour l'attirer dans une embuscade où d'autres troupes sont cachées. Cependant le corps qui fait retraite gagne du chemin & s'éloigne d'autant. Cette ruse échouera donc bien plutôt contre un étourdi que contre un homme prudent. Mais si, par un effet de la fortune, l'étourdi réussit une fois en pareil cas, il y a mille occasions où il seroit puni de sa témérité.

qu'il est plus facile de trouver une petite quantité de Cavaliers qui sachent gouverner leurs chevaux & se conduire eux-mêmes avec sagesse, selon les règles de la discipline, qu'un grand nombre.

S'il arrive qu'on soit dans le cas de combattre contre de la Cavalerie, à-peu-près à nombre égal, je crois qu'on ne feroit pas mal de composer de chaque Tribu deux escadrons, dont l'un seroit conduit par le Phylarque *, & l'autre par quiconque sera jugé le plus capable *(c)*. Ce dernier suivra en queue la troupe du Capitaine; & lorsqu'on sera venu à portée des ennemis, il fera son commandement & manœuvrera pour les charger. Je compte que de cette manière on leur imprimera plus de terreur & que l'on se rendra plus redoutable. S'il y a de part & d'autres des fantassins, celui qui les aura tellement couvert de sa Cavalerie qu'ils ne soient point aperçus, & que se montrant inopinément, ils attaquent de concert avec elle, aura pris, selon moi, un moyen très-efficace pour s'assurer la victoire *(d)*. Je vois que si les choses sont agréables, elles sont d'autant plus de plaisir qu'elles sont inattendues, & que si elles sont fâcheuses, on en est plus affecté. On sera convaincu de ceci en réfléchissant combien ceux qui tombent dans une embuscade sont effrayés, bien qu'ils soient en plus grand nombre que les ennemis. Lorsque deux armées arrivent

* Capitaine de la Tribu.

(c) On voit, par ce passage, qu'il n'y avoit point d'Officiers au-dessous du Philarque, qui eût droit de commander après lui toute la Tribu. Il n'y avoit que des Chefs de divisions. Comme ils n'avoient sans doute aucune prééminence bien déterminée l'un sur l'autre, le Capitaine pouvoit faire commander la demi-compagnie par celui qu'il choisiroit. Chaque Tribu composoit un escadron. Or il ne paroît pas que, dans la formation des Iles ou Compagnies de Cavalerie des autres Peuples, il y eût un Officier qui répondît à ce que nous appelons Lieutenant ou Capitaine en second.

(d) Ces deux escadrons l'un à la suite de l'autre n'en paroissent qu'un seul, & l'ennemi ne s'attend à être chargé que par le front que présente le premier escadron : mais le second dédoublant tout-à-coup & se jetant à droite ou à gauche, étonne l'ennemi, soit en le chargeant sur une plus grande étendue, ou en le prenant en flanc. Supposant que les dix Tribus soient ainsi disposées sur une ligne, elles formeront cinq corps, qui auront entre eux des intervalles au moins égaux à leurs fronts. L'ennemi croira profiter de cette disposition, en entrant dans chaque intervalle pour envelopper les

arrivent & campent en préſence, on ſait comment les premiers jours elles ſe craignent & s'obſervent avec attention. C'eſt à quoi il n'eſt pas difficile de mettre ordre : mais de trouver des gens pour envoyer à la guerre, qui ſoient capables de ſe conduire avec ſageſſe, vivacité & courage, c'eſt déjà une qualité eſſentielle d'un bon Général. Il faut qu'il ait le talent de la parole, & celui de perſuader à ceux dont il eſt le chef, qu'il leur ſera avantageux de lui obéir, de le ſuivre & de combattre ſous ſes ordres. Il doit ſavoir leur inſpirer le deſir d'être loués, & la perſévérance dans l'amour de la gloire.

Lorſque deux corps de Cavalerie ſont en préſence, ſoit en ligne *(e)*, ſoit autrement, & qu'il reſte de l'eſpace entre

---

les Tribus : mais les ſeconds eſcadrons, en dédoublant, l'arrêteront ; & ſi ſes troupes ont commencé à tourner, elles ſeront elles-mêmes chargées en flanc ; ce qui doit le déconcerter & le faire battre. Telle eſt l'idée de Xénophon & le but du précepte qu'il donne ici. Pour ce qui eſt de la manière de couvrir l'Infanterie légère, j'ai déjà dit qu'on la plaçoit par pelotons derrière les eſcadrons, d'où elle ſe jetoit enſuite ſur les côtés. On pouvoit encore ſe ſervir d'une diſpoſition avantageuſe du local, pour la porter, ſans être vue, ſur un flanc & le derrière de l'ennemi.

(e) Φαλάγγων ἀντιτεταγμένων. Le terme phalange s'appliquoit à la Cavalerie comme à l'Infanterie peſamment armée. Les Tacticiens avoient même composé, dans leur théorie, le corps des Cavaliers avec autant de ſymétrie que celui des Piquiers ou Oplites *(Tactique d'Elien, chap. XI de la trad.)* : il en étoit de même de celui des armés à la légère, qu'on nommoit *Pſiles.* Ce dernier avoit la même quantité de files que celui des Oplites, & ſes diviſions étoient ſemblables : mais les décuries ou files n'étoient que de huit hommes. Il y avoit quatre manières de les placer ; derrière les peſamment armés, ce qui s'appeloit ἐπίταξις ; en avant, πρόταξις ; ſur l'un & l'autre flanc alignés aux Oplites, cela s'appeloit παρένταξις : ſi on les y mettoit en potence, c'étoit ὑπόταξις. On entre-mêloit auſſi leurs files avec celles des Oplites : mais ceci étoit plus d'exercice que de pratique à la guerre. D'ailleurs on les employoit aux avant-gardes, arrière-gardes, aux découvertes. Dans le combat, le Général en diſpoſoit ſelon ſes vues, & les plaçoit ſelon le terrein & les circonſtances *(Idem, chap. XIV.)* Les Tacticiens vouloient donc que l'Infanterie légère fût moitié moins nombreuſe que les Oplites, & le corps de la Cavalerie moitié moindre que celui des Pſiles. Les diviſions de ce dernier étoient établies ſur le même plan & avec le même art que celles des deux autres. Il comprenoit ſoixante-quatre eſcadrons *(de même que la phalange complète des Oplites, 64 ſyntagmes)*, chacun de ſoixante-quatre hommes. La place de la

eux, ſi des troupes ſe détachent pour eſcarmoucher, en pourſuivant & ſe retirant, elles ont coutume le plus ſouvent de s'avancer de part & d'autre lentement, après leur converſion, & de courir enſuite avec vîteſſe dans le milieu du terrein. Si au contraire quelqu'une, après ſes caracoles, charge vivement & ſe retire de même, elle pourra nuire beaucoup à l'ennemi; il eſt même vraiſemblable qu'elle ne courra aucun riſque, lorſqu'en pourſuivant elle ſera ſoutenue de près, & qu'elle fera ſa retraite ſans s'être trop approchée du gros des ennemis. Si l'on pouvoit tenir cachés quatre ou cinq des meilleurs Cavaliers & des mieux montés de chaque eſcadron,

---

Cavalerie étoit indiquée par les Tacticiens ou ſur les flancs des Oplites, ou en avant, ou derrière après les *Pſiles.* Ainſi, ſelon eux, une armée complète étoit compoſée de 16384 Oplites ou Fantaſſins armés peſamment, 8182 Pſiles, & 4096 Cavaliers: nombres qui ſe diviſoient par moitiés égales juſqu'à l'unité. Après la conquête de l'Aſie par Alexandre, ſes Généraux y ayant formé différens Etats, conſervèrent la Tactique Grecque, & y joignirent, ainſi que leurs ſucceſſeurs, l'uſage des chariots armés & des éléphans qu'ils prirent des Aſiatiques. Alors les Tacticiens, qui vouloient toujours tout ramener à cette compoſition ſymétrique de l'ancienne théorie, imaginèrent un ordre de chariots ou d'éléphans auſſi ſymétrique que celui de l'Infanterie & de la Cavalerie. Ainſi deux chariots joints l'un à côté de l'autre, ſe nommoient une *zygarchie;* deux *zygarchies* formoient une *ſyzygie;* deux *ſyzygies* une *épiſyzygie;* deux de celle-ci une *armatarchie;* deux *armatarchies*, une corne ou aile, *κέρας:* & ſes deux ailes la phalange. Il en étoit de même des éléphans, dont la première diviſion ſe nommoit une *thérarchie*, compoſée de deux éléphans; la quatrieme, *éléphantarchie*, compoſée de ſeize; la ſuivante, une *xératarchie*, compoſée de trente-deux. Les deux *xératarchies* formoient la phalange. Ainſi la phalange, ſoit des chariots ou des éléphans, étoit de 64, diviſés en deux ailes. Il étoit en effet aſſez d'uſage de ſéparer les éléphans en deux parties, parce qu'on les plaçoit devant la Cavalerie qui formoit les ailes de l'ordre de bataille. Ce que je viens d'expoſer ſuffit pour faire remarquer qu'il y avoit deux parties dans la Tactique des Grecs; l'une ſyſtématique, renfermée dans la théorie, & l'autre de pratique. La première, qui étoit établie & enſeignée par les maîtres, préſentoit à l'eſprit la plus grande perfection poſſible dans la compoſition, & démontroit toutes les diſpoſitions ainſi que les manœuvres dont elle étoit ſuſceptible. La ſeconde n'admettoit que les mouvemens néceſſaires à la guerre & de la plus facile exécution. A l'égard de la compoſition elle la réduiſoit à la poſſibilité, ſelon le nombre & l'eſpèce d'hommes dont on diſpoſoit: en partant des principes fondamentaux, on ſe rapprochoit autant qu'on le pouvoit de la perfection & de l'harmonie du ſyſtème.

ils ferviroient très-avantageufement pour tomber fur les ennemis quand ils font leurs réverfions *(f)*.

Il fuffira de lire ces préceptes peu de fois. D'ailleurs il faut être toujours préparé à faifir l'occafion qui fe préfentera, & confidérer l'état des chofes pour exécuter ce qui fera convenable : car il n'eft pas plus poffible d'écrire tout ce qu'il faudroit faire que de prévoir tous les évènemens. Je crois que le meilleur avis qu'on puiffe donner, eft de fe mettre en état de faire ce qui paroîtra propre aux circonftances. Quoique l'on connoiffe les chofes utiles, foit dans l'Agriculture, la Navigation ou le Gouvernement, on n'en tirera nul avantage, fi quelqu'un ne prend foin de les faire pratiquer. Je dis donc, qu'avec l'aide des Dieux, toute la Cavalerie fera bien plutôt complétée jufqu'au nombre de mille Cavaliers, comme je l'ai indiqué, & avec moins de frais pour l'État que fi on levoit deux cents chevaux étrangers. Cependant cela n'empêchera pas qu'on n'y joigne ceux-ci; ce qui rendra tout le corps de la Cavalerie plus attaché à fes devoirs, & y excitera l'émulation par le defir que chacun aura de fe diftinguer. Je fais que la Cavalerie de Lacédémone a commencé d'être en réputation, depuis que cette République a employé des Cavaliers étrangers, & je vois que dans tous les autres États les étrangers font fort eftimés : c'eft que la néceffité donne beaucoup de vertu.

A l'égard du prix des chevaux, je juge qu'il fera fourni volontiers par ceux qui fe trouvant deftinés pour le fervice de la Cavalerie, y ont néanmoins de la répugnance. Ils aimeront mieux donner de l'argent que d'être forcés de fervir. Il en fera de même des riches dont le corps eft d'une conftitution foible, & des orphelins qui ont beaucoup de fortune. Je ne doute pas auffi que les étrangers qui feront agrégés dans l'ordre équeftre, ne fe piquent de libéralité : car je vois que, dans toutes les autres affaires honnètes où ils font admis par

(f) Ἐις τὸ ἐπαναστρεφομένοις τοῖς πολεμίοις ἐμπίπτειν.

la République, plusieurs remplissent leur devoir avec zèle. Pour ce qui concerne l'Infanterie légère qu'on voudra joindre à la Cavalerie, il me paroît qu'elle rendra plus de service si on la lève chez un peuple qui soit aussi l'ennemi de ceux avec qui nous serons en guerre. Toutes ces choses pourront réussir, avec l'aide des Dieux. Si quelqu'un s'étonne que dans ce Traité, j'ai répété si souvent qu'il ne falloit rien entreprendre que sous la protection divine : il faut lui apprendre qu'il en seroit bien moins surpris s'il avoit été souvent dans les dangers, & s'il réfléchissoit qu'à la guerre, où l'on se dresse réciproquement des embuches, il est rare que l'on connoisse la disposition de son ennemi. Dans de semblables circonstances, les Dieux seuls peuvent nous tirer d'embarras : car rien ne leur est caché. Ils révèlent l'avenir à qui bon leur semble, soit par les auspices, le vol des oiseaux, les présages ou les songes *(g)*; & il est vraisemblable qu'ils favoriseront de

(g) Jusqu'ici on auroit pu douter si Xénophon croyoit bien fermement que les révélations des évènemens se trouvassent dans les entrailles d'une bête ou dans le vol d'un oiseau. Il semble qu'il ne pouvoit ignorer que l'on faisoit souvent dire aux Aruspices comme aux Oracles, tout ce qu'on vouloit, & que c'étoit un moyen dans la main des Chefs pour déterminer la multitude & lui élever le courage. Mais ce qu'il dit, en finissant ce Traité, paroît prouver sa bonne foi, & ne laisse aucun lieu de le soupçonner d'avoir respecté ces rits de sa religion plus par politique que par persuasion. D'ailleurs on peut se convaincre, en lisant ses autres Livres, & particulièrement celui de l'expédition de Cyrus, qu'il étoit très-pieux, fort attaché au culte des Dieux & à la Divination. On est moins étonné de l'attachement des Anciens pour leurs Oracles, les Auspices & les Augures, que de l'usage bizarre qu'ils en faisoient presque toujours. On commençoit par résoudre une entreprise, puis on consultoit l'Oracle sur le succès. Comme la réponse étoit ambiguë ou obscure, on y trouvoit ce qu'on vouloit, & l'on ne manquoit pas de prendre le côté qui cadroit le mieux avec les vues qu'on avoit. Si, par hasard, le sens paroissoit déterminé, on s'y accommodoit du mieux qu'il étoit possible, sans changer de projet. Avant la bataille de Platée, les Grecs ayant envoyé à Delphes, la réponse fut que pour obtenir la victoire, ils devoient combattre dans le pays des Athéniens, & dans le champ même de Cérès Éleusienne. Mais les deux armées étoient en présence sur le territoire de Platée, & il auroit fallu reculer de beaucoup. Grande inquiétude pour les Généraux, qui ne savoient quel parti prendre ! La générosité des Platéens les tira d'embarras : on découvrit qu'au pied du mont Citheron il y avoit un vieux temple de Cérès,

préférence ceux qui non-seulement les consultent dans le besoin, mais qui les servent constamment dans la bonne fortune.

& tout auprès une plaine fort propre pour mettre l'armée en bataille. Les Platéens donnèrent sur l'heure toute cette contrée aux Athéniens. *(Hérodote, liv. VI. Plutarque dans Aristide)*.

Ce n'est pas tout : la bataille étant résolue, les troupes rangées, l'ennemi en mouvement qui s'approchoit, on faisoit un sacrifice, & l'on consultoit la victime : si elle ne disoit rien de bon, on en égorgeoit une seconde, & l'on continuoit jusqu'à ce qu'on en eût une favorable. Cependant le temps pressoit ; & si elle ne se trouvoit point, il ne falloit pas moins combattre : mais soit adresse ou complaisance de la part des Prêtres, soit par tout autre effet, les Dieux à la fin se déclaroient ; car il n'est presque jamais arrivé que le parti victorieux n'ait eu, avant le combat, les auspices favorables. Alexandre, prêt à passer l'Oxus, & ne voulant pas se désister de son dessein, malgré les marques sinistres données par les victimes, dit à son Devin Aristandre, qu'il s'exposeroit plutôt à tout que de souffrir davantage l'insolence des Scythes. Le Devin comprit ce que cela signifioit *(Arrien)* ; il ouvrit de nouvelles victimes, & revint, plein de joie, dire à son maître, qu'il pouvoit agir, & que les Dieux lui promettoient la victoire. La même chose arriva sur le point de combattre à Platée ; car les Prêtres entassant victimes sur victimes sans en trouver une favorable, Pausanias, au désespoir, dit Plutarque *(dans Aristide)*, s'écria : « Si tel est l'ordre des destinées que les Grecs soient vaincus, faites, ô Dieux, qu'ils ne périssent point sans avoir vendu chèrement leur vie. » Les Prêtres connurent que c'étoit un parti pris ; d'ailleurs il n'y avoit pas à s'en dédire, puisque les Archers des Perses commençoient déjà de tirer sur la phalange : aussi les victimes parurent-elles favorables ; & aussi-tôt Pausanias ayant donné l'ordre, les Lacédémoniens furent à la charge.



diminuoit ſenſiblement; le luxe y avoit introduit l'amour du repos & des richeſſes; & le goût pour les ſpectacles y dominoit tellement, qu'on lui ſacrifioit les deniers publics, même dans les beſoins les plus urgens. C'eſt ce qui paroît évidemment dans toutes les harangues de Démoſthènes, qui reproche vivement à ſes citoyens leur indolence, leur inertie & la peine qu'ils avoient de ſe taxer pour les dépenſes utiles à l'État. Il eſt aiſé de juger que dans de pareilles diſpoſitions, le corps de la Cavalerie n'étoit pas auſſi bien compoſé qu'il auroit dû l'être, & qu'on ne prenoit pas non plus un grand ſoin de l'exercer. Il faut néanmoins convenir qu'elle l'étoit beaucoup plus que celle de Sparte, entièrement négligée, tandis que l'on exerçoit continuellement ſon Infanterie.

Nous avons vu que les Grecs, dans les commencemens, faiſoient la guerre avec très-peu de Cavalerie, & ſouvent point du tout. Dans la ſuite ils s'en ſervirent aſſez conſtamment, mais dans une proportion, qui n'étoit fondée le plus ſouvent ſur aucun principe de Tactique, ni relative au pays où devoit être le théâtre de la guerre. Chacun ſuivoit à cet égard plutôt ſes facultés ou ſon caprice, que les règles d'une bonne compoſition. Il paroît que, juſqu'au temps d'Épaminondas, la plus forte proportion de la Cavalerie à l'Infanterie a été d'environ un dixième; & on ne la voit point augmenter juſqu'au règne d'Alexandre, qui la porta dans l'armée qu'il conduiſit en Aſie, à un ſeptième. Il faut néanmoins obſerver qu'au motif de la dépenſe qu'exigeoit l'entretien de la Cavalerie, il ſe joignoit d'autres raiſons qui portoient pluſieurs États à n'en avoir que très-peu. 1.° L'extrême confiance qu'ils mettoient dans leur Infanterie peſamment armée, dont ils avoient éprouvé dans beaucoup d'occaſions la ſolidité, la fermeté & la valeur. 2.° Le grand nombre d'Infanterie légère, au moyen de laquelle ils ſuppléoient en quelque ſorte à leur peu de Cavalerie; les habiles Généraux ayant l'art de multiplier, pour ainſi dire, celle-ci, par la manière d'employer leurs Armés à la légère, & de les faire combattre mêlés avec les eſcadrons. Timoléon ayant été envoyé en Sicile

avec mille hommes, & les Corinthiens ayant appris qu'il s'étoit rendu maître de la citadelle de Syracuse, ils firent partir un secours de deux mille Fantassins & deux cents Chevaux *(a)*. Ce fut avec ce peu de troupes & quelques autres de Sicile que Timoléon reprit Syracuse sur Icétas, le Général Carthaginois n'ayant osé le secourir, & s'étant rembarqué pour retourner en Afrique. Bientôt après les Carthaginois étant revenus avec une armée de soixante & dix mille hommes, qui débarquèrent à Lilybée, Timoléon osa marcher à leur rencontre. Plutarque ne lui donne que six mille hommes d'Infanterie & mille chevaux : mais Diodore lui donne en tout douze mille hommes, dont mille entraînés par des séditieux, l'abandonnèrent. Ayant su remplir le reste d'ardeur & de confiance, il attendit les ennemis au passage de la rivière du Crimese, qui étoit guéable. Il s'étoit campé sur un côteau d'où il pouvoit les observer, & n'en laisser passer qu'autant qu'il voudroit avant de les attaquer. Leurs chariots de guerre ayant passé les premiers, suivis de dix mille hommes de leur meilleure Infanterie, Timoléon les fit charger par sa Cavalerie, pendant qu'ils se rangeoient en bataille. Comme il vit qu'elle trouvoit trop de résistance, & qu'elle étoit obligée de caracoler pour revenir à la charge, il lui envoya ordre de gagner les flancs, tandis qu'il attaqueroit de front avec la phalange. Ce premier corps, étant rompu, se rejeta sur ceux qui arrivoient successivement; & ces derniers se renversant sur ceux qui traversoient la rivière, lesquels étoient poussés par les suivans, on ne vit plus qu'une confusion affreuse d'hommes, de chevaux & de chars, qui s'entassoient en se précipitant les uns sur les autres. Un ouragan affreux survenu dans ce moment, qui portoit la grèle & la pluie aux visages des Carthaginois, augmentoit leur trouble, & ôtoit à

Plutarque dans Timol.

343 ans avant J. C.

Liv. XVI.

Plutarque dans Timol.

(a) Les Syracusains voulant chasser Denys le jeune, avoient eu recours à Icétas, roi des Léontins, qui avoit battu Denys, & le tenoit resserré dans la citadelle. Mais son dessein étoit de se rendre lui-même maître de Syracuse avec le secours des Carthaginois qui étoient en Sicile. Timoléon étant arrivé dans ces conjonctures, Denys se mit entre ses mains & lui livra la citadelle.

leurs

leurs Chefs le moyen de remédier au désordre. La victoire de Timoléon fut complète : tout ce qui avoit passé le fleuve ayant été taillé en pièces ou noyé dans la rivière, le reste prit la fuite, abandonnant le camp & tout le bagage au pouvoir des Grecs. Si jamais un seul homme a paru en valoir lui seul des milliers d'autres, c'est dans cette grande occasion, où le Général Corinthien sut, par sa prudence & son habileté, combattre à son avantage & dissiper une armée aussi formidable. Quoique Plutarque ni Diodore ne disent rien des Armés à la légère, il ne faut pas douter que Timoléon n'en ait eus, & n'ait su en tirer avantage : car peu de temps après cette bataille, tandis qu'il étoit attaché au siége de Calaurie, on le voit marcher hardiment, avec sa seule Cavalerie & de l'Infanterie légère, contre Icétas, qui, revenant de faire le dégât sur le territoire de Syracuse, osoit le braver en passant à sa portée, & se croyant en sûreté, à cause d'une rivière qui le séparoit de son camp. *Plutarq. dans Timoleon.*

Après la mort d'Épaminondas, Thèbes, encore animée de son esprit, s'efforçoit de conserver la supériorité qu'elle avoit acquise : mais bientôt un ennemi plus redoutable que Sparte & Athènes, sut réprimer son ambition, & l'obligea de céder, comme tous les autres États de la Grèce, à l'ascendant qu'il prit par sa politique & par la force de ses armes. La Macédoine avoit été toujours regardée par les Grecs comme un pays pauvre & barbare, non-seulement dont ils n'avoient rien à craindre, mais qui étoit souvent obligée d'implorer leur secours. Elle étoit resserrée & comme asservie par plusieurs colonies ou villes alliées d'Athènes & de Lacédémone, répandues sur ses côtes & celles de la Thrace. Après la mort d'Amyntas, Ptolémée, son bâtard, s'étoit formé un parti contre Alexandre fils aîné du Roi défunt. Ils convinrent de rendre arbitres de leurs différens Pélopidas, que les Thébains avoient envoyé en Thessalie pour réduire le tyran de Phères. Ce Général ayant terminé les affaires des Thessaliens, passa en Macédoine, où il accommoda celles des deux contendans, & prit pour ôtage leur frère Philippe, qu'il mena à Thèbes *Idem dans Pélopidas.*

avec trente autres jeunes Macédoniens des premières maisons du Royaume. Ce fut dans cette école & sous les yeux d'Épaminondas que ce jeune Prince apprit les principes de la science des armes, dont il fit dans la suite usage contre ses maîtres. Il étoit encore à Thèbes *, lorsqu'il apprit la mort du roi Perdiccas son frère, tué dans un combat contre les Illyriens. Il se dérobe, accourt en Macédoine où il est reconnu Roi, relève les courages abattus, remet des troupes sur pied où il établit une bonne discipline, trompe & désarme une partie de ses ennemis par des promesses, réduit les autres par la force & son activité; enfin il paroît agir moins en Roi de vingt-deux ans qu'en Monarque consommé. Après ces premiers exploits, il pense à se délivrer des chaînes qui l'entouroient; il enlève aux Athéniens Pydne & Potidée, ensuite prend Crenides, qui depuis a été appelée Philippe, lieu célèbre par la défaite de Brutus & de Cassius. Les mines d'or qu'il trouva aux environs, & qui lui rapportèrent au-delà de mille talens par année, joint au commerce dont il ouvrit les sources, le mirent en état d'entretenir toujours sur pied un puissant nombre de troupes tant d'Infanterie que de Cavalerie. Ce fut alors sans doute qu'il forma ce corps d'Infanterie connu sous le nom de phalange Macédonienne, & qu'il rendit si formidable par les armes qu'il lui donna & ses soins pour le discipliner. Ce corps formé à l'imitation des phalanges Grecques, sur les principes de leur théorie, ne fut point de 16384 hommes fixés par le calcul des Tacticiens : il étoit d'abord d'un nombre beaucoup moindre que l'on augmenta dans la suite : mais ce nombre fut toujours conforme aux règles de la théorie, & composé d'hommes choisis. Philippe entretenoit en outre un corps considérable de Peltastes, de l'Infanterie légère & de la Cavalerie. De cette dernière, la meilleure étoit tirée de Thessalie. Le service qu'il avoit rendu aux Thessaliens en chassant leurs tyrans *(b)* lui avoit acquis

* Il y resta trois ans.

Diod. l. XVI.

Cellarius.

Arrien, l. VII.

(b) Lycophron & Pytholaüs, beaux-frères d'Alexandre tyran de Phères, l'assassinèrent & s'emparèrent de la tyrannie.

l'affection de ces peuples, chez lesquels il trouva depuis toutes les ressources dont il avoit besoin à cet égard. La Cavalerie, *Diod. liv. XVI.* qu'il avoit auparavant tirée de la Macédoine ou de la Thrace, étoit peu nombreuse, & médiocre en bonté. Dans une bataille qu'il gagna contre les Illyriens, au commencement de son règne, on ne voit dans son armée que six cents chevaux pour dix mille hommes d'Infanterie. Les Illyriens formèrent un ordre carré *(c)* qu'il eut beaucoup de peine à rompre. La prise d'Amphipolis, celle d'Olynthe ville riche & très-puissante, diverses autres conquêtes dans la Thrace & l'Illyrie, la guerre sacrée terminée par la réduction des Phocéens, le passage des Thermopiles occupé, avoient accru la puissance de Philippe, au point que s'étant fait recevoir dans le conseil des Amphictyons, il devint l'arbitre de toute la Grèce, qu'il tenoit en quelque sorte sous sa dépendance. En vain Thèbes & Athènes, alarmées pour leur liberté, se liguèrent contre lui avec quelques autres villes : la victoire qu'il remporta à Chéronée, lui soumit ces deux Républiques, & les mit hors d'état de traverser désormais ses projets. Diodore *Liv. XVI.* dit qu'il n'y avoit pas moins de deux mille chevaux dans l'armée de Philippe. Il lui donne aussi trente mille hommes de pied ; ce qui peut être exagéré, vu qu'il étoit fort inférieur aux ennemis *. Nous n'avons pas assez de détail de cette ** Justin, liv. IX, cap. III.* action pour connoître ce qu'y fit la Cavalerie : mais on peut juger que celle de Philippe, exercée & aguerrie depuis longtemps, ainsi que son Infanterie, ne contribua pas moins que cette dernière à la victoire. Peu de temps après ayant convoqué à Corinthe les Députés de tous les États de la Grèce, il déclara le dessein qu'il avoit pris d'attaquer les Perses, pour venger, disoit-il, les maux que la Grèce en avoit reçus. Il se fit nommer dans cette assemblée Chef de l'entreprise, & fit régler le contingent que chaque peuple devoit fournir. Le nombre total des troupes destinées pour cette guerre *Idem, l. IX, cap. V.*

(c) Πλινθίον, ordre carré dont les faces sont égales. Πλαίσιον est celui qui a plus de longueur que de largeur.

montoit à deux cents mille hommes de pied & quinze mille chevaux *(d)*. Mais ce grand appareil ne servit qu'à montrer les forces des Grecs réunis, & combien ils eussent été redoutables sans leurs continuelles dissentions. Philippe avoit déjà commencé la guerre par trois de ses Généraux, qui étoient passés dès le printemps en Asie, lorsque Pausanias, un de ses Gardes, irrité d'un déni de Justice, l'assassina le jour qu'il célébroit les nôces de sa fille Cléopâtre. Dans le nombre des troupes énoncé ci-dessus, on ne comptoit ni l'armée Macédonienne, ni les secours que Philippe pouvoit tirer des pays conquis sur les confins de la Macédoine. Après sa mort, tous les peuples subjugués s'efforçèrent de secouer le joug; & la ligue des Grecs, moins unis par le desir de se venger des Perses, qu'entraînés par la crainte qu'ils avoient de Philippe, fut entièrement rompue. Car bien qu'Alexandre, après avoir fait rentrer dans la soumission tous les peuples révoltés, eût convoqué une nouvelle assemblée des Grecs à Corinthe, & s'y fût fait nommer leur Général contre les Perses, il paroît cependant qu'il entama cette guerre avec les seules forces de la Macédoine, ou celles de quelques Alliés les plus dépendans *(e)*.

Pendant tout le règne de Philippe, la conduite molle & incertaine des Athéniens ne nous a rien offert de remarquable. Craignant la guerre & les dépenses qu'elle exige, mais forcés de temps à autre par les circonstances, ils ne font que de foibles efforts, excepté lorsque voyant l'ennemi à leurs portes, ils s'unissent avec les Thébains. Sollicités vivement de secourir Olynthe, Charidème leur Général qui commandoit dans l'Hellespont, mena en Chalcide quatre mille hommes de

(d) Les seuls Lacédémoniens refusèrent, dit Justin, leurs contributions, & dédaignèrent d'entrer dans une confédération forcée, qui étoit moins utile à la vengeance des Grecs qu'elle ne marquoit leur servitude.

(e) Dans le détail que donne Diodore des Troupes qu'Alexandre conduisit en Asie, on ne voit que sept mille Fantassins des Alliés & six cents chevaux. Les Thessaliens ne doivent pas être comptés comme Alliés, parce qu'ils étoient plutôt à la solde d'Alexandre, & que leur Province lui étoit comme soumise. *(Arrien, liv. VII)*.

pied & cent cinquante Cavaliers, la plupart mercénaires étrangers, dont les Olynthiens furent très-mécontens. Ils demandèrent des troupes composées de citoyens qui eussent du sentiment pour la gloire, & prissent intérêt au péril commun des deux Républiques. Athènes leur envoya deux mille hommes & trois cents chevaux, tous citoyens, avec dix-sept galères sous les ordres de Charès; ce qui n'empêcha pas Philippe d'assiéger Olynthe, qu'il prit au moyen des traîtres qui la lui livrèrent. Pendant la guerre sacrée, les Athéniens envoyèrent au secours de Phaylle, Général des Phocéens, cinq mille hommes de pied & quatre cents chevaux. On ne voit aucune querelle chez les Grecs où l'on ait mis autant de fureur & de haine que dans celle-ci: les Phocéens qui prétendoient à la souveraineté du temple de Delphes, furent soutenus par les Athéniens, les Lacédémoniens & quelques villes du Péloponnèse; les Thébains, les Locriens, les Thessaliens & d'autres peuples, se déclarèrent pour les Delphiens & formèrent le parti contraire. Il se donna plusieurs combats assez considérables, où l'on voit de la Cavalerie de part & d'autre, mais sur laquelle l'histoire ne nous a point laissé de détail.

Dyon. Halic. Epist. ad Ammæum.

Diodore, liv. XVI.

Lorsqu'Alexandre passa en Asie, ayant laissé à Antipater la direction des affaires de la Macédoine & de la Grèce, avec les troupes dont il avoit besoin, il ne prit avec lui que trente mille hommes de pied & cinq à six mille de cavalerie *(f)*. Selon le calcul de Diodore, il y avoit dans ces derniers dix-huit cents chevaux de Macédoine, dont Philotas étoit le chef, autant de Thessaliens aux ordres de Callas, six cents des autres Grecs, neuf cents chevaux-légers ou coureurs, πρόδρομοι, qui étoient les uns Péoniens,

334 ans avant J. C.

Arrien, liv. I.

(f) Arrien dit qu'il avoit trente mille hommes de pied, & plus de cinq mille chevaux. Justin *(lib. XI)* lui donne trente-deux mille fantassins & quatre mille chevaux. Par l'énumération que Diodore fait des différentes troupes de son armée, il se trouve cinq mille chevaux & trente-un mille hommes de pied, quoiqu'il ne donne pour total de ceux-ci que trente mille. Il laissa douze mille fantassins & quinze mille chevaux à Antipater.

les autres de Thrace. C'étoit Caſſandre qui les commandoit: le total monte à cinq mille cent, dans lequel Diodore n'a peut-être pas compris les compagnies qu'Arrien nomme ἑταίρους, & Diodore τοὺς φίλους, compoſées de la jeuneſſe Macédonienne, diſtinguée par la naiſſance, & qui formoient comme les gardes de la perſonne du Prince, à la tête deſquels il combattoit dans les batailles rangées. Ces compagnies étoient au nombre de huit, dont Arrien nomme les chefs. Il paroît que la première avoit ſur les autres une diſtinction marquée, & qu'elle étoit plus particulièrement comme la troupe du Roi, qui la compoſoit de ſujets à ſon gré, auſſi

Arrien. liv. I. Diod. l. XVII. eſt-elle nommée ἴλη βασιλική. On peut remarquer que ce nombre de huit étoit analogue au calcul ſur lequel la phalange ſe compoſoit, & il eſt probable que tous les autres corps étoient diviſés en compagnies, dont le nombre pair avoit le même rapport *(g)*: après ces troupes d'élite, les Theſſaliens étoient ceux ſur leſquels on comptoit le plus:

Diod. l. XVI. οἱ τῶν Θετταλῶν ἱππεῖς πολὺ τῶν ἄλλων διαφέροντες ταῖς τε ἀνδραγαθίαις καὶ ταῖς ἐμπειρίαις. A la bataille d'Arbelles, comme ils étoient placés à l'aile gauche, qui fut inveſtie par toute la cavalerie de l'aile droite de Darius, & en partie rompue, ils rétablirent le déſordre & ſoutinrent tout l'effort des ennemis, qu'ils mirent même en déroute, tandis qu'Alexandre enfonçoit l'aile gauche des Perſes avec ſes compagnies royales.

La cavalerie Theſſalienne étoit admirable dans les batailles rangées; Polybe va juſqu'à dire qu'elle étoit invincible quand elle ſe battoit en ligne & par eſcadron, κατ' ἴλην καὶ φαλαγγηδὸν; mais il ajoute que hors de-là elle n'avoit plus la même valeur, n'étant point propre pour ſe diſperſer & combattre

L. IV. en détail ſelon les lieux & l'occaſion: χωρὶς δὲ παρατάξεως πρὸς χρόνον καὶ τόπον κατ' ἄνδρα κινδυνεύσαι δυσχρηστοι καὶ βραδεῖς. Cette Cavalerie étoit de l'eſpèce mitoyenne qu'Arrien appelle

(g) On voit par le ſeptième livre d'Arrien, que les compagnies royales comprenoient au moins dix-ſept cents chevaux lorſqu'Alexandre s'embarqua pour deſcendre l'Indus.

doriphore ou *contophore*, comme je l'ai dit dans le premier Mémoire. Elle joignoit la légèreté à la ſolidité, ce qui lui donnoit un égal avantage ſur la Cavalerie légère, qui ne pouvoit tenir contr'elle en eſcadron, & ſur les Cataphractes qu'elle déconcertoit toujours par la rapidité de ſes mouvemens. Cependant on voit que toute excellente qu'elle étoit, ſi elle avoit affaire à un ennemi qui joignît à ſes doriphores des *acroboliſtes*, elle pouvoit être fort maltraitée, & qu'elle avoit beſoin pour lors d'être accompagnée de cette ſorte de Cavalerie légère, afin d'écarter celle des ennemis : auſſi Alexandre en avoit-il pluſieurs corps dans ſon armée, dont la compoſition lui auroit paru ſans cela imparfaite, le concert de l'une & l'autre Cavalerie n'étant pas moins néceſſaire que celui des deux eſpèces d'Infanterie.

La nombreuſe Cavalerie de Darius que les Theſſaliens *(h)* eurent à combattre, étoit preſque toute armée de pied en cap, & fut néanmoins vaincue, ainſi que celle de l'aile gauche, qui n'étoit pas moins redoutable par la multitude : c'étoit d'ailleurs ce qu'il y avoit de mieux dans l'armée des Perſes, dont l'Infanterie n'étoit qu'un ramas d'hommes mépriſables. Alexandre avoit déjà augmenté le nombre de ſes troupes, lorſqu'il donna cette bataille, dans laquelle on lui voit, ſelon Arrien, quarante mille hommes de pied & ſept mille chevaux. Il eſt inutile de le ſuivre dans le cours de ſes conquêtes, pour la conſervation deſquelles on juge bien qu'il dut augmenter conſidérablement ſes forces, tant par des troupes qu'il faiſoit venir d'Europe que par celles qu'il levoit en Aſie *(i)*. Mais le fond de ſon armée fut toujours

---

(h) La Theſſalie étoit ſi abondante en bons chevaux, qu'on lui donnoit les épithètes ἱπποτρόφος, εὔιππος.

(i) Arrien dit qu'Alexandre étant de retour à Babylone, Peuceſtas lui amena vingt mille ſoldats Perſans, & d'autres tirés de Nations barbares très-belliqueuſes. Alexandre en forma des phalanges, dans leſquelles il mit un quart de Macédoniens (*Arrien, liv. VII*) ; comme chaque file étoit de ſeize, les Chefs de file, de demi-file, le Serre-file ou l'Ouragos, & un Chef de quart-de-file, étoient Macédoniens. On connoît par ce paſſage, que la diſtribution des hommes, le nombre des rangs & des diviſions dans les phalanges Macédoniennes,

composé des corps qu'il avoit amenés avec lui à son départ de la Macédoine. On voit que la composition de cette armée étoit la plus parfaite qu'il y eût eu jusqu'alors, tant pour la proportion des différentes armes, que pour la bonté de chacune. Il paroît qu'en partant de Macédoine, il avoit vingt-cinq mille hommes de pied, pesamment armés ou Peltastes, au nombre desquels étoit la phalange, & ce fameux corps des Argyraspides qui ne valoit pas moins que celui des Oplites; le reste étoit des Illyriens, des Triballiens, des Odrysiens, qui formoient un corps de troupes légères, avec les Agriens qui étoient des Archers. On voit aussi à la bataille d'Arbelles un régiment d'Archers Macédoniens. A l'égard du corps de la Cavalerie, il étoit composé des trois espèces; des Lanciers, dont la plupart étoient Grecs ou Macédoniens; des Thessaliens, qui formoient l'espèce mitoyenne; & de Cavalerie légère, telle que celle des Thraces, les Péoniens & des Archers à cheval *(k)*. C'est ici le temps où la Cavalerie des Grecs fut dans tout son lustre, & où l'on aperçoit ses exercices poussés au plus haut point de perfection. Après la mort d'Alexandre, ses Capitaines s'étant partagé son vaste empire, on voit dans les guerres de ces Princes une nombreuse Cavalerie, dont la proportion à l'Infanterie est communément assez convenable à leur puissance & aux pays où se faisoit la guerre. Si elle paroît quelquefois outrée, il faut l'attribuer plutôt à certaines

étoient conformes à la théorie des Tacticiens. Dans la guerre contre Porus, Alexandre avoit dans son armée de la Cavalerie des Arachotiens & des Parapomisades, outre cinq mille Indiens auxiliaires amenés par Taxile.

(k) Il paroît par Arrien, qu'après la bataille d'Arbelles, il congédia les Thessaliens & la cavalerie des Alliés; cependant il en resta une partie volontairement, & le vide de ce licenciement fut vraisemblablement remplacé par de nouvelles levées, dont il n'est pas parlé. Il est certain qu'Alexandre fit alors un changement dans sa Cavalerie; mais tout ce que nous en savons, c'est qu'il divisa *(Arrien, liv. III)* chaque compagnie en deux troupes, à chacune desquelles il donna un Chef. Il paroît aussi par J. Pollux, qu'il forma un Corps de Cavaliers semblables à nos Dragons; ils étoient armés, dit cet Auteur, de manière à pouvoir combattre à pied, lorsque le terrein n'étoit pas propre à la Cavalerie. Ils sont appelés *διμάχαι. Onomasticon (liv. I, segm. 132)*.

conjonctures

conjonctures forcées qu'à un esprit de système : les principes reçus sous Alexandre subsistoient toujours, & ne se corrompirent même qu'en partie sous les Rois qui suivirent ces premiers successeurs *(l)*. A la bataille de Gabène, Antigone avoit vingt-deux mille hommes d'Infanterie & neuf mille de Cavalerie ; mais Eumènes, avec plus d'Infanterie, n'avoit que six mille chevaux. A la bataille d'Ipsus, l'Infanterie d'Antigone montoit à soixante mille hommes, & sa Cavalerie à dix mille : l'armée des Princes unis contre lui, Ptolémée, Séleucus & Lysimaque, étoit de soixante-quatre mille Fantassins, & dix mille cinq cents Cavaliers. A la bataille de Raphie, entre Antiochus, depuis surnommé *le Grand*, & Ptolémée-Philopator, le premier avoit soixante & onze *Diod. l. XIX.*

(l) On peut remarquer que sous Alexandre, la proportion de la Cavalerie à l'Infanterie étoit conforme à la théorie des Tacticiens, dont le Corps d'armée bien constitué, devoit consister en seize mille trois cents quatre-vingt-quatre Oplites composant la phalange, huit mille cent quatre-vingt-douze Psiles ou Armés à la légère, & quatre mille quatre-vingt-seize Cavaliers, qui formoient précisément la septième partie du tout. Les Successeurs d'Alexandre s'écartèrent peu de cette règle qui étoit fondée en raison & parfaitement combinée ; car, tout ouvert que soit le pays, un septième de Cavalerie suffira toujours à un Général habile qui aura une bonne Infanterie, à laquelle sera joint un nombre convenable de troupes légères. Ils eurent aussi des Corps d'Infanterie formés sur les principes des Grecs ; c'est même seulement dans les armées de ces Princes qu'on voit des phalanges entières. Antiochus, à la bataille de Raphie, en avoit deux, chacune de vingt mille hommes, en quoi il avoit passé le nombre prescrit, ainsi que Ptolémée Philopator, qui avoit mis sur pied pour cette guerre, deux phalanges, l'une composée d'Étrangers, qui étoit de vingt-cinq mille hommes, l'autre levée en Égypte, de vingt mille, outre un Corps de huit mille Grecs, tous armés & exercés à la Macédonienne par les soins de plusieurs excellens Officiers Grecs, que Sosibe & Agatocles, Ministres éclairés de ce Roi fainéant, avoient su lui procurer. *V. Polybe, liv. V, chap. XIV.* On connoît par-là que si l'on continuoit alors à suivre le fond des principes de la Tactique grecque, l'exactitude géométrique du calcul en étoit négligée, & que la corruption s'y étoit introduite. Les Macédoniens, étant plus voisins du centre de la Grèce, en conservèrent mieux les maximes. Antigone, Philippe II & Persée, les trois derniers rois de Macédoine, eurent toujours sur pied un Corps de phalange en règle & bien exercé : celle d'Antigone, à la bataille de Sélasie, étoit seulement de dix mille hommes, qui ne faisoient pas tout-à-fait le tiers de l'Infanterie de cette armée : mais il paroît que la phalange de Philippe & celle de Persée étoient plus fortes, quoiqu'on ne puisse assurer qu'elles fussent exactement complètes.

mille hommes d'Infanterie, tant pesante que légère, & six mille chevaux; le second, quarante mille hommes de pied & cinq mille de Cavalerie. Je ne rapporte point le nombre des éléphans qui étoient dans ces armées, le regardant comme inutile à mon sujet. On sait que les rois d'Égypte & ceux de l'Asie, successeurs d'Alexandre, en avoient adopté l'usage répandu dans ces contrées; & l'on remarque qu'ils en plaçoient davantage devant la Cavalerie que devant la ligne d'Infanterie : souvent même ils les mettoient tous devant les ailes de Cavalerie. D'ailleurs on voit beaucoup d'habileté & de finesse dans les dispositions de leurs escadrons & dans leurs manœuvres; ce qui est une preuve que cette arme n'étoit point négligée, que l'on continuoit de l'exercer sur les anciens principes, & qu'il y avoit d'excellens Officiers pour la commander.

V. dans Polyb. lib. V, c. XIV & XVII de la trad. franç.

A l'égard de l'intérieur de la Grèce, où il y eut de grands mouvemens après la mort d'Alexandre, on continua d'y voir le même usage de la Cavalerie, & à peu-près dans le même rapport avec l'Infanterie qu'auparavant *(m)*. Antipater étant entré en Thessalie avec treize mille hommes de pied & quinze cents chevaux, les Athéniens mirent une armée en campagne sous la conduite de Leosthènes qui étoit beaucoup

Diod. l. XIX.

(m) Lorsque Pyrrhus, contemporain de Démétrius, passa en Italie, il menoit avec lui vingt mille hommes d'Infanterie, outre deux mille Archers, cinq cents Frondeurs & vingt éléphans; sa Cavalerie étoit de trois mille hommes, ce qui formoit à peu-près la huitième partie de l'armée. Dans son expédition contre Sparte, on lui voit vingt-cinq mille hommes de pied, deux mille chevaux & vingt-quatre éléphans; ici la Cavalerie n'est pas tout-à-fait le treizième du tout : ces variations dépendoient, comme je l'ai dit, des circonstances; Pyrrhus avoit ici plus de Cavalerie, que Sparte ne pouvoit lui en opposer, & pour faire la guerre dans le Péloponnèse, l'Infanterie lui étoit plus utile. Lorsqu'après la mort d'Antigone, les Étoliens se jetèrent sur la Messénie, & la pillèrent contre la foi des Traités, les Achéens, dont ils avoient aussi ravagé le pays, députèrent vers Philippe roi de Macédoine, & leurs autres Alliés, pour les presser de venir à leur secours; en même-temps Aratus, qui étoit alors Préteur, fit une levée de cinq mille Fantassins & de cinq cents Cavaliers : les Lacédémoniens & les Messeniens devoient fournir chacun deux mille cinq cents hommes de pied & deux cents cinquante chevaux *(Polibe, liv. IV, cap. IV)*, ce qui portoit les troupes du Péloponnèse, destinées contre les Étoliens, à dix mille Fantassins & mille Cavaliers.

plus forte en Infanterie, & même en Cavalerie, les Thessaliens s'étant réunis à eux. Antipater vaincu fut obligé de se jeter dans Lamia, où il fut assiégé. Peu après on voit un autre combat entre Leonat qui venoit à son secours, & l'armée des Grecs : ceux-ci avoient vingt-deux mille hommes de pied, & au moins trois mille cinq cents de Cavalerie; mais *Diod. l. XIX.* il y en avoit deux mille Thessaliens: d'ailleurs les Étoliens, qui fournissoient beaucoup d'Infanterie légère, & d'autres peuples s'étoient retirés. L'armée de Leonat étoit de vingt mille fantassins & deux mille Cavaliers. La valeur des Thessaliens donna la victoire aux Grecs. Cependant Antipater dégagé, recueillit le lendemain les débris des vaincus & se retira *(n)*. Ce fut-là comme le dernier effort des Athéniens, qui bientôt après furent assujettis par Cassandre, ensuite par Démétrius; en sorte qu'ayant perdu toute leur *Plutarq. dans Demetrius.* vigueur, ils ne firent plus que changer de maître. Si nous étendons nos regards sur la Grèce jusqu'au temps où elle fut entièrement subjuguée par les Romains, nous verrons Sparte livrée à des séditions, ensuite asservie par des tyrans, lutter encore contre la Macédoine & la ligue des Achéens qui la force enfin de se joindre à elle. Lorsque le second Philippe, par une marche rapide, arriva du fond de l'Étolie dans le Péloponnèse, ravagea la Laconie, & donna deux combats près de Sparte, dans celui de Caphies entre les Achéens & les Étoliens, ainsi que pendant le cours de cette guerre appelée *sociale*, on ne voit point d'expédition un peu importante sans Cavalerie, & l'on remarque qu'elle est ordinairement à l'Infanterie dans le rapport d'un à dix ou à onze.

La ligue des Achéens formée autrefois par l'union de douze *Polyb. liv. IV & V.* petites villes, dont l'association avoit ensuite été rompue, se rétablit au milieu des troubles, & s'accrut par l'habileté de deux chefs, Aratus & Philopœmen, qui peuvent être regardés comme les derniers des Grecs. Philopœmen, jeune encore, commandoit une troupe de Cavalerie dans l'armée

(n) Cette action est appelée la *bataille de Cranon*, par Plutarque dans Démétrius.

d'Antigone lorſque ce Prince livra bataille à Cléomène près de Selaſie, ville de la Laconie ſur l'Eurotas : l'armée de Cléomène occupoit deux collines où l'Infanterie étoit retranchée, & la Cavalerie avoit été poſtée à l'entrée de la vallée formée par les hauteurs. Antigone avoit partagé ſon Infanterie pour attaquer celle des ennemis ſur les collines, & ſa Cavalerie tenoit le milieu : celui qui la commandoit avoit ordre de ne point branler qu'il n'eût vu le ſignal d'une cotte d'arme de pourpre qu'on devoit élever de la droite où s'étoit placé Antigone ; mais au moment où l'Infanterie commençoit à monter les hauteurs, les Armés à la légère de Cléomène, qui s'étoient joints à ſa Cavalerie, vinrent tomber ſur les flancs & les derrières des peſamment armés de la gauche, qui ſe virent en grand péril, étant menacés d'être attaqués en même temps de front. Le chef de la Cavalerie d'Antigone n'oſoit branler qu'il n'eût vu le ſignal. Philopœmen jugeant que cette circonſtance étoit une de celles où l'ordre général ne doit pas être ſuivi à la lettre, partit avec ſa troupe, chargea cette Infanterie légère, la mit en fuite, & ayant dégagé ceux qui marchoient à l'attaque, ils continuèrent à monter, ce qui procura le gain de la bataille. Sa conduite fut extrêmement louée d'Antigone, qui blâma, au contraire, la ſcrupuleuſe obéiſſance du chef de la Cavalerie. Lorſqu'il fut élu Général des Achéens, il donna toute ſon application à les former par de fréquens exercices : il fit prendre à l'Infanterie de grands boucliers, de longues piques, des caſques ſolides, & de bonnes cuiraſſes avec les cuiſſarts, au lieu qu'auparavant ils étoient armés très-légèrement *(o)* : il réforma pluſieurs abus qui régnoient dans la conſtitution de la Cavalerie ; il y répandit l'émulation, & l'inſtruiſit à faire toutes ſes manœuvres avec beaucoup de ſoupleſſe & de promptitude *(p)*. Il recueillit bientôt le fruit de ſes ſoins dans un combat près de la rivière de Lariſſe contre les Etoliens & les Éoliens, où il tua d'un

V. Polybe, lib. II.

(o) Ils avoient des piques courtes & foibles avec des petits boucliers.

(p) Exemples de vices & de vertus, extraits de Polybe, *c. XII* de la traduction françoiſe.

coup de pique le Général de la cavalerie Éléenne, & remporta tout l'honneur de cette action; ensuite, les Achéens étant entrés en guerre contre Machanidas, tyran de Lacédémone, les deux armées en vinrent aux mains auprès de Mantinée. Le Tyran fit d'abord plier les Gens de trait, & la cavalerie Tarentine qui formoient l'aile gauche des Achéens; mais s'étant emporté à la poursuite, Philopœmen sut profiter de cette faute, & lui enleva la victoire avec la vie; car à son retour, trouvant son Infanterie défaite & Philopœmen qui lui fermoit le passage, comme il vouloit se faire jour, il fut tué par ce Général d'un coup de javeline.

C'est après cette victoire qu'il reçut aux jeux Néméens le tribut le plus flatteur de l'admiration & de l'amour des Grecs. Étant entré au théâtre dans le moment où le musicien Pylade prononçoit ce vers du poëte Timothée: Plutarq. dans Philopœm.

C'est lui qui couronne nos têtes des fleurons de la liberté. Dans la trag. des Perses.

Toute l'assemblée jeta les yeux sur lui, en battant des mains & poussant des cris de joie. L'étude qu'il avoit faite de la Tactique dans les Traités d'Évangelus, qu'il préféroit à tous les autres Auteurs, & son assiduité à en faire l'application sur tous les terreins, lui avoient formé un coup-d'œil juste & prompt qui ne lui manqua jamais dans l'occasion.

Les Romains s'étant immiscés alors dans les affaires des Grecs, les uns prirent parti pour eux, d'autres pour Philippe*; & plusieurs, incertains, attendoient l'évènement. Le consul P. Sulpitius ayant été chargé de cette guerre, eut quelque avantage dans un combat de Cavalerie, où il y avoit de part & d'autre un nombre à peu-près égal d'Infanterie légère. La Cavalerie de Philippe, accoutumée à combattre en caracolant pour lancer ses traits, fut déconcertée par l'attaque brusque & simultanée de celle des Romains, qui ne lui donna pas le temps de faire ses caracoles *(q)*. Les Vélites

* De Macédoine, deuxième du nom.

(q) *Ut Equites invicem insequentes refugientesque nunc telis uterentur, nunc terga darent...... Turbavit hunc ordinem pugnandi acrior impetus Romanorum* (Tit. Liv. lib. XXXI, cap. XXXV).

montrèrent aussi, dans cette occasion, leur supériorité sur les Armés à la légère de Philippe : comme ils avoient des boucliers & des épées, après avoir lancé leurs traits, ils chargèrent l'épée à la main les archers de Crète & les Illyriens qu'ils mirent en fuite. Quelque temps après, T. Q. Flaminius qui avoit pris le commandement de l'armée Romaine, avoit avec lui six mille hommes de pied, & quatre cents chevaux des Étoliens : ce peuple, qui habitoit un pays rude & montueux, étoit de tous les Grecs le moins capable d'une bonne discipline. Son Infanterie armée légèrement, accoutumée aux courses & à la guerre de parti, n'étoit point propre pour les batailles rangées ; mais sa Cavalerie armée aussi à la légère, redoutable dans les rencontres & les combats particuliers *(r)*, servoit encore très-utilement dans les affaires
L. XVII, c. III. générales. Polybe nous apprend qu'elle étoit fort estimée, & qu'elle eut beaucoup de part à la victoire que Flaminius remporta sur Philippe à la bataille des Cynocéphales. Comme cette action, à laquelle ni l'un ni l'autre des Généraux ne s'attendoit, s'engagea successivement par partie, l'avant-garde des Romains ayant été renversée, la cavalerie Étolienne arrêta la poursuite des ennemis, fit tête à celle de Macédoine & de Thessalie, & donna le temps à Flaminius de ranger son armée en bataille.

N'ayant plus rien à dire sur la cavalerie des Grecs, du moins quant au plan que je me suis formé, je vais continuer ce Mémoire par un exposé de son ordonnance, c'est-à-dire, de la manière de se ranger pour combattre. Élien nous apprend que les Thessaliens formoient leurs escadrons en rhombe, & qu'ils étoient les premiers qui se fussent servis de cette méthode, imaginée, à ce qu'il dit dans son *chap. XVIII,* par Jason ; & au *chap. XLIII,* par Iléon le Thessalien : d'où il prétend qu'est venu le nom *ile*, ἴλη, qui désigne un escadron ; de-là le nom *ilarque*, ἴλαρχος, qui signifioit le Chef de cette troupe. On ne trouve aucune trace du personnage

(r) Ἐν τοῖς κατὰ μέρος καὶ κατ' ἰδίαν κινδύνοις.

qu'Élien nomme Iléon. A l'égard de Jason, si quelques-uns ont avancé que c'étoit l'époux de Médée, ils n'en ont donné aucunes preuves *(ʃ)*; & comme on n'en a point que les Grecs aient eu de la Cavalerie avant le siége de Troie, ni avant cette époque, il est certain qu'on ne peut attribuer cette institution à Jason l'Argonaute. Si c'étoit Jason, le Tyran de Phères, dont j'ai parlé dans le Mémoire précédent, prince puissant, aimant la guerre, & appliqué aux exercices des troupes, Xénophon, son contemporain, ou quelques Écrivains postérieurs, auroient vraisemblablement touché quelque chose d'un fait aussi remarquable. Élien, qui rapporte vaguement le nom de l'inventeur, sans citer d'autorité, l'avoit sans doute trouvé écrit de même dans quelqu'un des Tacticiens qu'il dit avoir consultés, & dont il ne donne presque qu'une nomenclature. Ceci, & le silence de Polybe, qui étoit un de ces Tacticiens cités par Élien, prouvent que si ce Jason a existé, il étoit déjà fort ancien, tant pour des auteurs tels que Xénophon & Polybe qui n'en ont point parlé, que

(ʃ) L'art de l'Équitation pouvoit déjà être connu des Grecs avant le siége de Troie, comme je l'ai fait voir dans le premier Mémoire, sans qu'on y cût encore pensé à former des troupes de Cavalerie pour combattre. Ni l'Histoire, ni les Monumens, ni les Poëtes, ne nous offrent aucune preuve qu'il y eût de la Cavalerie en Grèce avant le siècle d'Homère, & il n'est pas plus certain qu'il n'y en existoit pas * Quoi qu'il en soit, il est très-probable que les Thessaliens furent les premiers qui en formèrent, ce qu'ils apprirent peut-être des Macédoniens, & ceux-ci, des Thraces & des Illyriens, qui étant Gètes ou Sarmates d'origine, sortoient d'un pays rempli de chevaux sauvages, où l'usage de l'Équitation devoit être très-ancien : de même les irruptions des Treres & des Cimmériens dans l'Asie mineure, dont parlent Hérodote & Strabon, ont pu y faire connoître la Cavalerie, si d'ailleurs cette connoissance n'y est pas venue de l'Égypte ou de la haute Asie. Mais comme avant l'époque de la guerre de Troie, on ne l'aperçoit ni dans l'Asie mineure ni dans la Grèce, il est certain que le Jason, dont il est question dans Élien, ne peut avoir été l'Argonaute, époux de Médée, qui d'ailleurs n'est peut-être qu'un personnage allégorique, ainsi que ses compagnons. Il est parlé dans J. Pollux *(l. I, segm. 134)*, d'un Jason qui inventa les demi-cuirasses; si ce n'est pas le même que celui d'Élien, ce pourroit être le Tyran de Phères; d'ailleurs, je ne crois pas que ce dernier puisse être l'Inventeur de la Losange.

* *Voyez le Mémoire de M. Fréret, sur l'Équitation, Tome VII des Mém. de l'Académie des Belles-Lettres, page 33.*

pour ceux dont Élien a tiré cette anecdote dénuée de toute particularité. Arrien ne parle point de Jason; il cite seulement, comme Élien, Iléon; mais il ne l'écrit point de même : il dit εἰλεὼν, ὡς λόγος, ὁ Θετταλὸς τὸ σχῆμα τοῦτο πρῶτος ἐξεῦρεν. Schœffer, qui a fait des notes sur cet Auteur, présume que le texte a pu être corrompu, que peut-être on a mis εἰλεὼν pour εἰλῶν, & que ce mot n'est pas un nom d'homme, mais qu'il vient de εἴλη : En effet, ce dernier veut dire assemblage, réunion; & il se trouve rendu dans les anciens Glossaires par *globus*, *acies*, *ala*, *cohors*. Arrien l'emploie aussi pour signifier un escadron, dont le Commandant est nommé Εἰλάρχης; mais dans son Histoire d'Alexandre, il se sert du mot ἴλη. Il est très-vraisemblable que les mots ἴλη, ἴλαρχος, sont des corruptions des premiers; & peut-être Arrien aura-t-il été trompé lui-même par une faute de manuscrit, où l'on aura employé le singulier pour le pluriel; car, en mettant οἱ Θετταλοὶ pour ὁ Θετταλὸς, & πρῶτοι ἐξεῦρον pour πρῶτος ἐξεῦρεν, le sens seroit que les Thessaliens ont les premiers trouvé cette forme des escadrons : quoi qu'il en soit, il paroît assez évident qu'elle a été imaginée en Thessalie. Arrien & Élien disent aussi que les Scythes & les Thraces faisoient leurs escadrons en forme de coin, ἐμβολοειδεῖ τάξει; mais Arrien ajoute que les Thraces l'avoient appris des Scythes, & que Philippe I de Macédoine l'avoit introduit dans sa Cavalerie. Il dit ensuite qu'on y trouvoit l'avantage de faire front par-tout, en exécutant facilement les mouvemens de conversion & de réversion; que d'ailleurs, comme il y a un Chef posté à chaque angle, & que la tête se termine en pointe, il est aisé, dans cette disposition, de percer la ligne ennemie. Élien dit la même chose à peu-près du rhombe qui avoit quatre Officiers : l'Ilarque étoit posté à la pointe du front, un *Ouragos* à la pointe opposée; ceux des deux autres se nommoient Garde-flancs, πλαγιοφύλακες. Pour former le coin, on plaçoit d'abord l'Ilarque, & à ses côtés deux Cavaliers, qui tenoient la tête de leurs chevaux à hauteur des épaules de celui

Voy. cette note sur le c. XXIV.

Cap. XXIV.

Idem, XXVI, Élien, c. XIX.

de celui du Chef; puis on plaçoit les rangs ſuivans qui s'agrandiſſoient ſucceſſivement juſqu'au dernier. Le rhombe ſe compoſoit de même; mais lorſqu'on étoit arrivé au rang du milieu, on diminuoit les autres juſqu'au dernier, dans la même proportion qu'on avoit augmenté les précédens depuis le premier; en ſorte que le coin étoit proprement la moitié du rhombe, & celui-ci comme un composé de deux coins joints par leur baſe: le coin devoit être équilatéral ainſi que le rhombe. Les Cavaliers devoient avoir ſoin de ne s'y point preſſer, & de garder par-tout entre eux des diſtances égales.

Il y avoit quatre manières de diſtribuer les Cavaliers dans le rhombe ou dans le coin, autrement *embolon;* l'une étoit d'obſerver des files & des rangs; la ſeconde, de n'obſerver ni files ni rangs; la troiſième, de faire des files ſans rangs; & la quatrième, des rangs ſans files: toutes ces méthodes ſont expliquées dans Élien. Il dit de la ſeconde & de la troiſième, qu'elles donnoient beaucoup de facilité pour tous les mouvemens, les Cavaliers ſe tournant ſans embarras à droite ou à gauche, & la troupe entière faiſant ſes converſions, ἐπιστροφὰς, ou inclinaiſons *, κλίσεις, avec une grande aiſance: dans la ſeconde, l'eſcadron ou *ile* contenoit trente-ſix Cavaliers, compris les Officiers. Élien dit que Polybe l'avoit adoptée de préférence, mais qu'il y mettoit ſoixante-quatre Cavaliers. Cette opinion de Polybe étoit ſans doute conſignée dans ſon Ouvrage intitulé, comme il le dit lui-même, *Commentaires ſur les ordres de bataille*, περὶ παρατάξεων ὑπομνήματα, qui malheureuſement n'eſt pas venu juſqu'à nous. D'après ce témoignage & les précédens, on ne ſauroit nier que le coin n'ait été pratiqué à la guerre, ſur-tout en l'appliquant à de petits eſcadrons. Je n'ai pas la même confiance dans ce qui eſt dit du rhombe, où il y avoit trop de Cavaliers inutiles, & qui pourroit bien n'avoir été qu'une évolution d'exercice. Sa réalité dans la pratique paroît d'autant plus douteuſe, qu'aucun des Hiſtoriens qui ont eu ſi ſouvent occaſion de parler de la cavalerie Theſſalienne, n'a dit un

Élien, c. XIX.

* À droite & à gauche.

Polybe, l. IX, c. III.

S

mot de cette ordonnance, dont la singularité auroit cependant assez mérité d'être remarquée.

Élien, cap. XVIII. Arrien, c. XXV.

L'ordonnance la plus commune étoit celle qu'on appeloit carrée : la plupart des Grecs, ceux de la Sicile, de l'Italie, & de la côte d'Asie, employoient cette forme comme plus facile à composer, plus propre à conserver dans ses mouvemens l'ordre des rangs & des files, & à faire un grand effort au moment de la charge, par la réunion des Chefs qui étoient à la tête. Pour former un escadron selon cette méthode, les uns plaçoient de front un nombre de Cavaliers double de celui qu'ils mettoient en file, comme huit de front & quatre de hauteur, ou dix sur cinq, douze sur six, &c. Ceux-ci ne comptoient la longueur du cheval que pour le double de l'espace qu'il tenoit en largeur avec le Cavalier, & croyoient ainsi donner à l'escadron une figure parfaitement carrée : mais d'autres, qui comptoient la longueur pour triple de la largeur, plaçoient de front trois fois autant de Cavaliers qu'ils en mettoient en hauteur; c'est-à-dire, que pour une file de trois chevaux on en plaçoit neuf de front; pour une file de quatre, douze, & ainsi du reste. Ces méthodes géométriques, indiquées sans doute par des Tacticiens, n'ont pas toujours été exactement suivies; car elles ne peuvent se concilier avec le nombre 64 dont ils composoient l'ile ou compagnie. Il y a donc apparence que ceux qui prescrivoient ce dernier nombre dans la composition de l'*ile*, n'admettoient point la précision de la figure carrée pour sa formation, ou que les partisans de cette précision n'étoient point attachés au nombre 64 pour la composition *(t)*. En effet, il y

Idem.

(t) Ce nombre étoit dans les principes de la Tactique Grecque, pour la composition de la Cavalerie, comme pour celle de l'Infanterie pesante & légère. Dans la phalange des Oplites, la Tétrarchie, qui comprenoit quatre files, étoit de soixante-quatre hommes; mais il falloit quatre Tétrarchies pour former le *Syntagme* ou compagnie de deux cents cinquante-six hommes. Comme le corps des Psiles étoit moitié moins nombreux que celui des Oplites, la compagnie appelée *Hécatontarchie*, n'étoit que de deux fois soixante-quatre, qui font cent vingt-huit. Élien dit aussi qu'on ne les rangeoit que sur huit rangs, de sorte que placés devant

a eu à cet égard beaucoup de variations, & dans la pratique on ne s'eſt pas toujours aſſujetti ſcrupuleuſement aux calculs de la théorie. Nous avons vu que Lycurgue avoit établi l'*oulame*, ou compagnie de cinquante Cavaliers, qui ſe rangeoient ſur dix de front & cinq de profondeur. Il eſt certain que dans ce temps, & long-temps après, la Cavalerie Grecque ne ſe formoit que ſur quatre ou cinq rangs au plus, parce qu'elle étoit compoſée de gens d'élite, & que d'ailleurs elle étoit en très-petit nombre; c'eſt pourquoi les eſcadrons ne comprenoient alors que trente à quarante Cavaliers, ou cinquante, ou ſoixante-quatre au plus. Si l'on eût mis une compagnie de 64 ſur huit rangs, elle n'auroit eu que huit chevaux de front : dès-lors elle auroit formé, non un eſcadron quarré, comme la théorie le demandoit, mais un corps dont la profondeur eût été double ou triple de l'étendue de ſon front; l'eſcadron auroit été en colonne & non pas en bataille. Lorſque la Cavalerie devint plus nombreuſe, & par conſéquent moins bien compoſée, on crut devoir y ſuppléer par le nombre des rangs, non qu'on imaginât que la force

ou derrière la phalange, ils tenoient la même étendue qu'elle; mais cela étoit bon pour la parade. Arrien, qui avoit l'eſprit plus militaire qu'Élien, dit ſeulement qu'on les plaçoit ou devant, ou derrière, ou ſur les ailes, & qu'on les employoit ſelon que les terreins & les circonſtances paroiſſoient l'exiger. La Cavalerie qui, dans les proportions gardées par les Tacticiens, n'étoit que de quatre mille quatre-vingt-ſeize hommes, moitié du nombre des Armés à la légère, ne devoit, par cette raiſon, avoir ſes *Iles* que de ſoixante-quatre. Soixante-quatre *Iles* compoſoient une *Epitagme* qui étoit le corps entier de la Cavalerie, comme ſoixante-quatre Hécatontarchies compoſoient celui des Pſiles, & ſoixante-quatre *Syntagmes*, celui des Oplites. Chacune de ces troupes avoit également cinq ſurnuméraires, l'Enſeigne, le Trompette, le Héraut, *στρατοκήρυξ*, un Officier de ſerre-files, * & un Adjudant, *ὑπηρέτης*. On ne peut ſe laſſer d'admirer cette compoſition toute géométrique, dont l'auteur eſt ignoré; les Romains en prirent quelque choſe, lorſque, les Chevaliers ne ſervant plus de Cavaliers, on forma des Corps ſous le nom *ala*. Ils comprenoient cinq cents douze hommes diviſés en ſeize Turmes, chacune de trente-deux Maîtres. C'étoit proprement l'*Hipparchie* des Grecs, compoſée de huit compagnies, chacune de ſoixante-quatre chevaux. Arrien a rendu le mot latin *ala* par *εἴλη*, quoiqu'il y ait bien de la différence entre ce corps de Cavalerie Romaine & la compagnie Grecque, qu'il nomme auſſi *εἴλη*.

* Cet Officier ſe nommoit *Ouragos*, comme les ſoldats qui formoient le dernier rang, avec leſquels il ne faut pas le confondre.

du choc augmentât en proportion de la hauteur des files, comme dans l'Infanterie *(u)*: ce fut sans doute parce que l'escadron paroissoit avoir alors plus de consistance, de solidité, & que les Cavaliers y étoient plus contenus : mais en augmentant le nombre des rangs, on fit aussi les escadrons plus forts, soit en portant les compagnies à un pied plus élevé, ou en les joignant deux ensemble pour composer un escadron.

Polyb. l. XII, c. VI.

Polybe, en relevant des fautes de Callistène, évalue l'étendue que devoit tenir le nombre des troupes placées par Darius, selon cet Historien, du côté de la mer, à la bataille d'Issus en Cilicie. Il dit à cette occasion, que la Cavalerie se range ordinairement sur huit de hauteur, πρὸς ἀληθινὴν χρείαν; mais Polybe, postérieur à Alexandre de plus d'un siècle, parloit de l'usage de son temps, d'après lequel il établissoit son calcul *(x)*. On ne peut en inférer avec sûreté qu'il fût absolument le même dans le siècle d'Agésilas, de Philippe & d'Alexandre; il y a seulement lieu de présumer qu'on formoit déjà les escadrons sur plus de quatre rangs, mais non pas que cela fût aussi général & habituel que du

---

(u) Arrien & Élien n'ont pas omis cette remarque. « Il faut observer, dit » Arrien, que les Cavaliers, mis en » file, ne produisent pas le même » effet que la profondeur des files de » l'Infanterie; car ils ne poussent pas » ceux qui les précèdent, les che- » vaux ne pouvant s'appuyer & se » presser l'un sur l'autre, comme font » les Fantassins par les côtés & les » épaules, καθάπερ αἱ ἐπερείσεις γίνονται » τῶν πλευρῶν; & les rangs de Cava- » liers, joints ensemble, ne forment » pas, comme ceux de l'Infanterie, » un corps solide, dont les diffé- » rentes parties ont une action simul- » tanée, d'où il ne résulte qu'un seul poids ἐν τὸ βάρος. » Ceci nous fait connoître évidemment les principes de la Tactique Grecque, & l'objet de la Phalange, ce qui suffiroit pour confondre ceux des Modernes qui, n'ayant de l'Antiquité qu'une connoissance superficielle, ainsi que de la guerre & du parti que l'on peut tirer de l'Infanterie, prétendent que ses rangs ne se prêtent point cette force & cet appui mutuel qui produisent une impulsion ou une résistance simultanée. Arrien ajoute à ce je viens de rapporter, que les rangs de la Cavalerie, en voulant se presser, produiroient un effet contraire à ceux de l'Infanterie, qu'ils se troubleroient & causeroient dans l'escadron, un désordre irréparable. Cette dernière réflexion nous prépare à ce que je ferai voir dans la suite; savoir, que tous les rangs ne choquoient point ensemble, mais qu'il s'en détachoit seulement une partie, l'autre attendant l'évènement, pour choquer à son tour, si les premiers étoient repoussés.

(x) Polybe parloit dans cet endroit,

temps de Polybe. Le plus ou moins de rangs étoit encore ſouvent déterminé par le degré de bonté de la Cavalerie, le nombre des compagnies, leur force, & l'étendue que l'on vouloit donner à la ligne. Il eſt d'ailleurs certain que la Cavalerie étoit exercée, comme l'Infanterie, à ſe doubler & dédoubler, c'eſt-à-dire, de huit rangs à ſe mettre ſur quatre, & de quatre ſur huit; c'eſt ce qu'on appeloit διπλασιάζειν ἢ κατὰ ζυγὰ ἢ κατὰ βάθος. Cette manœuvre étoit commune à l'une & à l'autre arme, comme les mouvemens de converſion. Lorſqu'Agéſilas faiſoit la guerre en Aſie, peu de temps après ſon arrivée on voit une rencontre entre la Cavalerie des Perſes & la ſienne, qui étoit rangée ſur quatre de hauteur : ἐπὶ τεττάρων παρατεταγμένοι. Xénophon ajoute, ὥσπερ φάλαγξ, ce qui déſigne qu'ils étoient ſur une ſeule ligne par eſcadrons. Peut-être n'y avoit-il guère d'intervalle de l'un à l'autre à cauſe du peu de hauteur; car il étoit communément d'uſage de garder entre les eſcadrons des intervalles égaux à leurs fronts, tant pour la facilité des mouvemens & des caracoles, que pour y inſérer des pelotons

Voy. la tactique d'Arrien.

Xenoph. l. VII.

---

du nombre des troupes de Darius, que Calliſtène diſoit avoir été rangées depuis la mer juſqu'à la montagne. Polybe ſuppoſoit donc que les Perſes rangeoient leur Cavalerie ſur huit, comme les Grecs : il y ſuppoſe de même des intervalles égaux aux fronts des eſcadrons, & il avoit raiſon de dire que c'étoit la meilleure méthode; mais les Perſes ne la ſuivoient guère, à moins que ce ne fût la Cavalerie des Satrapes, qui commandoient dans l'Aſie mineure, & qui, ayant continuellement affaire aux Grecs, en prenoient quelques maximes. Auſſi Arrien & Élien nomment-ils les Perſes au nombre des peuples qui faiſoient leurs eſcadrons carrés : d'ailleurs ce corps de Cavalerie Mède, Arménienne, Bactrienne & autres, qui étoient dans l'armée de Darius, ſe formoient en gros eſcadrons bien plus forts que ceux des Grecs, & qui n'obſervoient pas la même règle des intervalles, n'étant point exercés comme eux à caracoler. Dans le détail que nous avons de la bataille de Cunaxa, entre Cyrus le jeune & ſon frère Artaxerxès Mnémon, on voit les troupes du Roi rangées par nation, formant de gros corps d'Infanterie & de Cavalerie que Xénophon déſigne par ces mots : ἐν πλαισίῳ πλήρει, *en pléſion plein.* On ſait que le pléſion étoit un corps à centre vide, dont deux côtés avoient plus de longueur que les deux autres. Xénophon, par la dénomination de pléſion plein, ne vouloit pas dire que ces corps euſſent plus de profondeur que de front comme le vrai pléſion, il fait entendre ſeulement que c'étoit des maſſes très-profondes.

Polybe, l. XII, c. VI. d'Infanterie légère, lorsqu'on eut pris cette méthode, πρὸς τὸ ταῖς ἐπιστρόφαις δυνάσθαι καὶ τοῖς περισπασμοῖς εὐχρηστεῖν. A la bataille de Mantinée, qui est la troisième de ce nom, donnée entre Machanidas, tyran de Sparte, & Philopœmen, général des Achéens, la Cavalerie, de part & d'autre, étoit rangée à l'ordinaire, par escadrons avec des intervalles; mais comme l'aile gauche de Philopœmen, toute composée de Tarentins, avoit derrière elle une ligne d'Armés à la légère, qui devoit passer par pelotons dans les intervalles des escadrons, Polybe indique la disposition de ceux-ci par ces mots, que son Liv. XI, c. III. traducteur n'a point compris: κατὰ δὲ τὸ λαιὸν, αὐτὸς εἶχε τὸ ξενικὸν ἅπαν ἐν ἐπαλλήλοις τάξεσιν; cela veut dire que la ligne formée par la Cavalerie étrangère avoit alternativement autant de vide que de plein. Ces intervalles devenoient sur-tout nécessaires lorsque les escadrons étoient sur six ou huit rangs, parce qu'alors ils ne choquoient pas tous ensemble: les premiers se détachoient pour attaquer, & si l'ennemi ne plioit point, ils revenoient, en caracolant & passant par les intervalles, se reformer derrière les autres qui chargeoient à leur tour. C'est ce que Polybe fait assez entendre dans le passage que je viens de citer, & dans un autre récit de la bataille de Cannes, où il dit que la Cavalerie des deux côtés se battoit homme à homme avec acharnement, & non pas selon les règles de troupes disciplinées, qui caracolent & Liv. III, c. XXIV. reviennent à la charge; οὔτε οὖν κατὰ νόμους ἐξ ἀναστροφῆς καὶ μεταβολῆς ὁ κίνδυνος. Les Carthaginois & les Romains suivoient à cet égard, & plusieurs autres pour la Cavalerie, les mêmes méthodes que les Grecs: cette manière de combattre n'appartenoit qu'à la Cavalerie réglée comme celle des lanciers, ou à la Cavalerie mitoyenne comme celle des Tarentins, qui étoit aussi bonne pour charger en ligne que pour escarmoucher. La Cavalerie absolument légère, telle que l'Étolienne & la Crétoise, n'étoit propre qu'à harceler l'ennemi, l'assaillir par pelotons, de front & en le tournant, fuir à la débandade, se rallier & revenir en petites troupes lancer ses traits: c'est ce qui s'exprimoit par χωρὶς παρατάξεως καὶ κατ' ἄνδρα; mais elle

ne valoit rien pour se battre en ligne, φαλαγγηδὸν, c'est-à-dire, en escadrons gardant les rangs & les files; dès qu'on vouloit l'y employer, elle ne tenoit point & lâchoit aussi-tôt le pied *(y)*. Polyb. l. XVII. c. III.

Arrien appelle ἑτερομήκης l'ordonnance dont le front a plus d'étendue que la hauteur, ou la hauteur plus d'étendue que le front; il la distingue de l'ordonnance carrée, parce que celle-ci, comme on l'a vu, devoit être équilatérale. Il dit que celle dont le front avoit plus d'étendue que de profondeur, étoit la plus propre pour les ordres de bataille; aussi a-t-elle été fort en usage. Nous avons vu que l'ordonnance carrée équilatérale, étoit facile à former avec une petite troupe, dont on ne faisoit que quatre ou cinq rangs : si elle étoit plus nombreuse, il falloit augmenter la hauteur des files; en mettant seize hommes de front, il en falloit huit de hauteur; & si l'on comptoit la longueur du cheval triple de sa largeur, pour huit Cavaliers de file, il en falloit vingt-quatre de front. On voit que les escadrons devoient être alors

(y) Il est aisé de sentir que le systême des escadrons quarrés, comme les Tacticiens l'entendoient, étoit très-défectueux, parce que leur profondeur les empêchoit de caracoler, tous les rangs ne pouvant tourner ensemble. On y remédia en ne faisant charger que la moitié des rangs à la fois. Je ne doute pas que lorsque l'action étoit fortement engagée, le front ne devînt contigu, la partie des rangs qui avoit caracolé la dernière revenant remplir les intervalles, & ne retournant plus en arrière parce que la mêlée se formoit. L'insertion des pelotons d'Infanterie légère entre les escadrons ne se pratiquoit que dans certains cas pour se fortifier contre une Cavalerie nombreuse : cette disposition tenoit plus au défensif qu'à l'offensif, & réussissoit toujours quand la Cavalerie ennemie n'avoit pas une certaine vigueur, comme celle des Lacédémoniens à Mantinée, & celle de Pompée à Pharsale. On ne voit pas qu'Alexandre ait employé de ces pelotons, quoiqu'il eût de l'excellente Infanterie légère; en voici la raison. Les escadrons des Perses qui avoient beaucoup de profondeur & un grand front, ne gardoient de l'un à l'autre presque point d'intervalle où les pelotons auroient pu se jeter. Ceux-ci ne pouvant résister de front auroient été écrasés, ou obligés de fuir; car leur avantage consistoit à gagner les flancs & les derrières des escadrons ennemis : voilà pourquoi Alexandre jugeoit son Infanterie légère plus utile en la tenant en corps, placée sur les ailes & aux flancs de sa Cavalerie, avec laquelle elle agissoit de concert. Cette maxime fut suivie par ses successeurs, dont la Cavalerie étoit nombreuse & chargeoit avec beaucoup d'impétuosité.

très-forts; auſſi joignoit-on deux *iles* pour en compoſer un; & chacune de ces compagnies paſſoit ſouvent le nombre 64. Néanmoins, comme avant la mort d'Alexandre on ne faiſoit pas toujours huit rangs, puiſque nous avons vu qu'Agéſilas n'en avoit que quatre en Aſie, il arrivoit fréquemment que les eſcadrons avoient plus de front que de hauteur, même en ne les compoſant que d'une ſeule *ile* de 64 chevaux : mais ce

Arrien, cap. XXVI. qu'Arrien entend par τάξις ἐπεμβολικῆς, étoit encore plus relatif à un corps entier de Cavalerie qu'à un eſcadron particulier. Quel que fût le nombre des Cavaliers qui compoſoient ce corps pour une bataille rangée, la ligne qu'il formoit devoit avoir plus de front que de profondeur; au lieu que dans certains cas où l'on croyoit n'avoir beſoin que de faire une trouée dans la ligne ennemie, ou bien lorſqu'on vouloit cacher une partie de ſes forces, on prenoit un ordre qui avoit beaucoup de profondeur, & préſentoit très-peu de front. C'eſt ainſi qu'Epaminondas avoit diſpoſé la Cavalerie de ſon aile gauche à la bataille de Mantinée, comme je l'ai fait voir dans le Mémoire précédent. La force d'un corps de Cavalerie dont les eſcadrons étoient ramaſſés de cette ſorte, ne pouvoit être jugée dans l'éloignement; & lorſqu'en ſe déployant il s'étendoit pour embraſſer l'ennemi, la ſurpriſe qu'il lui cauſoit y jetoit auſſi-tôt le déſordre & le découragement. Le texte d'Arrien, qui eſt fort concis, comprend ſous le même ordre deux objets différens : l'un qui eſt de

Idem. dérober une partie de ſes forces, comme fit Épaminondas; l'autre, de tomber ſur l'ennemi pour le percer & s'ouvrir un paſſage : εἰ ἐκπέσειν διὰ πολεμίας τάξεως ἐθέλοιμεν . . . . ἢ εἴποτε ἀποκρύψαι δέοι τῶν ἱππέων τὸ πλῆθος. Mais il faut obſerver que la même diſpoſition des eſcadrons ne convenoit pas également à l'un & à l'autre. Quand il s'agiſſoit de cacher ſes forces, on raſſembloit les eſcadrons en maſſe; par exemple, ſi l'on en avoit douze, on en mettoit trois de front & quatre en hauteur, ou quatre de front & trois en hauteur; ou bien on replioit la ligne en arrière en potence ſimple, & quelquefois double : ainſi ayant vingt eſcadrons, on en montroit ſix, huit

huit ou dix de front; les autres ſuivoient en colonne, le premier & le dernier de la ligne préſentée. Mais quand il s'agiſſoit de faire une pointe pour percer, on marchoit ſur un ou deux eſcadrons de front, les autres ſuivant ſucceſſivement. C'étoit proprement ce que nous appellerions en colonne de marche; on en voit deux exemples dans l'hiſtoire d'Alexandre. A la bataille d'Arbelles, l'armée immenſe de Darius, dont l'Infanterie avoit au moins trente rangs, & la Cavalerie douze, l'une & l'autre mêlées enſemble par gros corps, formoit une ligne peſante & immobile, qui ne pouvoit agir que par parties: l'armée Macédonienne, qui n'avoit peut-être pas en étendue la ſixième partie de celle des Perſes, s'avançoit par ſa droite en ſe dirigeant obliquement vers la gauche des ennemis. La Cavalerie de la Bactriane, qui étoit à la pointe de cette aile, vint fondre ſur la droite de l'aile des Macédoniens : elle fut repouſſée, ainſi que d'autres troupes de Cavalerie armées de pied en cap qui s'étoient détachées de la ligne Perſanne, par trois petits corps de Cavalerie légère ou mitoyenne déſignés dans Arrien ſous les noms de *Péoniens*, de *Coureurs*, de *Soudoyés*, & par deux autres d'Infanterie, qu'il appelle des *Agriens* & des *Archers*. Alexandre les avoit habilement diſpoſés à la pointe & en avant de ſon aile droite, qui étoit compoſée des compagnies appelées *des Amis*, τῶν ἑταίρων. Ce Prince, débarraſſé de l'attaque de cette Cavalerie, & voyant que la ſienne avoit déjà mis du trouble dans l'ordre de bataille des ennemis, forma en pointe ſes huit compagnies des *Amis*, & ſe jeta rapidement dans la ligne des Perſes, avec de grands cris, αὐτὸς δὲ τέως μὲν ἐπὶ κέρως τοὺς ἀμφ' αὐτὸν ἦγε, c'eſt-à-dire, qu'il partit par la pointe de l'aile, la première de ces compagnies faiſant la tête, ſuivie des autres ſucceſſivement; c'eſt ce que nous appelons *en colonne de marche par compagnie*, & qu'Arrien exprime en diſant : ἐπιστρέψας κατὰ τὸ διέχον, καὶ ὥσπερ ἔμβολον ποιήσας. Le premier membre de cette phraſe déſigne le mouvement de converſion que fit chaque eſcadron pour ſe mettre en colonne l'une à la ſuite de l'autre; la phalange des Argiraſpides qui

Hiſt. d'Alexandre, liv. II.

étoit placée à la gauche de cette Cavalerie, partit de même par sa droite pour s'enfoncer dans la ligne ennemie *(z)*. Lorsqu'Alexandre passa l'Hydaspe pour aller combattre Porus, le fils de ce dernier vint à sa rencontre avec deux mille chevaux & cent vingt chariots armés. Alexandre qui étoit déjà au-delà du fleuve avec cinq mille chevaux & six mille hommes de pied, s'avançoit lentement à la tête de sa Cavalerie en bataille & l'Infanterie derrière qui suivoit au petit pas. Les Archers à cheval avoient eu ordre de prendre les devans & de reconnoître l'ennemi : il prenoit ces précautions ignorant quelles forces venoient à sa rencontre; mais ayant connu le peu de troupes auxquelles il avoit affaire, il dédaigna de rester en bataille, & mit sa Cavalerie en colonne de marche, qui vint choquer dans cet ordre celle des Indiens, déjà un peu troublée par l'attaque des Archers à cheval *(a)*. Les ennemis eurent

Arrien, Hist. d'Alex. lib. V.

(z) Lorsque la phalange se rompoit par divisions pour marcher ensuite en colunnes, les divisions se suivant successivement, cela s'appeloit en terme d'exercice, *marcher en épagogue*, ἐπαγωγή; mais si la phalange marchoit par sa droite ou sa gauche, chaque homme ayant seulement fait à droite ou à gauche, ceci se nommoit *paragogue*, παραγωγή *(Tact. d'Arrien, c. XXIX, XXX, XXXI)*. La phalange d'Alexandre partit donc de l'une ou de l'autre manière; mais il y a plus d'apparence que ce fut en épagogue, les divisions gardant de l'une à l'autre la distance nécessaire pour se reformer en ligne. Dans cet ordre, si l'on vouloit former une vraie colonne à rangs pressés, il ne s'agissoit que de faire serrer les divisions; c'étoit alors un embolon à la rigueur du terme employé dans la tactique.

(a) Οὐκ ἐπὶ μετώπῳ, ἀλλὰ κατ' ἴλας ἐμβολαῖς, *ne marchant pas sur eux de front, mais par compagnies*. On pourroit demander pourquoi Alexandre préféra cette manière qui étoit la moins sûre; c'est qu'il connoissoit le peu que valoit la Cavalerie Indienne, qu'il jugeoit cet ordre suffisant pour la vaincre, étant d'ailleurs secondé de ses Archers à cheval, qui étoient au nombre de mille. Il se joignoit à cela d'autres raisons; la lenteur d'une marche en front de bataille, la difficulté de s'y maintenir dans une traite un peu longue, à cause des inégalités du terrein, la nécessité d'expédier vîte l'affaire avec ce détachement de Porus, afin de combattre son armée le même jour, celle d'être en colonnes de marche pour faire le chemin jusqu'à l'endroit où Porus l'attendoit. Si Alexandre eût combattu son fils en bataille, il eût été obligé ensuite de se remettre en colonnes pour continuer sa marche. Comme sa Cavalerie montoit à quatre mille hommes, non compris les Archers à cheval qui formoient l'avant-garde, il la fit marcher au moins sur deux colonnes, comme on a lieu d'en juger par la suite de l'action.

quatre cents hommes tués, entre lesquels étoit le fils de Porus; & tous leurs chariots furent pris.

Les exemples que je viens de rapporter, suffisant pour constater les dernières dispositions énoncées très-succinctement dans Arrien, je vais terminer ce Mémoire par un morceau tiré de Polybe *(liv. X, chap. 11)*, qui peut servir à nous donner une idée des exercices de la Cavalerie Grecque. Car quoiqu'il s'agisse, dans cet Auteur, de la Cavalerie Romaine que Scipion faisoit exercer en Espagne, où il commandoit, on ne peut douter que ce ne fût sur les mêmes principes suivis par les Grecs. On sait que les Romains qui, jusqu'à la guerre d'Annibal, n'avoient eu qu'une Cavalerie médiocre, bonne à combattre les peuples d'Italie leurs voisins, mais trop inférieure à celle des Grecs & des Carthaginois, pensèrent depuis à la perfectionner. Une chose qui paroîtra singulière, c'est que l'Infanterie étoit cuirassée, & que la Cavalerie ne l'étoit point; elle ne se servoit que d'un bouclier ovale fait de cuir de bœuf, qui devenoit inutile lorsqu'il étoit amolli par la pluie: les épées étoient mauvaises, les lances minces & branlantes ne pouvoient être lancées justes, & se brisoient très-aisément. Ces Cavaliers n'avoient d'autre avantage que d'être fort lestes, & de sauter légèrement à cheval; souvent ils combattoient à pied, & quelquefois ils s'y mettoient de leur propre mouvement, préférant de se battre de cette manière, comme cela leur arriva à la bataille de Cannes, ce qui fit dire à Annibal qu'il les aimoit autant ainsi que pieds & poings liés *(b)*. Les Romains sentant donc

Polybe, l. VI, c. V.

Plutarq. dans Fabius.

(b) Les Historiens, suivis par Plutarque, disoient que le Consul Emilius Paulus, qui commandoit l'aile droite, ayant été jeté à terre par son cheval, les Cavaliers les plus proches de lui étoient aussitôt descendus pour le secourir, & que les autres croyant que ce mouvement venoit d'un ordre donné, ils en firent autant. Quoi qu'il en soit, il n'est pas moins certain que cela étoit arrivé bien d'autres fois, & que c'étoit un vieille habitude, ce dont on peut s'assurer par divers endroits de Tite-Live. On peut encore remarquer que la Cavalerie Romaine, après qu'elle se fut perfectionnée, conserva toujours une grande légèreté, & beaucoup d'adresse pour se mettre à pied. Polybe *(liv. XI, chap. V)*, en rapporte un exemple dans un combat qui précéda la bataille d'Elinge, où Asdrubal, fils de Giscon, fut vaincu

ce qui leur manquoit de ce côté, pensèrent à se corriger : ils renoncèrent à leurs mauvaises armes, & prirent celles des Grecs : ils changèrent aussi leurs boucliers & se couvrirent de cuirasses. Il est très-probable qu'en imitant les Grecs dans la partie de l'armement, ils prirent aussi d'eux ce qui pouvoit leur manquer, pour les manœuvres, puisqu'ils ne pouvoient suivre un meilleur modèle, & que l'état où leurs turmes avoient été jusque-là, n'annonçoit pas qu'ils fussent fort habiles dans l'exercice de la Cavalerie. Depuis la guerre de Pyrrhus ils connoissoient les Grecs & communiquoient avec eux : les livres de leurs tacticiens s'étoient introduits à Rome, ce que j'ai fait voir dans mon Mémoire *sur la guerre considérée comme science.* Scipion placé trop jeune à la tête d'une armée, pour avoir acquis toutes ses connoissances par l'expérience, en devoit certainement une bonne partie à l'étude des Auteurs de Tactique grecque, qui étoient alors en grand nombre *(c)*. Si l'on demande pourquoi les Romains n'ont pas remédié à leur Cavalerie aussi-tôt après la guerre contre Pyrrhus; c'est qu'ils n'eurent pas lieu d'attribuer aucun de leurs échecs à la supériorité de la Cavalerie ennemie ; la leur, au contraire, l'avoit fait plier à la première bataille près d'Héraclée, & ils ne furent vaincus dans cette action, comme dans celle d'Asculum l'année suivante, que par les éléphans, dont ils

Plutarq. dans Pyrrhus.

par Scipion. Au reste, plusieurs Cavaliers d'Annibal, ainsi que des Romains, sautèrent à bas de leurs chevaux dans le combat du Tésin *(liv. III, chap. XIII)* ; ce qui fait juger que cela arrivoit souvent dans la mêlée. Cette manœuvre ne se remarque point chez les Grecs, quoique la plupart, tels que les Lacédémoniens, les Péloponésiens en général, & même les Athéniens, eussent autant de penchant pour combattre à pied, que les Romains : c'est que chez ces derniers, les Chevaliers, qui, dès leur institution, furent destinés à combattre à pied comme à cheval, en avoient conservé l'esprit, & s'exerçoient beaucoup à monter ainsi qu'à descendre légèrement. A la bataille du lac Regille, le Dictateur Posthumius, voyant l'Infanterie prête à plier, courut à ses Chevaliers qui étoient comme en réserve, leur fit mettre pied à terre, & les amena sur le front de l'Infanterie; ils repoussèrent l'ennemi, & lorsqu'il fut rompu, ils remontèrent à cheval pour le poursuivre *(Tit. Liv. liv. II)*.

(c) On en trouve plusieurs nommés dans Élien & Arrien.

n'avoient pas encore appris à se garantir : mais dans la troisième bataille qui se donna près de Bénévent, lorsque Pyrrhus ayant abandonné la Sicile, fut revenu en Italie, ils remportèrent la victoire par l'adresse du Consul Manius Curius, qui choisit un terrein aussi avantageux à l'ordonnance Romaine qu'il l'étoit peu pour la phalange & les éléphans, dont il sut se débarrasser. La première guerre punique se passa presque toute en combats sur mer ou en siéges, qui se firent en Sicile. La défaite de Régulus à Tunis fut l'effet de son imprudence, ayant été assez mal habile pour s'engager dans une vaste plaine avec une armée si inférieure à celle des ennemis, qu'il ne pouvoit manquer d'être enveloppé. Un succès qu'il avoit eu auparavant dans un terrein tout-à-fait différent, lui avoit enflé le courage; mais n'ayant pas réfléchi qu'il ne le devoit qu'à l'avantage des lieux, sa malheureuse armée fut toute entière victime de sa présomption. Il répara ensuite cette faute par une conduite qui paroît héroïque, mais dont le motif est trop suspect pour que je la trouve louable *(d)*. Le temps de la seconde guerre punique est donc celui où les Romains eurent occasion de sentir la foiblesse de leur Cavalerie : celle dont Annibal se servoit en ligne, composée la plupart de Gaulois & d'Espagnols, étoit extrêmement supérieure à la leur, tant par le nombre que

Polyb. l. I. c. VII.

(d) Régulus, prisonnier à Carthage avec beaucoup de Romains, fut élargi sous la condition de ménager la paix avec l'échange des prisonniers, & de revenir si le Traité n'avoit pas lieu; il se rend à Rome, & bien loin de solliciter la conclusion du Traité, il en détourne le Sénat, en disant que des Soldats assez lâches pour s'être rendus les armes à la main, ne méritent pas son attention, & que pour lui, du jour où il est tombé au pouvoir des ennemis, il ne se compte plus comme Romain. Ce procédé a paru héroïque, parce qu'on l'a regardé seulement comme l'effet d'une ame forte, & d'un courage que rien ne peut ébranler. Aucun de ceux qui l'ont loué, n'a remarqué que Régulus avoit été seul cause de sa défaite; mais Polybe, qui l'a considéré de ce côté, le peint comme un homme dur, impitoyable, enivré de ses premiers succès, & invite par son exemple à se méfier de la fortune dans le sein de la prospérité. Après ces réflexions, il se tait sur le reste de sa conduite, ce qui est une preuve qu'il ne la jugeoit pas digne de louange, ou que ce Général n'étoit tombé dans la malheureuse situation où il se trouvoit, que par son orgueil & son imprudence.

par la bonté; la Cavalerie légère des Numides qui les harceloit & les inquiétoit sans cesse, augmentoit encore les avantages de leurs ennemis. Les Romains pensèrent donc alors à se donner de la Cavalerie légère, & à rendre celle des Chevaliers meilleure qu'elle n'avoit été jusque-là *(e)*. Scipion, qui fut choisi pour commander en Espagne, après la mort de son père & de son oncle, tués dans un combat, eut grande attention d'exercer ses troupes, & il paroît par les manœuvres qu'elles exécutèrent à la bataille d'Elinge, où Asdrubal fils de Giscon fut vaincu, que ce fut sur des principes dont plusieurs étoient nouveaux pour les Romains *(f)*. Les mouvemens, dit Polybe, auxquels il jugeoit que la Cavalerie devoit être exercée en tout temps, étoient de tourner à gauche & à droite par Cavaliers, ἐφ' ἡνίας, καὶ πάλιν ἐπὶ δόρυ; de faire demi-tour & de se remettre, μεταβολὴ καὶ ἀναστροφὴ, de faire le quart de conversion par escadron, ἐπιστροφή; la demi-conversion, περισπασμός; la triple conversion, ἐκπερισπασμός; (ce mouvement, dit Arrien, consiste en trois conversions, ἐκ τριῶν ἐπιστροφῶν; en sorte que si le changement se fait du côté de la pique, quand il est fini, le front se trouve à gauche, & s'il s'est fait à gauche, le front se trouve à droite). Après cela Scipion ordonnoit qu'il sortît par escadron une ou deux files des ailes ou du centre, qui se portoient rapidement en avant & devoient revenir en ordre à leurs postes. Il paroît qu'il faisoit sortir aussi de la ligne quelques escadrons, qui s'y rejoignoient ensuite. Il vouloit encore qu'ils s'accoutumassent à changer de direction, en se mettant en bataille sur l'une ou l'autre aile, faisant front à droite ou à gauche. Pour exécuter ceci il n'admettoit point le mouvement que nous appelons *processionnel*, où les escadrons se suivent

Polybe, l. XI, c. V.

Idem, liv. X, cap. II.

Tact. c. XXX.

(e) Les Romains, dès la première Punique, avoient pris à leur service quelque Cavalerie Numide, qu'ils employoient en Sicile. *Eutrope, liv. II, n.° 24.* Dans la seconde guerre contre Carthage, ils eurent plus de facilité de se procurer de la Cavalerie légère, par le moyen des Espagnols & de Massinissa, qui étoit leur Allié.

(f) Voyez le Mém. *sur la guerre considérée comme science.*

& tournent l'un après l'autre *, parce qu'il approchoit de l'ordre de marche, σχεδὸν γὰρ ὡσπανεὶ πορείας ἔχειν διάθεσιν, ce qui auroit demandé trop de temps. L'escadron de la droite ou de la gauche indiquant par ses mouvemens la nouvelle direction qu'on vouloit prendre, les autres alloient de front ou par le flanc, chacun suivant le chemin le plus court, se placer sur leur terrein *(g)*. Ces mouvemens, pour changer le front & la direction d'une ligne entière, sont d'une grande importance dans la Cavalerie; & il est essentiel qu'elle y soit très-exercée, pour les faire promptement sans désordre. Scipion vouloit encore que sa Cavalerie fût très-habituée à faire les mouvemens de charge, ainsi que les reversions *, avec beaucoup d'ordre sans rompre les rangs ni les files, même au galop, & en observant exactement les intervalles entre les escadrons; τὰ διαστήματα κατὰ τοὺς οὐλαμοὺς τηρεῖν. Ce morceau de Polybe est un des plus précieux que nous ayons pour la connoissance des exercices de la Cavalerie des Anciens : les Traducteurs latins & françois l'ont entièrement défiguré, faute d'avoir compris le vrai sens des expressions, ce qui leur eût été en effet fort difficile ; car Polybe s'énonce d'une manière si

* C'est ce que signifie περίκλασις.

* Ἀποχωρήσεις.

(g) Tout cela n'est indiqué dans le texte que par deux mots; ἡ διὰ παρεμβολῆς, ἡ διὰ παραγωγῆς τῆς παρὰ τοὺς οὐραγοὺς. Voilà ce qu'on ne sauroit deviner sans se représenter toutes les manœuvres, par lesquelles la Cavalerie en bataille peut parvenir à prendre telle ou telle direction. Παρεμβολὴ, qui signifie *insertion*, *remplissage d'intervalle*, ne doit pas être pris ici tout-à-fait à la lettre. Il veut dire que les escadrons, marchant ou de front ou par le flanc, viennent se placer à côté de ceux qui le sont déjà. Παραγωγῆς τῆς παρὰ τοὺς οὐραγοὺς exprime le mouvement des escadrons qui, après avoir tourné ou à droite ou à gauche, reforment la ligne par une marche oblique vers le terrein que chacun doit occuper sur le nouvel alignement. Je ne puis penser ici comme M. Guischardt, qui suppose des doublemens de files à plusieurs reprises, ou que les escadrons s'avançoient en échelons à différentes distances, pour aller, en marchant par le flanc, former la ligne. L'une de ces manœuvres étant trop compliquée, l'autre trop décousue, ne pouvoient avoir lieu, & ne remplissoient point les vues de Scipion. *(Mém. milit. Tom. I, c. V, pag. 98.)* Cet Officier, dont les Ouvrages méritent d'ailleurs le plus grand éloge, n'avoit pas sans doute encore vu manœuvrer la Cavalerie Prussienne, lorsqu'il donna les deux premiers volumes de ses Mémoires.

concise, qu'il faut pour l'entendre, non-seulement avoir fait une étude des termes techniques, mais être au fait de toutes les manœuvres dont la Cavalerie est susceptible, afin d'appliquer à chacun de ces termes, le moyen qui remplit l'objet proposé avec plus de simplicité & de promptitude. D'ailleurs, le texte ayant été corrompu, le savant Casaubon n'a pas rendu cet endroit plus intelligible qu'il ne l'étoit; il en a même augmenté l'obscurité par une transposition de mots fort déplacée : je l'ai cru assez intéressant pour le rapporter ici dans l'état où il me paroît devoir être, ce qui justifiera en même temps la manière dont je l'ai entendu.

Polybe, liv. X, cap. 11, dans l'edition in-8.°, n.° 21.

Ἦσαν δὲ κινήσεις ἃς ὑπελάμβανε πρὸς πάντα σχεδὸν ἁρμόζειν ἃς ἔδει συνηθεῖσθαι τοὺς ἱππεῖς αὐτοῦ. αἱ καθ' ἵππον μὲν κλίσεις ἐφ' ἡνίαν καὶ πάλιν ἐπὶ δόρυ. πρὸς τούτοις μεταβολὴ καὶ ἀναστροφή. κατ' οὐλαμὸν δ' ἐπιστροφὴ καὶ περισπασμὸς, ἔτι δ' ἐκπερισπασμός. πρὸς δὲ τούτοις ἐξαγωγαὶ κατὰ λόχους καὶ διλοχίας ἐφ' ἑκατέρων τῶν κεράτων μετὰ τάχους. ποτὲ δ' ἀπὸ τῶν μέσων. καὶ συναγωγαὶ πάλιν μετ' ἐποχῆς εἰς οὐλαμούς. κατ' ἴλας εἰς ἱππαρχίας. Ces quatre derniers mots sont seuls embarrassans; les deux premiers étant tronqués & altérés dans le texte des premières éditions, on a corrigé en marge καθ' ἴλας : Casaubon, qui n'a point voulu de cette leçon, a écrit τε καὶ ἴλας εἰς ἱππαρχίας, comme ne faisant qu'une phrase avec ce qui précède, ce qui forme une redondance ridicule qu'on ne peut prêter à Polybe. Je n'ai point prétendu restituer le texte dans son entier; car je suis persuadé qu'il y a une lacune de trois ou quatre mots qui leveroient toute équivoque : voici ce qui me paroît le plus probable. La phrase étant finie après οὐλαμοὺς, Polybe a dû dire qu'après la manœuvre des files sorties & rentrées dans leurs turmes, Scipion faisoit de même sortir des escadrons qui rentroient ensuite dans leurs Hipparchies. L'*Hipparchie*, qui dans la Tactique grecque signifioit un corps de huit *iles*, pouvoit correspondre à l'*aile* des Romains : ceux-ci appeloient *ala* le corps des turmes attachées à chaque légion. Je crois donc que le texte de Polybe devoit porter ces mots ou l'équivalent : πρὸς δὲ τούτοις ἐξαγωγαὶ κατ' ἴλας καὶ συναγωγαὶ πάλιν εἰς ἱππαρχίας;

ἱππαρχίας ; ce qui rendroit le ſens très-clair, & indique la manœuvre la plus probable que Scipion ait pu ordonner après celle des files ſorties & rentrées. M. Guiſchardt dit *que les files ſorties ſe ſerroient en traverſant, pour ſe former en compagnies, en eſcadrons & en gros corps.* Je n'adopte point cette interprétation ; car à quelle fin des files détachées de chaque turme ſe ſeroient-elles formées en eſcadrons, & qui les auroit commandées ! encore moins en hipparchies ou gros corps : d'ailleurs, la prépoſition εἰς qui eſt devant ἱππαρχίας, ne ſouffre pas cette traduction. Ce qui ſuit dans le texte de Polybe, concernant les autres manœuvres, eſt ſans altération ; c'eſt pourquoi il eſt inutile de le rapporter ici. Je dois avertir que je n'ai rien trouvé dans les manuſcrits de la Bibliothèque du Roi, qui pût fournir de quoi reſtituer le paſſage corrompu.

Nota. Depuis l'impreſſion de cet Ouvrage, j'ai eu connoiſſance d'un travail fait par M. Jéremie-David Reuſſ, Sous-bibliothécaire à Tubinge. Ce travail, publié en 1778, vraiment utile aux Lettres, & dont on doit ſavoir beaucoup de gré à l'Auteur, conſiſte dans une comparaiſon d'un manuſcrit de l'Hiſtoire de Polybe, qui eſt à la Bibliothèque de Tubinge, avec un autre manuſcrit qui eſt dans celle d'Auſbourg, & les trois éditions de cet Auteur ; ſavoir, d'Hervage à Baſle, d'Erneſt à Leipſick, & celle de Caſaubon. M. Reuſſ a marqué toutes les variantes avec exactitude, & noté les endroits où ſon manuſcrit ſe rapproche de celui d'Auſbourg. Ce dernier ayant été ſuivi par l'Éditeur de Baſle, les éditions d'Erneſt & de Caſaubon ſont moins conformes au manuſcrit de Tubinge que celle d'Hervage. Auſſitôt que j'ai eu en main l'ouvrage de M. Reuſſ, je me ſuis empreſſé d'y examiner les différentes leçons ſur le paſſage du dixième

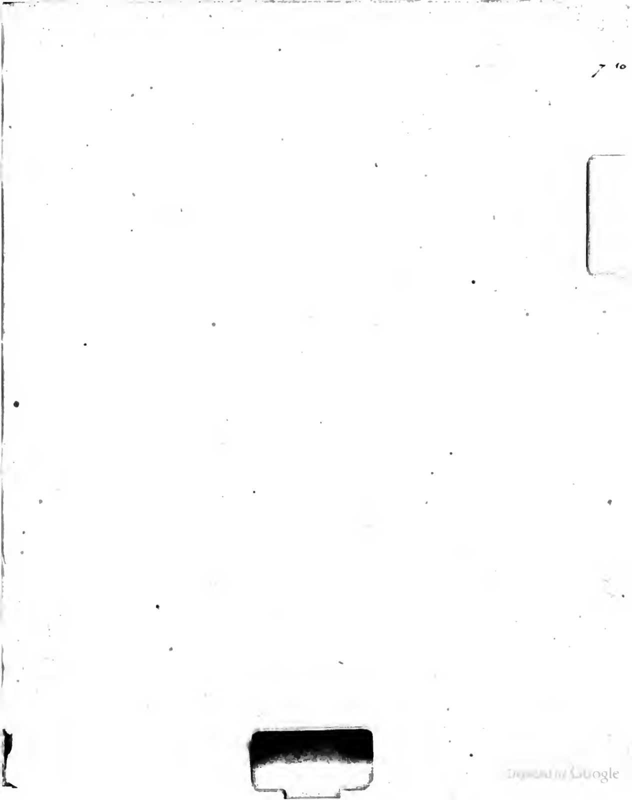
livre de Polybe ; mais j'ai vu qu'aucune ne reſtituoit ce qui m'avoit paru néceſſairement y manquer. Je perſiſte donc dans l'explication que j'en ai donnée, ſans rien changer au texte que je rapporte, à l'exception de la *ligne 16, page 152*, où il faut ἀφ' ἑκατέρων, & non pas ἐφ' ἑκατέρων.



TABLE DES MATIÈRES

Contenues dans ce Volume.






BIBLIOTECA